Christophe Petchanatz, le Héron

« LA MAISON N'EST PAS RICHE
MAIS TOUJOURS À SON AISE. »

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. Mais quand même.

TRAVAIL EN COURS, TEXTE NON DÉFINITIF

Jumelles — et même pis — elles ne s'ennuient jamais. D'un même corps elles se soucient, se jouent parfois. On ne peut guère *les laisser seules.* Les habiller : toute une affaire ! L'une se plaint d'une *écharde,* l'autre réclame qu'on la recoiffe, et puis elles gloussent et immanquablement cela se termine mal. Plus tard : *« je ne sais plus écrire »* dit l'une ; l'autre ricane et la pousse du coude. La narration s'étiole : du passé nous ne gardons que très peu ; lendemain sera*, à peu de chose près,* du même tabac. Pour un coup d'essai nous restons ici piètres, piteux. Et fatigués, déjà.

L'histoire commence ainsi *faute de mieux.* C'est l'histoire d'un échec : l'écart impossible à combler entre les rêveries, plutôt complaisantes, et la réalité de l'écriture. Rien de nouveau. Il y a, à lire, de meilleurs textes.

Mais le naufrage ce serait : un minuscule paquebot en bois, sommaire, et usé, sombrant prosaïquement (et très vite) dans l'eau grise d'une lessiveuse. Quelque chose comme ça.

Et déjà le protocole est oublié. *On s'arrange.*

Des ennuis de santé. On a dû réparer. Mettre des bouts de plastique et des tiges en acier. Cela altère un peu leur beau sourire. Mais le regard reste décidé (tout de même, cette pointe d'angoisse : et demain, à l'école ?).

Réparer : parfois les *spécialistes* exagèrent.

Plus tard elles seront grandes. Elles auront des chaussures, une chambre et des microsillons. Installation sommaire, le plancher grince de façon agréable. *Tu as donc évincé ta moitié ?* Dehors (on voit dehors) une sorte d'épouvantail grotesque ; mais ce n'est pas cela *(Tu as donc évincé ta moitié ?),* ce n'est pas fait *exprès*. Nous restons suspendus à l'instant. À *cet* instant. Comme des andouilles.

En 1967 Syd Barrett écrivait « The black and green scarecrow as everyone knows, Stood with a bird

on his hat and straw everywhere. He didn't care.[1] […] ». C’est exactement cela.

> *L’équivalent d’un journal intime. Mais ce n’est pas « intime », et ce n’est pas un journal.*

Il y a des photos avec des gens qui vont mourir dessus. Des enfants. Des arbres un peu grotesques (ils agitent les bras : hou hou !).

> *Casser la croûte (dîner). « Bon pain » du marché, houmous, saucisson, cervelle de canut, Côtes du Rhône 2009, quatuors à cordes de Bartók. Le pain coûte un euro et soixante-dix centimes. Plus de dix francs.*
>
> *Rien que les mots « poésie en liberté », ça me navre. Cela me navre.*

Elle (ou sa sœur ?) brandit un poulet mort qu’on croirait en caoutchouc. C’est factuel : tenez, je suis là, avec un poulet *mort qui pend*.

Mort qui pend.

1 . *The Scarecrow* in *The Piper at the Gates of Dawn,* Pink Floyd, 1967. Ce morceau est également paru en face B de *See Emily Play* la même année.

N'allez pas croire, c'est linéaire. Séquentiel. Juste un peu *personnel.* Alors elle brandit son poulet mort comme un trophée, mais elle ne sourit pas, jamais. « Ouverture facile », ils se foutent du monde ! Je n'ai pas besoin de *voir des gens.* Je ne m'ennuie jamais. Et même, quand je m'ennuie, j'aime bien.

> *J'écris comme si j'étais intéressant.* [2]

Or donc, le poulet mort qui tristement pendouille au poing de la belle impassible, laquelle de l'autre main tient une gamelle qui ne semble pas lourde, le poulet à la tête abîmée, écrasée, rose comme une confiserie, ce poulet bien maigre finalement, on en fera bouillon ? quelques os à ronger ? ou bien c'était juste pour la photo ensuite il rentrera chez lui, tout faraud. Non ?

Il me manque une dent, une molaire en bas à gauche. Parfois les gros bouts de pain me font mal à la gencive. Comment s'appelait cette belle dentiste folle qui me l'avait arrachée ? *(Demander à Nicole ?).*

C'est le poulet qui dit ça, sur le chemin du retour (longue piste difficile, mais cette putain de joie au

---

2 . *J'écris comme si c'était intéressant.*

cœur !), il arbore un chapeau mou il a le
regard presque effrayant (trop de joie), il regarde les objets comme s'il les voyait pour la première fois. Le ciel est orange, monochrome, imperturbable. Des mots s'inscrivent tout autour cela parle de — réalité.

> *Mon verre de vin s'est déplacé. Je le jure ! Du salon à la cuisine. Je l'ai cherché un bon moment : caché dans un coin, juste derrière la porte.*

Oui c'est ça la réalité se dit le poulet péremptoire. Il a tout d'un chef de tribu désormais (plumes remises en place). Il brandit un appareil dont on ne peut décider s'il s'agit d'un téléphone, d'un rasoir électrique ou d'une poignée de porte et il parle. Il pérore. Mais il est seul. Irrémé*diablement* : ce désert-ci a quelque chose de l'anneau de Moebius.

Chaque jour, à onze heures (vingt-trois heures) quelque chose fait *cloc* dans le compteur électrique. Cela a semble-t-il quelque chose à voir avec le tarif de nuit. Mais chaque fois ce *cloc* m'étonne. Presque : m'émeut. Et
bam, retour du poulet cette fois revêtu d'une armure dix fois trop grande pour lui, un truc en métal doré, ridicule. Ridicule mais effrayant.

Comme certains m… non, je ne peux pas en parler.

ET IL SE TIENT DEBOUT AU MILIEU DU CHEMIN !

Le monde autour de lui est minuscule. Il titube un peu mais reste digne. Je distingue à ses pieds un petit camion jaune et un épouvantail (mais pas le même que tout à l'heure). Debout donc au seuil du temple de Kharthonpät le poulet revêtu de l'armure pérore et vitupère il répète d'une *voix* croassante éraillée et pour tout dire insupportable il répète « *Poire* et *Chocolat* se marient ». Et dans le silence particulier de ce désert osseux, cette phrase, répétée à l'envi, sonne comme une menace, une certitude atroce.

> *N'empêche, il est très content, le poulet, qu'on parle de lui dans un texte !*

Morose : j'étais assez à l'aise avec les notions d'immortalité, d'invulnérabilité (pas crédule, non, mais quand même…) et puis ce courrier, résultats d'analyse, sans commentaire. Je n'y comprends rien mais les valeurs ne sont pas bonnes. Pas bonnes du tout.

Mais dans une autre vie, affirme le poulet, je n'étais pas poulet. On m'appelait (il se rengorge) on m'appelait Le Héron.

— Le Héron ?
— Oui, avec des majuscules.
— Et les deux filles, les jumelles ?
— Les siamoises ? Elles seront Les Vestales.

On voit ça d'ici : blondes filles solides et affublées d'un casque avec des cornes.

Le Héron, soit.

— En ces temps-là, continue le poulet, en ces temps-là — et il déroule un papyrus, une *bande dessinée,* censée narrer par le menu (et au passage attester) ses tribulations passées.

Le document est de mauvaise qualité. Il a été plié et déplié trop souvent, et parfois chiffonné. Il a subi la pluie, le temps, il est passé de main en main, à traversé l'Histoire. *« Plus ancien que l'Histoire ».* Est, selon le poulet, l'unique pièce miraculeusement sauvée de l'incendie (La Grende [3] Bibliothèque d'Alexandrie).

— Et les jardins suspendus ? vous les avez vus ?

Le poulet se rengorge derechef.

3 . Sic, Grende.

— Bien entendu. J'étais à l'époque un tout jeune héron sacré, je faisais tout c'que j'voulais (et sa voix brusquement a pris un ton canaille).

Se renseigner sur le héron (en général). Cf. la Commission internationale des noms français des oiseaux. Syrigma sibilatrix, Pilherodius pileatus, Ardea cinerea, Ardea monicae, Ardea herodias, etc. En français, le terme « Héron » s'applique à plusieurs taxons distincts. « Le héron nous présente l'image de cette vie de souffrance, d'anxiété, d'indigence, n'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie ; il passe des heures, des jours entiers à la même place, immobile au point de laisser douter si c'est un être animé », BUFF., Ois. t. XIV, p. 52. XIVe s. Plus desirent la guerre qu'esprivier le hairon, Guesclin. 14007. XVe s. Et là veoient le faucon qui chassoit herons et abattoit et se combattoit à eux et eux à lui, FROISS., II, II, 164. XVIe s. Quand le heron vole fort haut, il denote beau temps, PARÉ, Animaux, 2.

Trucs contre le héron : « Mettre un "FAUCON PELERIN" en plastique, sur um gros morceau de bois et changer de place tous les 15 jours. Le faucon pélerin est le seul prédateur des hérons; malheureusement il n'y en a presque plus. », « Pour palier à la voracité des nombreux hérons qui sévissent dans le Pas de Calais, (mon bassin est pourtant situé en ville,) j'ai installé quelques projecteurs avec détecteurs de mouvements autour de mon bassin. Ces projecteurs sont cachés dans la végétation et bien intègrés dans la décoration. Depuis cette installation je suis tranquille... », « Contre le héron, placez un poisson rouge en plastique dans le bassin, que vous aurez au préalable attaché à une grosse pierre, le

> *héron ne reviendra plus. », « Pour détourner le héron de passage. Prendre son sosie en plastique et l'installer sur une plaque en FRIGOLIT mais lestée d'une pierre pendue à environ 25/30 cm, cela permet au héron de se déplacer et de mieux leurré son confrère. J'ai de bon résultat avec ce procédé. », « La pose d'un héron en plastic est inopérante. Il y a peu, j'ai constaté qu'un héron en chair et en os était venu se poser à côté de celui en plastic. Je crois plus à l'efficacité de la pose d'un fil sur le pourtour de l'étang. », « Pour éviter que les hérons ne pénètrent dans le bassin, tendre un petit fil a une vingtaine de centimètres de hauteur sur les berges. Dés qu'il avancera il se prendra les pattes dedans et repartira. », « Pour faire fuir hérons et autres prédateurs pendre au bout d'un bâton (ou arbre à proximité de l'étang) en permanence 2 CD-ROM dos à dos (coté brillant visible). », « Pour faire fuir hérons et autres prédateurs laissez flotter en permanence une balle-jouet assez colorée. »*

— Mais les temps ont changé, ajoute-t-il en regardant sa montre. Ce monde est tellement… trivial… Il soupire, s'évente, regarde autour de lui. Rien n'a bougé. *(Se méfier de Vil Coyote.)*

Il roucoule, ronronne — et fait la roue, le poulet, le Héron. Ses gestes (ses phrases également) sont tellement affectés (et maladroits) qu'il se blesse souvent, échardes de balsa, épines de cactus (nous sommes dans le désert, souvenez-vous, et *l'action* progresse fort lentement).

— J'ai, avoue-t-il fièrement, faussement veule, j'ai dirigé *les camps de la mort*.

L'auditoire fait mine de se désintéresser ; c'est une excellente stratégie : Héron-poulet se sent contraint d'en ajouter encore, d'exagérer mais — se dit vil coyote qui entend tout, regarde un peu et surtout note, enregistre et transmet (à qui de droit) — comme l'affirme la doxa dans sa superbe, son inaltérable entièreté : « il n'y a pas de fumée sans feu », s'pas ?

Il roucoule, ronronne — et fait des cabrioles. Il se pavane, évoque des

charniers ce mot
il ne sait pas exactement mais
ce mot *ça lui fait quelque chose.*

— Bon ça suffit jouons cartes sur table fait son interlocuteur (ils l'ont attiré dans une cave minuscule ; il y a des lumières stridentes — parfois) probablement un *associé* de VC.

Tout le monde est très las.

Parfois, avoue l'animal en prenant un air penaud parfois — je ne sais plus ce que j'avais voulu écrire déjà

je peine à me relire mais
c'est plus profond, le mal est plus profond. Ce n'est pas une question de sens, ça je m'en fous, mais un truc ingrat qui mine la syntaxe un truc

un peu tors, fourbe et pour tout dire antipathique la phrase, imaginons qu'il s'agisse d'une poutre, la phrase fait quelque chose comme un dessin d'Escher (outre qu'elle est piquée des vers) on avance dessus confiant et brusquement : on se pète la gueule. N'allez
pas croire ici que je fais le malin ; cette façon d'écrire trahit ma façon de penser et là (là l'animal, le poulpe, le cœlacanthe lève un doigt docte) et là : ça fout la trouille.

Il pataugeait dans la syntaxe — et dans la rhétorique — comme d'autres à plaisir sautillent dans la gadoue mais là les molécules étaient plus grosses, grises, denses avec les coins arrondis. La matière en était poreuse et amicale : un mélange de fonte et de caoutchouc. Perplexe le héron se débattait mollement : il tombait, rebondissait sur les parpaings comme d'un jeu d'arcades, l'habitant clandestin d'un Tétris constitué d'enclumes et de presses hydrauliques fier cependant l'animal feignait de voleter, désinvolte.

Il adoptait alors les attitudes d'un petit papillon primesautier.

Il compulsait compulsivement son carnet : là il notait pouls et tension de ses commensaux, ainsi que leur poids lorsqu'il pouvait les convaincre de se jucher sans trop d'exubérance sur un dispositif destiné précisément etc.

Lors, lassée de ces verbiages, la bête déclare (ce déployant large ses ailes pareilles à celles d'un dragon pareilles à la cape d'un super-héros gangrené par le mal — et la culpabilité) : « L'Apocalypse de Jean ? du pipi d'chat à côté de ce qui vous attend ! ».

Derrière elle claudiquait son armée, noueuse, tenace, vieillards et vieillardes morts ou presque, chenus, pétris de vilaines rancœurs et de très viles perfidies.

L'une avait l'accent bourguignon, et sous prétexte de vous aimer ne cessait de vous offrir, de la plus inquiétante façon, des objets inutiles, sales, cassés, que vous vous sentiez obligé d'accepter (sous peine de ?) et surtout de conserver à votre domicile jusqu'au moment où, vous aussi, rejoindrez l'armée décharnée du Héron.

Une autre était tordue, bossue, prodigieusement obsessionnelle, surtout depuis qu'elle était morte. Un portrait de Pétain surveillait le couloir on voyait nettement

ses yeux qui bougeaient quand

on passait. C'était son fiel surtout, son fiel doucereux que nous redoutions. Jaune, avec parfois de très jolis filets verdâtres, il s'écoulait de sa bouche et de ses ongles, couvrait le sol, débordait les fenêtres, ruisselait sur la façade de l'immeuble, se rassemblait en bas, dans le petit jardin avant de s'avancer jusqu'à cette ruelle pentue où nous nous croyions en sécurité. Il adoptait alors la forme d'un Pokémon ou d'un vieux chien fourbu un peu grognon et souffrant d'arthrose. Ce qui était bizarre, et du coup alarmant, c'est que ce chien fumait (des Gitanes Maïs, pour être précis).

Et ces deux-là, ce n'étaient pas les pires. L'armée du Héron compatit quelques pièces maîtresses. Que la déontologie m'interdit de nommément nommer. Disons qu'en face de chez moi, tapie dans son lit *médicalisé,* Mme R. tissait sa toile. En laquelle s'engluaient fils et belles-filles, chiens, auxiliaires de vie, même les plus pétulantes, même les plus *girondes,* responsables de services, une noria

d'*intervenants* vidés de leur substance. Les deux étages à gravir avant de (le sort en est jeté) toquer de l'index contre le panneau crasseux d'une porte trop vite s'ouvrant sans même grincer sur une atmosphère méphitique, ces deux étages vous affublaient de semelles de plomb — on s'étonnait de cependant grimper les marches presqu'allégrement.

Le Xa me pardonne (cette imprévisible entité) d'empiéter sur ses territoires réflexifs : Madame R. ourdissait et d'un mot, d'un coup de griffe pathétique, faisait pivoter l'univers de façon tout à fait étonnante. Elle s'intéressait à l'espionnage, au *renseignement* et par ailleurs, riait de bon cœur, de son rire aigre, aux plus basses plaisanteries de la — télévision.

Il y avait des morts aussi, qui brandissaient béquilles, prothèses et appareils dentaires. Une foule bruissante (si loin du Silence du corps cher (?) à Ceronetti) qui, simplement, attendaient là, sous nos fenêtres, comme *la gale de Trévoux*.

Le courage me manque de les décrire tous d'autant que cependant l'odyssée se poursuit. Le Héron par moments chausse d'infâme lunettes et harcèle l'entourage avec des plans de charge, des objectifs,

des profils de poste et — las, dans son tiroir, un sceptre lourd, une tête réduite et une vieille 203 Dinky Toys (je me souviens Dominique Quélen évoquant avec quelle pertinence le goût métallique du *dessous* de ces jouets[4]). Dans la salle qui jouxte *la pièce* où est enfermé *le serveur,* gît une jeune femme trépanée : elle fait la sieste, simplement.

De cette vie le Héron garde des souvenirs : de petites cartes bigarrées (et, au fond, ridicules) que parfois, lors de soirées par ailleurs oiseuses et fort bien arrosées, il échange avec d'autres volatiles de son espèce. Globalement déplumés : balbuzard, dindon, nandou, tous méritant des majuscules parce que tous divinités notoires, chacun gérant son univers merdique avec un plaisir non dissimulé — et que parfois on leur envie…

C'est ainsi, puisque j'avais décidé d'en finir avec ce Héron détesté (pour des raisons que j'évoquerai — peut-être — plus tard) il me fallut me résoudre à endosser aussi la peau, la vilaine peau d'un volatile. Le choix, trop vaste, et comme piégé, me rebutait.

---

4 . « Dans mon souvenir, il s'agissait de voitures Matchbox dont je léchais le châssis. C'est marrant — que tu me dises ça, ça m'en fait revenir le goût ! C'est bien, ton Héron. Ça fera un livre ? » (D. Quélen, nov. 2011) — « ...et justement, une de mes Matchbox préférées c'était une Taunus (que je n'ai jamais vue autrement qu'en modèle réduit) ».

J'optai pour la facilité (aussi : simplicité) et, comme un coup de poker (de tonnerre ?) je devins — Le Canard.

— Ajoutez à ceci que tout soudain ils sont tous devenus — *isométriques* (voix off du tout petit commentateur, un point, une virgule dans le champs de bataille pétrifié pour les besoins de la cause — et d'autant plus inquiétant) — et c'était vrai.

Canard isométrique donc, je m'avançais écrasant tout sur mon passage tel un blindé hypertrophié un tank monumental, en pierre, avec du lierre dessus et quelques limaçons pour rassurer. Tel un *Tarkus*[5]*,* je cherchais la bagarre. Le Héron lui parcourait les cieux avec à sa suite, telle une nuée de moucherons, ou des cendres, l'armée affreuse des petits vieux et quand on les regardait au microscope (ce qui, du reste, pouvait constituer un passe-temps assez original) on voyait bien tous les petits détails qui, d'une part font *vrai,* parce que c'est tellement mesquin, et pitoyable, que ça ne

5 . Allusion à la pochette de disque du deuxième album d'Emerson, Lake & Palmer, réalisée par William Neal.

peut pas s'inventer, et d'autre part faisaient monter en nous une sorte d'angoisse glaçante, avec des acouphènes, la gorge serrée, la sueur froide et l'envie de faire caca. Le Héron occupait l'espace, tout l'espace, lorsque je parcourais en tous sens, et vainement, la surface — ingrate.

Nous finirons par nous rencontrer, assez courtoisement, dans le bureau d'une avocate habituée à traiter des allégories et autres figures de rhétorique. Le Héron était accompagné de sbires coûteux, grassouillets et relativement incompétents. J'avais pour moi « ce dédain suprême » : regarder par la fenêtre, me passionner soudain pour cette petite camionnette bleue qui peinait à se garer entre une 203 crème et une vieille Ford (une Taunus je crois, couleur *tabac d'orient clair).* Mon père n'était pas loin, avec ses mocassins honnis, sa barbe, ses cigarettes, ses tatouages. Je crois, conclut (prématurément) quelqu'un, que le mensonge et l'invention font les plus belles biographies.

J'avais dévasté une bonne partie de la planète, m'acharnant par hasard sur tout ce qui, pour une

raison ou pour une autre, m'avait un jour contrarié. Inutile de préciser que les dégâts étaient considérables.

Tôt (jeune), j'avais une méthode terrible. Nous étions en voiture (une Aronde bleue). De chaque côté, perpendiculairement à notre trajectoire, je projetais un rayon laser, à environ trente centimètres du sol.

Je ne cherchais même pas à connaître les résultats de l'opération ; je savais que c'était *intéressant*. La seule chose qui me contrariait : la sphéricité de notre planète. J'aurais voulu, pour la beauté, la netteté de l'exercice, une planète rigoureusement plane (ah, sectionner par millier des pattes de poules !) ou, « au contraire », disposer d'un rayon laser capable d'épouser la courbure de la Terre.

C'était, cependant, *déjà pas mal*.

Pendant ce temps, le Héron conspirait avec les frères V., à Héricourt (Haute-Saône). Il « modifiait sa stratégie ». Tout occupé à laisser mes doigts jouer tendrement sur le grillage rouillé, avec les

escargots minuscules et les liserons, je n'ai rien vu venir. Ils étaient nombreux, mauvais, obtus et rancuniers.

Il n'y a pas de mots pour évoquer les tracasseries, les moqueries, les humiliations, les intimidations dont mon quotidien fur l'objet.

Et puis cela cessa.

Et Dieu leva la patte.

Certaines choses, subtilement, nous échappent. Lorsqu'on y pense, on se doute bien que cela n'est pas vrai (ne peut être vrai, intrinsèquement, du fait même de l'assertion) : cela (qui en réalité est *ceci)* ne peut qu'être davantage, ou au contraire infime ou complètement différent. Et alors on s'abîme, à tous les sens du terme, on contorsionne les boyaux de la tête (en vain, forcément) pendant que *certaines choses, fatalement, nous échappent.*

Alors,

Le Héron, tel un phœnix un peu désœuvré, leva ses ailes obscures, couvrit le monde de son ombre, lança un ricanement définitif et — tout s'éteignit.

Il ne me restait que mon briquet.

Il me restait mon briquet le monde autour qui se tordait.

Je (savais que je) ne pouvais compter que sur ma mémoire pour *reconstruire* et je savais aussi qu'il y aurait forcément des distorsions. Le Héron avait là frappé fort, et juste. Le néant eut été un peu trop simple (et puis, ensuite, quel ennui !) ; là, il me laisse la tâche invraisemblable, l'échec annoncé (à lui la rigolade !) : simplement *tout refaire* — au risque que tout de suite après cela s'affaisse de nouveau.

D’autre part :

— Cela manque de dialogue non ?

— Non.

Les extraterrestres envahissent le monde.

On ne les voit pas. D'abord : ils sont bidimensionnels. Et tout petits. Vraiment *très* petits. Il leur faudra du temps. Ils ne nous veulent pas de mal : ils s'en fichent. Probablement l'hypothèse de notre existence n'a même pas effleuré l'esprit de leurs plus grands penseurs. On ne les voit pas parce qu'ils ne nous voient pas. Nous nous pavanons, grandioses, dans notre tridimensionnalité, genre *cinémascope ;* eux : ils grignotent, intrinsèquement.

Ça, le Héron ne le sait pas.

Reconstruire le monde.

C'était étonnant : grosso modo (et pourquoi étais-je allé *manger ce bout de pain tout sale derrière un rideau ?* par étonnant que j'aie vomi) tout était anéanti. Il ne restait que, çà et là, quelques vagues formes, des éléments qui, par quel caprice ? avaient résisté vaillamment. À demi fondus, lisses, brillants. Ce gris-bleu omniprésent. Un monde de pâtes alimentaires géantes couleur pétrole.

Tout était à l'abade, disais-je, et dans le même temps je sentais bien que le Héron m'avait doté de pouvoirs extraordinaires. De quoi refaire sans efforts tout ce que nous venions de perdre.

— Quel salaud, me dis-je, soudainement lucide ; car, bien sûr, pour subtil qu'il fût, le piège était également grossier. À tel point qu'il était difficile de s'en méfier, sauf à imaginer qu'il s'agissait d'un leurre destiné à masquer quelque nouvelle forfaiture. D'où…

Je cessai de jouer avec cette idée je décidai de me consacrer corps et âme à cette très noble mission

(donc) : reconstruire le monde. C'est dire comme j'étais naïf et imbécile.

D'abord, me dis-je, docte et assez narcissique au fond, d'abord il faut — *un point de départ.*

Or, je regarde à mes pieds : bouches d'égout, caniveau, quelques déchets — c'est là.

À l'angle de la rue Bournes et de la rue Lassalle. Tracer du doigt la montée de la rue Bournes. Les miroirs, à gauche, et les jeunes filles, partagées entre la timidité et l'insolence (et parfois l'impudeur, l'impudeur d'être soi). Il reste trop de zones d'ombre cela m'évoque
à la fois *La fin du Monde,* d'Audiberti, et *Simulacron 3* de Daniel F. Galouye. Soit un décor façonné à la va-vite dès lors qu'il est un peu excentré (vis-à-vis du locuteur, s'entend).

C'est beaucoup trop peu, pour cette rue. Georges Perec, dont la barbichette m'agaçait prodigieusement, mais qui porte le prénom de mon père (Perec, pas la barbichette) à tout de même fait mieux sans pour autant, à mon sens, se

fouler outre mesure *(Tentative d'épuisement d'un lieu parisien,* par exemple). Soit. En bas il y a une station-service. On y vend de l'essence, un carburant fossile destiné à permettre à des véhicules somme toute assez lourds de se déplacer (parfois pour des motifs futiles) en émettant bruits et fumées diverses. Une monstruosité. Un acarien mécanique géant. La rue Bournes comme une coupure au poignet : nette, incisive. Directe. Elle va de bas en haut et en haut, quelques mètres à gauche, près du début de la rue Dulaar, une fontaine où s'abreuvent chiens et enfants. Ici se situe, selon Louis P., le sommet, le point culminant de la Croix-Rousse.

Là-haut, les bras croisés, indolent dans les méphitiques nuées rougeoyantes qu'il s'est ingénié à dessiner, le Héron se moque un peu de moi (Louis P., cependant, pendouille joyeusement au bras de son *lève-malade).* Se moque légèrement, à peine un rictus. Et c'est ce qui m'accable.

Je *circule* dans cette rue, je tourne en rond mais rien : aucun autre détail ne me revient. À ce rythme-là, reconstruire le monde risque de prendre

du temps. Et je ne m'occupe que de la surface ! Je sais bien qu'il y a, en dessous, et en haut également, des fils, des câbles, des tuyaux, des écoulements et des évacuations.

Sans compter tout ce que l'on ne sait pas. Les bêtes de la terre. Couleur et consistance de la terre. Même texture. Elles se meuvent si lentement que personne ne les voit. Rien ne permet de les distinguer de la terre, qu'elles constituent, peut-être, entièrement. D'où…

Les idées (!), oiseuses, s'entremêlent lentement, pareilles à de gros lombrics ébrieux. C'est dire si elles manquent de netteté. J'ai aujourd'hui reçu de Jacques A[6]. une lettre élogieuse à propos des travaux, obscurs et forcenés, de mon pseudonyme. Mon pseudonyme est vieux ; il porte un pull râpé, a les commissures tombantes, et humides (et cela me répugne), la calvitie le tient. Et il faut absolument que je prenne rendez-vous avec « mon » dentiste, le doux docteur Vazeille. La (ma)

---

6 . Jacques Abeille.

dernière molaire en haut à droite[7] (soit la 17, dent de 12 ans, puisque je n'ai pas de dent de sagesse) a perdu un petit bout d'émail sur sa façade externe. Un petit bout *carré*. Cela fait déjà quelques mois. Et ce soir un morceau d'amalgame entre les deux premières prémolaires (haut / gauche) m'a quitté. J'ai totalement perdu le fil avec le Héron. Mais je l'entends dehors, secouer le vent (joli hein ?), tabasser les échafaudages, retourner les cadavres comme des crêpes. Cadavres et futurs cadavres (je pense au clochard (sympathique) qui a élu *domicile* dans le passage Dumont). Paf. Qu'ai-je vu, fait, aujourd'hui, qui en vaille la peine ? quels mensonges ? quelles approximations ? quelles rodomontades ?

Depuis longtemps l'envie de dresser la liste des mots que je n'aime pas (mais sans me justifier d'aucune manière).

Virade, par exemple.

---

7 . La denture d'un animal est l'ensemble de ses dents. On utilise couramment le mot dentition à la place de denture, la dentition est le processus de fabrication et de mise en place de la dent sur l'arcade (mâchoire).

Derrière le mot virade, dressé comme un menhir, ce mot obscur dans la nuit noire une silhouette sombre et veloutée avec des yeux lumineux de bande dessinée : le Héron, n'est-ce pas ? avec ses longs doigts crochus, ses serres. Il me regarde et il sourit, abject :

— Tu n'as encore rien foutu de bon…

Il ricane et moi, assis en short dans la boue tiède, je (lui) montre quelques morceaux de bois, quelques billes, un bout de ficelle, un petit aimant cassé récupéré dans une dynamo je crois, une dynamo de vélo et un *décalque Malabar* — tout ceci m'échappe des mains comme saisi d'une vie propre, une mascarade de vie, d'autonomie quand je suis si petit, si frêle, et peureux.

L'orage, dehors, c'est le Héron.

Héron, héron,
petit patapon.

Les masses d'ombre duveteuses, cette obscure moisissure, le Héron. Tout : le Héron (et parmi l'armée des ombres, des claudicants, qu'on me permette d'y revenir : la mère Furax (son nom est

rigolo, c'est bien tout) qui brandit son Rollator, la mère Furax et son gros cul, si lourd, son odeur aigre, ses excréments acides, son fils portrait craché de Croquignol (des Pieds Nickelés), et les chiens, les quatre chiens de l'enfer, minuscules, nuisibles, mauvais — à eux six ils ne représentent qu'une infime partie de ce que le [Héron] peut envoyer, tel un gras, lent et scatologique tsunami pour — non pas balayer la planète, mais la conchier, et la saturer de breloques aussi sottes d'inutiles. Et crasseuses). Les bras m'en tombent en permanence, c'est assez particulier. Et même lors des moments de loisir, on me vient appeler à la rescousse *parce que* la voisine du dessus a prêté son appartement à trois vieilles dames dont l'une, facétieuse, s'est enfermée dans les *cabinets* et qu'il faut la force de persuasion d'un professionnel (un négociateur ?) et beaucoup de chance pour qu'elle daigne essayer d'en sortir et cela s'est terminé avec un beau morceau de nougat — de luxe.

L'oreille droite me siffle, elle est fichue peut-être.

J'ai créé ce soir le nième blog intitulé « je suis las de me disperser ». J'ai passé un temps fou à chercher, sans vraiment le trouver, le (la ?) *template* adéquat.

Acouphène : là aussi (ici aussi), à l'analyse, à examen attentif une armée de démons. Minuscules, certes, mais *grouillants,* agités et browniens. Comme les *robots* du fond du garage, on pourrait les nommer : *Chipiki, Chapata, Chapoutou*, etc. La voisine du dessus est revenue : j'entends distinctement les bruits fornicatoires (lit qui grince, qui tape rythmiquement — et assez vite — contre la cloison). Cela crée des liens, des connivences.

Il y a peu, donc, elle avait prêté son appartement aux trois sœurs *Taupes*. L'une d'entre-elles (& là le narrateur s'aperçoit qu'il radote mais refusant de perdre la face, l'une d'entre-elles, égarée par le délabrement cérébral, mais souriante, avait réussi à s'enfermer dans les *cabinets j'adore mettre ce mot en italiques* sans plus pouvoir en sortir. S'ensuivit dans le quartier une vaste chaîne de solidarité (j'exagère) et la mésaventure connut une fin heureuse, comme toujours : le Prince Charmant déboula dans l'appartement sur son immaculé destrier, s'enticha

de la vioque, l'emporta tambour battant et, via l'Italie je crois, vécurent heureux et heurent [8] quelques enfants plus ou moins contrefaits — et je rentrai chez moi dûment lesté d'une belle plaque de nougat frais signé *Bouillet*.

Enfermée, ne plus savoir comment déverrouiller cette porte. Tout ceci sans souci ; paisible ; lunaire : The lunatic is on the grass, The lunatic is on the grass, Remembering games and daisy chains and laughs, Got to keep the loonies on the path[9]. Je suis rentré chez moi assez content. Ensuite la maladie (une autre) s'est emparée du narrateur. Cela l'arrangeait bien : il n'avait plus le goût (de travailler notamment). Rien de profond, rien de définitif mais — bon sang qu'est-ce qu'il marche bien ce stylo, un Quill, made in Germany — juste besoin de souffler un peu.

8 . Sic.

9 . Brain Damage, Roger Waters (Pink Floyd), The Dark Side of the Moon, 1973.

Manque de pot[10], la maladie s'est révélée plus teigneuse que prévu et je n'ai guère pu *en profiter*.

Vérifier si Michel Delpech est compositeur de ses chansons. Sinon qui ? En fait ce sont les arrangements qui me touchent. L'instrumentarium. Et, si, certaines successions d'accords, assez typiques (mais de quoi ?). Voir également *Break* d'Aphrodite's Child[11].

Plus tard :

Delpech : pas mal de titres avec Roland Vincent, compositeur. Quant à *Break,*

Bye bye, my friend, goodbye.
With a lie
you forget and break it.
You make it
you make it
you make it
you make it.
Cry in my empty room,
and we try

10 . Constipation, ah ah ah.
11 . Album 666, 1971.

to forget and break it.
Fly
high
and then
you make it.

Ce qui est clair, reprit le type vautré derrière son bureau (genre détective privé miteux et alcoolique) ce qui est clair c'est que le Héron n'a *aucune* suite dans les idées, AUCUNE !

Il répéta ce mot, le martela, détachant les syllabes, jusqu'à ce que cela ressemble à une absurde comptine obscène l'homme d'ailleurs se mettait — se mit à suer alors que l'entrepôt était glacial d'un coup il s'arrêta, nous considéra furtivement et conclut « pour vous ça fera cinq cents ».

— Chacun ?

Il hésita. Il n'avait pas l'air plus *affranchi* que nous, *finalement*. Il hésita, fit un geste ambigu de la main, comme pour, dans le même temps, dessiner un petit truc, et l'effacer.

Finalement, se dit-on (avec ma Tante), entre le manque à gagner, les impondérables et la vente de la voiture, on peut faire ça. On peut faire comme ça. Et
— on le lui dit.

Alors il se pencha vers nous et la lumière changea
la lumière on aurait dit
— de l’encre
l’encre grasse de l’offset c'est-à-dire
à la fois noire et
brillante. Lisse (puis mate).

Il se pencha et, entre ses dents, siffla « bon alors mort ou vif l’oiseau ? je vous rapporte sa tête ? ses couilles ? le foie et le gésier ? ». Il prononçait zézier, ce qui le décrédibilisait un peu.

Un autre truc qui m’énerve, reprit ma tante, s’adressant à l’adjoint (en gros : son sosie, mais en beaucoup plus petit et plat. En deux dimensions. Morceaux de papier se mouvant. Vivants. Atroces), ce sont les *clichés*.

Le détective et son adjoint levèrent les yeux au ciel en soupirant. On voyait (bien) que leur numéro était parfaitement rôdé. Ça m'insupporte, insista-t-elle (c'est incroyable comme mes ongles de pieds peuvent être épais ; il paraît que mon grand-père paternel coupait les siens à la tenaille), par exemple, tenez, ces crétins de journalistes qui, chaque fois qu'ils le peuvent, se gargarisent d'« avions cloués au sol » — ah, je les vois bien les gros clous, les gros maillets, pum pum ! imaginez : des charters *réellement* cloués au sol ! Ça ça aurait de l'allure (elle se dit aussi que c'était intéressant, une phrase commençant par « ça ça ». Et ne put s'empêcher de parfaire le trait…

Paul dit à Melissa « ça ça saccage les thuyas » etc. Quatre « sa » de suite (un exercice vain). Elle fit un chèque, moi également. J'observai que nous n'étions pas *clients* de la même banque. Comme des prestidigitateurs, les détectives empochèrent promptement leur acompte.

Ils n'avaient pas d'avis bien tranché concernant les organismes bancaires et cette carence nous déplut. Mais l'affaire était lancée et, je ne sais pas

pourquoi, peut-être l'ambiance portuaire[12], j'eus très envie d'une barquette de frites un peu molles, un peu grasses et trop salées avec, mettons, deux saucisses, deux knacks[13].

La barquette, je la voyais nettement : en plastique translucide cannelé, avec des inscriptions au fond. Des inscriptions.

Ces messages, relativement peu hermétiques, à l'instar (j'adore cette expression qui sonne vieillottement moderne, sans doute le son « star » — Alain Star) des chiffres au fond des verres en Pyrex™ (j'emprunte à Dominique Quélen cet usage jubilatoire du ™) lesquels étaient censés indiquer l'âge de leur utilisateur, tout ceci se passant dans la cantine du collège, à Annecy-le-Vieux, avec des portions de Vache qui Rit™

---

12 . À déchiffrer le manuscrit j'ai hésité un instant entre *portuaire* et *mortuaire*… Cf. également ce lapsus, ce matin, d'un stagiaire, s'adressant à la vieille dame unijambiste « je vous lave la viande ? » pour « je vous lave la jambe ? », dixit & sic, hélas.

13 . La knack est une spécialité culinaire alsacienne, et plus particulièrement strasbourgeoise, dont les origines remontent au XVIe siècle. Il s'agit d'une saucisse fumée à base de viande de porc, dont le nom dérive du verbe allemand knacken et qui décrit le bruit que fait la saucisse quand sa peau éclate sous la dent. Voir aussi la saucisse de Francfort (Wikipédia).

collées au plafond et Monsieur W., le Directeur, furieux, cette froide fureur qui fatalement [14] le conduisait à torturer les élèves de façon, finalement, inadmissible. Je butte ces temps-ci sur le mystère de la rue Niépce. Cette rue qui prolongeant la rue Hénon (Lyon, Croix-Rousse) à l'ouest, continue en escaliers puis, semble-t-il, par un chemin qui serpente jusqu'aux quais de Saône. Ce chemin est fermé depuis (je cite la pancarte :

RUE DE NIEPCE LYON 4ÈME
PASSAGE FERMÉ
PAR MESURE DE SÉCURITÉ
ARRÊTÉ MUNICIPAL N°444
DU 29 NOVEMBRE 2000)

La mémoire des riverains évoque un crime, celui d'une lycéenne, violée, étranglée. C'était un mercredi, elle se rendait ce jour-là, comme chaque semaine, chez sa grand-mère. Le crime serait resté impuni malgré le recours aux médias (une émission de télévision du genre « avis de recherche ») & ce chemin aurait par ailleurs été le théâtre de

14 . Il faisait irrésistiblement penser à David Thomas (Pere Ubu).

nombreuses autres agressions. Mais aujourd'hui ? Précisément le message au fond de la barquette : les coordonnées (longitude et latitude) du lieu même du *crime*. J'ignore pour l'instant le prénom de la victime.

> « J'en étais là en feuilletant mon album d'images quand brusquement, je me souvins que depuis un dramatique fait divers qui a coûté la vie à une jeune lycéenne, je ne peux plus descendre la rue Niepce. »
> http://canutdelacroixrousse.blogspot.com
> « La rue Niepce, au nord de la Croix Rousse, est faite de trois parties distinctes. Elle débute par une ligne droite sur le plateau, en prolongement de la rue Hénon, à partir du croisement de la rue Chazière. Vient ensuite un escalier qui descend le flanc de la colline. Il a été fermé par une grille, par mesure de sécurité et par un arrêté municipal du 29 novembre 2000. C'est bien dommage, car la descente entre deux murs, dominé par les arbres proches, en vue de la Saône et des barres de la Duchère qui masquent les monts du Lyonnais était agréable. L'escalier ressort juste au dessus de la Saône, après une seconde grille à l'entrée de la rue d'Ypres. Dans la partie haute, le coté sud est bordé de petites maisons derrière leurs murets et entourées de jardinets. Coté nord, un portail de résidence et un mur défendent un immense parc arboré dont les résidences sont loin en contrebas. On voit juste un escalier déjà couvert de végétation s'enfoncer dans la forêt entre deux murs. En bas, la partie plate, très courte est bordée par les murs de deux maisons anciennes du quai, celle du nord est assez jolie. »
> http://ruesdelyon.wysiup.net/PageRubrique.php?ID=1004535&rubID=1004649
> Ville de Lyon, 4ème
> Compte rendu - Conseil de quartier ouest - Mardi 22 mai 2007
>
> [...]

II – Projet de réouverture de la montée Niepce
Mme ROSET indique l'absence de budget à court terme, au niveau du 4ème arrondissement, pour des travaux de remise en état. Ce projet doit plus largement s'inscrire dans le programme de requalification du quartier Serin (Pont Schuman) prévu au prochain plan de mandat.
Dans l'immédiat, le Conseil de quartier Saône pense utile de saisir l'occasion des Journées du Patrimoine (15 et 16 septembre prochains) pour relancer ce projet ; rappeler et sensibiliser à l'existence de cette voie. [...]
Mme ROSET rappelle les circonstances qui ont conduit à cette fermeture. Elle n'a pas eu lieu immédiatement après l'événement, une agression s'est produite entre temps (moins dramatique), il a alors été procédé à un comptage des passages (10/jour), et décision a été prise de fermer cette montée. [...]

Mme MARCAIRE ajoute enfin que, sur les documents cadastraux anciens, cette montée Niepce apparaît comme l'un des cheminements les importants et les plus anciens du quartier. Il serait bien d'en dire un mot aux journées du Patrimoine. Et pourquoi ne pas recréer les conditions d'une vraie circulation piétonne là où il n'y a pas grand-chose, faire renaître ce besoin permettrait d'intensifier le passage, condition d'une meilleure sécurité des usagers. M. MAURIN garde pour sa part une certaine appréhension suite aux événements. Mme CHAPUT pense cependant que les conditions ont changé, les squats en bordure de montée qui pouvaient faire craindre une insécurité ont disparu, remplacés depuis par un habitat cossu.
Enfin Le Guichet Du Savoir[15] m'a répondu : « Bonjour,
Nous avons pris contact pour vous avec le commissariat de police du 4ème arrondissement. Votre question nous a amené à découvrir une bien triste affaire.

15 . http://www.guichetdusavoir.org

La portion de la rue Niepce descendant au quai Gillet (quai de Saône) posait des problèmes de sécurité depuis un certain temps car très isolée et peu passante.
Le 14 avril 1993[16] un viol suivi d'un meurtre d'une lycéenne de 17 ans s'est produit ici. L'affaire a secoué et interpellé un certain nombre de personnes et d'associations. Finalement, cette portion de rue a été fermée par deux portails l'interdisant à la circulation publique, cette action étant consignée par un arrêté municipal en date du 29 novembre 2000. Selon la police municipale du 4ème arrondissement, un débat est en cours concernant sa réouverture dans de bonnes conditions de sécurité.
Si cette éventuelle réouverture de la rue Niepce vous intéresse, nous vous invitons à vous adresser à la Mairie du 4ème arrondissement. Vous pouvez aussi contacter le Conseil de quartier Saône qui est favorable à une réouverture de cette partie de la rue Nicéphore Niepce. Voici leur réponse à votre question sur la rue Niepce :
Bonjour,
Effectivement la rue a été fermée le 29 novembre 2000 pour raison de sécurité par un arrêté municipal. Il est en projet de rouvrir cette rue mais malheureusement une rupture d'une canalisation d'assainissement il y a deux ans suite à des orages a retardé ce projet. Un échange avec la Mairie du 4eme pourrait être profitable. Notre Conseil de Quartier est favorable à cette réouverture.
Cordialement,
Conseil de quartier Saône »

16 . Qui était effectivement un mercredi.

— Il est impossible, pérore une nouvelle fois L.H. (Le Héron), il est impossible à ce, enfin, il est *incapable,* voilà, ce narrateur est *incapable* d'avoir une idée suivie, incapable de mettre un pied devant l'autre, imaginez, si ses pieds étaient des idées, lui, il tomberait, il resterait là sur le flanc, sur le talus, à remuer bras et jambes, comme un ours mécanique, et…

La voix du Héron s'estompe tandis qu'il s'éloigne dans sa Papamobile, rachetée à vil prix, d'occasion, sur eBay.

« eBay est une entreprise américaine de courtage en ligne, connue par son site web de ventes aux enchères du même nom. Elle a été créée en 1995 par Pierre Omidyar. Elle est devenue une référence mondiale dans son secteur et un phénomène de société. En 2009, elle comptait plus de 276 millions de membres inscrits. » (source : Wikipédia)

« Wikipédia est une encyclopédie multilingue, universelle et librement diffusable. Depuis son lancement officiel par Jimmy Wales et Larry Sanger le 15 janvier 2001[1], elle est consultable sous

forme de wiki sous le nom de domaine wikipedia.org, où elle est en grande partie modifiable par la plupart de ses lecteurs. » (source : Wikipédia)

Une bonne chose de faite.

La voix s'éloigne, tourbillonne, fait des spirales et revient traîtrement, comme le long fouet de la fouetteuse en peau de léopard avec ses grandes bottes qui lui vont comme un gant.

Un soupçon une
pointe un
zeste d'
érotisme ne peuvent nuire à la qualité du récit surtout au point où nous en sommes (il est las, terriblement).

La fatigue est de bonne compagnie. Nous grommelons, marmonnons dans notre grotte en papier rocher il y a
— une araignée grognonne qui tricote. Une grosse araignée très noire avec de grands yeux de fantôme je me souviens brusquement : je m'étais fait faire

ce truc, une lame qui pouvait jaillir de mon index, une lame courte mais solide, plus un outil qu'une arme et je me souviens aussi que l'intervention (comme on dit) chirurgicale avait été coûteuse, et douloureuse mais

là, je ne regrette pas : malgré quelques maladresses, excusables eu égard à mon statut de *débutant,* je parviens assez facilement à égorger ce maffieux pis qu'antipathique qui du reste me casse les pieds depuis des heures. Il est vieux, ringard, et dangereux. Ça met du sang partout et je panique un peu. Les autres convives semblent ne se rendre compte de rien. Je me demande ce qui se passerait si, sans le faire exprès, bien sûr, je tuais le Héron. Sa Majesté, drapée dans ses plumes et sa, précisément, majesté, n'est peut-être qu'une carcasse misérable. C'est assez moche un poulet mort vidé déplumé. Surtout s'il continue de se mouvoir et de faire le malin. L'intuition, fugace mais implacable soudain me terrassa : l'univers, le monde et le Héron ne faisaient qu'un. Tout bonnement. Tuer le Héron (pour autant que cela fût concevable, et possible) c'était causer la fin du

monde (Monde). Ce qui n'était pas forcément pour me déplaire.

J'ai déjà dit, au moins à demi-mot, ma défiance à l'égard de cet endroit « infesté d'hommes »[17]. D'un autre côté… (Là on entend une respiration difficile, asthmatique, des bruits de plomberie ; le Héron est tout près, tout près de moi. Il retire son masque, me considère avec une sorte de bienveillance — mais ses yeux fixes et globuleux semblent annoncer le pire et — et finit par lâcher « Christophe, je suis ton Père » — cela ne fait rire personne). Puis il *pose* encore quelques banderilles avant de (me) porter l'estocade avec un coupe-papier ridicule, un souvenir d'Espagne il y a longtemps.

> *Le Héron est-il un dépressif du premier rang ? On tâche de s'en souviendre. À la fac, en amphi, le Héron était toujours devant. Non par excès de sérieux, voire de fayotage mais parce que sa vue et son ouïe sont assez médiocres. En plus il est frileux.*

17 . Marcel Moreau, *La terre infestée d'hommes,* 1966.

Là-haut, près des portes battantes, on est toujours dans les courants d'air. Dans la zone potache, aussi. Et les potaches ont fait du Héron leur tête de turc. À l'époque il n'avait pas tous ses/ces pouvoirs. En tout cas il ne le savait pas. & nous non plus.

Il était assez désinvolte, un tout p'tit peu zazou. Comme tout un chacun, il faisait *sociologie.*

Distrait (car il était intelligent) il se laissait aller à rêvasser sur la notion de tête de turc, objectivement. Il voyait un faciès un peu buriné, barbu, mais la barbe est soignée, bien taillée. Sur la tête un turban, rose, bizarrement. Toutes choses à vérifier.

Le mal joli :

Aussitôt il pense au drapeau corse, puis à Napoléon. Tout est bien, se dit-il, conforme, cohérent. Une petite incursion mentale du côté des fromages et des charcuteries du cru ; retour à Napoléon : le chapeau, la main sur l'estomac (ulcère ?). À vérifier également. Napoléon : intéressant mais, finalement, de peu d'envergure (ah ah). Ceci étant, à l'époque (!), la plupart des gens étaient petits. On les claquemurait dans des

hangars et Dominique Quélen s'occupait de l'intendance[18]. Des courroies grinçaient, ça sentait le suif et le suppositoire. Il y avait de petites lucarnes crasseuses, comme dans *Hon,* des lucanes cerf-volant, des braies, des latrines, quelqu'un tapait obstinément sur une enclume, un autre essayait d'actionner un énorme soufflet (ou une cornemuse) et puis c'était l'heure de manger (écuelles, brouet).

LA SOUPE CENTRALE

Au milieu de ce désordre (géhenne dira-t-on) le Héron se pavane. Il a des bottes en caoutchouc, une veste en cuir épais, de petites lunettes rondes dont un verre est fêlé, un rictus et de la nicotine sur les doigts. Il parle peu, ricane souvent, boit volontiers avec ses collègues. Il est connu pour être taiseux. *Un taiseux*. Un méchant aussi. Et encore, là, il est jeune. Et il le sait. Aucune carence, parfaite hygiène (par rapport aux autres) et un *mental* à toute épreuve. Mais : trop de zones d'ombre, trop d'angles morts. Trop de *mauvaise* graisse.

18 . Lire « câbles à âmes multiples » de Dominique Quélen, éd. Fissile, 2011.

En fin de vie, en fin de vie, l'hydratation, contrairement à ce que l'on peut penser, l'hydratation *peut causer de la douleur*. Mais pour le coup il ne s'agit pas d'eau, ni de fin de vie.

Dans le bouge (« le mess ») la fumée, la musique grésillante (radio mal réglée mais tout le monde s'en fout), les odeurs.

Les odeurs on
les odeurs on pourrait en faire un livre on
écrirait seulement « les odeurs ». Il ne faut pas *bousculer son monde*. Odeurs de pieds, de bière, l'odeur sûre des aisselles des gardiens. Les chiottes (portes battantes). C'est lorsqu'elle me rétorque, faussement (?) interloquée « mais je suis mariée » que je commençai d'entrevoir que la dermatologue russe était sotte.

Ô WSB, naked lunch et compagnie ; la compagnie surtout. J'étais à Tanger et je pensais à lui (notamment). Les allemands s'étaient (déjà) fait voler leur moto (dès la descente du bateau) et moult transactions étaient en cours. Cela va vite, et c'est facile. La DR[19], faussement ingénue, m'avais (cependant) *proposé de goûter son rouge à lèvres* dont me

19 . Dermatologue russe.

plaisait la couleur (notamment). Le Héron, lui, se plaisait dans cette clinique (dont il était le patron). Blouse claquant au vent par les couloirs où (manger des nouilles isométriques) où (hou hou) virevoltent aides-soignantes et ASH, chacune espérant vivement l'épouser, bien sûr, et vivre enfin l'existence de villa, piscine, 4x4, champagne, lingerie fine écran géant. Tout autour de la table (c'est soir de noce) les confrères avinés (cela arrive hélas) chantent et bavent un peu « Gooble, gobble, we accept her, we accept her, one of us, one of us ! ». Et là (car elle aussi elle a appris), elle sourit et propose un autre café et tout
— est bien.

L'histoire pourrait s'arrêter là. La traçabilité. Le diagramme de soins. Cela fait deux mois qu'on ne m'a pas donné à manger — deux mois, vous vous rendez compte ? *Lobe frontal, lobe frontal (comme à la messe).*

Il conviendrait (pérore le Héron, car toujours il pérore et jamais il ne parle) d'évoquer le passé (c'est-à-dire : CE QUI A TRANSITÉ DANS LA PASSOIRE).

Le temps, le temps est une denrée.

J'étais tellement fier de cette expression (le passé — ce qui a transité dans la passoire) que je la relisais sans me lasser, plusieurs fois par jour. Le soir surtout. Au passage une pensée émue pour quelques volatiles bidimensionnels et si j'étais Djoj Péreck j'écrirais *je me souviens de la voix de Claude Piéplu* et soudain (comme brutalement cesse l'effet de molécules euphorisantes) cette remarque, froide, plate et presque menaçante : « Drôle de nom, ça, Piéplu, non ? ». On entrouvre la fenêtre (après avoir pris soin d'éteindre la lumière) : tout, dehors, est vert-de-gris. De petites voix au loin pérorent, lancinantes, des voix de publicité ; des vessies et lanternes, et des 9€99 j'ai pour ceci un très profond mépris qui pourrait aller jusqu'au dédain vis-à-vis des « bonnes affaires ». Je suis incapable de lire intelligemment (?) mon bulletin

de salaire. La paperasse, et les questions d'argent m'assomment, littéralement. Je saisis alors la feuille, le document incriminé et, sans savoir pourquoi, la lève devant mes yeux, entre mes yeux et la lumière et là, en filigrane : le Héron.

La femme du Héron (appelons-la V[20].) qui, malgré ses maladresses ne me déplut pas (en son temps), m'en veut un peu d'avoir laissé croupir l'homme des bois dans sa fange. Je me souviens, c'était un dimanche, qui ressemblait trop au jour d'avant. Avec des trajets lancinants, des phrases toujours semblables, des plaies et des récriminations

20 . Alors que le journaliste Mike Donovan filme des soldats en plein combat au Salvador, apparaissent d'un coup dans le ciel, là et à de nombreux endroits du globe, de gigantesques ovnis (qui seront dénommés par la suite « vaisseaux-mères ») venus du système Sirius situé à 8,6 années-lumière du système solaire. Après être entrés pour la première fois en contact par émission radio, à la suite d'un compte à rebours, ils conviennent d'un premier contact direct avec le secrétaire général de l'ONU. Ces extraterrestres semblent avoir forme humaine et déclarent être venus en paix, s'installant peu à peu au milieu de la population. Ils déclarent vouloir partager leurs connaissances en échange de produits chimiques terrestres censés régler leurs problèmes environnementaux sur Sirius (« bien plus graves » que les nôtres). Mais leurs intentions sont tout autres… En effet, les visiteurs pompent en secret toute l'eau de la Terre. De plus, ce sont des lézards (que l'on peut aussi nommer « reptiliens » ou reptiles humanoïdes) qui considèrent les humains comme de la nourriture. Aussi veulent-ils remplir leur garde-manger de millions de terriens (entre autres). Peu à peu une organisation secrète de résistants, avec en tête Mike Donovan et le Dr Julie Parrish, aidée par des soldats visiteurs rebelles (« la cinquième colonne »), s'organise pour un combat de titans. Combat qui est loin d'être gagné car Diana, officier de haut rang dans l'armée des envahisseurs, veut à tout prix anéantir l'humanité. (V. série télévisée — Wikipédia)

dupliquées, comme produites en série dans une husine [sic] dépourvue d'âme (et je sens bien que jamais je ne retrouverai ce livre de science-fiction, paru chez Marabout, ou Fleuve Noir, collection bon marché et dont le propos essentiel (dans mon souvenir) concerne précisément cette usine automatisée abandonnée à elle-même depuis des lustres et qui sans fin produit des objets de plus en plus étranges, conséquence d'un subtil dérèglement s'aggravant au fil du temps.

La femme du Héron (sur l'air de « Le rire du sergent [21] ») est pleine de qualités mais on la soupçonne d'être frigide, vieillottement originale, probablement écologiste, voire pis (mais elle n'est pas végétarienne). Ses opinions politiques sont tranchées, mais finalement peu lisibles et un peu

21 . *Le Rire du sergent* est une chanson française de 1971, écrite par Jacques Revaux, Yves Dessca et interprétée par Michel Sardou. Elle valut à ce dernier un disque d'or en 1972. *Dans Le Rire du sergent*, un jeune conscrit semble se moquer de son sergent homosexuel qui a obtenu ses galons en cédant aux avances du « capitaine des dragons ». La chanson, antimilitariste à la base, a été perçue à l'époque comme homophobe. Ce que Sardou démentira en chanson, en interprétant Le Privilège, une chanson qui évoque les sentiments douloureux d'un jeune garçon qui peine à assumer son homosexualité. Dans son autobiographie, Et qu'on n'en parle plus, parue 2009, Michel Sardou donne une autre vision de la chanson : […] au moment de déclarer ma profession, j'annonçai « artiste » et, comme partout, lorsqu'on est artiste et un artiste inconnu, on fait forcément un métier de pédé. […] Vous savez maintenant que le "Rire du sergent" n'était ni une attaque, ni une revanche. Le « pédé », c'était moi. (Wikipédia)

trop bienveillantes. Au bout du compte, se prit à songer le narrateur, elle est peut-être *catholique* (ceci énoncé comme une excentricité).

Ce soir (5 (? lundi) décembre 2011) Monsieur P., Louis P., s'amusait des fourmis *roses* s'agglutinant sur le mur, le coin du mur au-dessus de la porte puis, nettement moins jovial, s'interrogea quant au sac poubelle rempli de chats morts qu'emportait mon collègue.

Louis précisa que le dernier chat, un chaton pas plus gros que ça (geste des mains, douze centimètres tout au plus) avait été tué par une flèche sous-marine (on entend l'ombre du Héron pareille à cette silhouette stylisée, aigle sans doute, sur les vieux timbres allemands — circa 1924).

« Sous son lit, pareil à un chat du Cheshire matois et impassible, gîtait un étron considérable. Je le pris dans ma main : il était lourd, tiède, compact ; rassurant. » [22]

Ce soir, 19 janvier 2012, Louis me confie sa dernière rêverie. Lors d'une émission télévisée

---

22 . Christophe Petchanatz, janvier 2012.

littéraire, genre *Apostrophe,* Rachida Dati [23] saisit sa main, entaille sa paume de deux coups de lame à rasoir avant de l'embrasser fougueusement. Son amant fait partie des spectateurs de l'émission ; ils s'enfuiront bientôt ensemble à bord d'une vedette. Je demande à Louis si R. D. est *son genre de femme*. Il me répond que cela a surtout à voir avec le trafic de drogue…

De Héron à Clairon il n'y a qu'un pas de côté, un petit pas primesautier, presque rien — et tout change. Le Héron, ayant momentanément adopté l'apparence d'un vieux VRP [24] brandissait, alors que nous nous gobergions de mauvais croissants trempés dans de mauvais cafés, ce vieux livre de Michel Jeury, *Le temps incertain* et, scène tellement improbable je crus

— que j'allais perdre les pédales. Le tuer. Dans le feu de l'action. Mais — tout ceci *stylisé*. C'est-à-dire : j'ai dû relever un sourcil (ce qui n'est pas tout

23 . Femme politique française née le 27 novembre 1965, à Saint-Rémy en Saône-et-Loire. Porte-parole de Nicolas Sarkozy lors de la campagne pour l'élection présidentielle de 2007, elle occupe la fonction de garde des Sceaux, ministre de la Justice au sein des gouvernements François Fillon I et Fillon II jusqu'au 23 juin 2009. Rachida Dati est la première personnalité politique née de parents immigrés maghrébins à occuper des fonctions régaliennes dans un gouvernement français (Wikipédia).

24 . Voyageur Représentant Placier ; « représentant de commerce ».

à fait rien) ; ou bien émettre un reniflement un peu réprobateur. La guerre, quoi.

Chapitre 8.

Il s'est laissé tomber du haut de l'immeuble, délibérément. A traversé la verrière avec un sourire *grand comme ça,* est retombé sur ses pattes (et à ce moment-là je me suis dit « le cornichon ! s'il avait voulu, il aurait pu voler »), s'est agenouillé sur le sol sur les très larges plaques gris oméga (ce gris, j'en ai déjà parlé, évoqué par Lawrence Durrell), le gris le plus sombre qui soit, juste avant le noir — il fait froid ici, dans cette cellule d'où je vous écris) il a PLONGÉ SES MAINS DANS LE SOL en a tiré des intestins, des viscères dont la couleur s'échelonnait du beige au rouge sombre [25] c'était — la séquence *gore* à quoi derechef et calmant à demi un très occipital prurit j'objectai qu'un Héron n'a pas de mains et l'on
me rétorqua que *dans le texte* on fait tout ce qu'on veut ~~alors~~ et les bras m'en tombèrent littéralement cela me souviens ce bref moment de sidération (nous étions cependant *entre professionnels)* lorsqu'à propos de la lèpre nous nous mîmes tous ensemble, même si brièvement, à envisager

25 . Bismarck, [rouge ~] (inv) Rouge-brun. A5260A.

l'arrachement — plus ou moins spontané — du pénis.

Le Héron, blouse immense claquant au vent, parcourt avec une satisfaction visible (ostensible même) les couloirs méticuleux de sa clinique privée, donne une tape machinale sur les fesses, les fesses, les fesses somptueuses [?] de son assistante *(un jour Thierry Tillier eut cette phrase « J'aime les petits culs métalliques » — cette phrase est une perfection plastique)* puis installé enfin dans son bureau, dans son austère bureau, le bout des doigts encore hanté par la petite tape, le Héron se vautre dans un fauteuil dizaïn', son index (sa rémige) presse un bouton sur l'espèce d'interphone *vintage* posé là tout près comme un remède contre l'angoisse le doigt presse le bouton rouge (ce rouge vintage tellement particulier) qui avec les chefs de son armée secrète établit un contact immédiat : les voix spectrales et sépulcrales déchirées de silences parasites les voix calmement récapitulent ce qui va se passer, vague micmac, peinture à la chaux, massacre de bébés, sacs postaux emplis de locustes vérifier au passage cette citation de Philippe Grand à propos de *canceller* mot qui pour ma part invariablement évoque le *Brain Salad Surgery* (Emerson, Lake & Palmer, 1973) comme en écho logique et complémentaire à la pochette du LP [26], images signées Giger, lequel Giger présida

26 . Un LP (de l'anglais Long Play ou long-playing), est le nom donné aux disques vinyles (et plus rarement aux disques compacts) qui comportent un nombre suffisant de titres pour constituer un album (généralement plus de 8).

également à l’esthétique de Alien[27], la bête qui, je l’ai toujours déploré, manque cruellement d’humour — quoique, certains petits carnages impromptus pouvaient celer quelque chose qui aurait pu sembler ironie parfois — le sang, le cambouis, tuyaux brinquebalants :

La poésie est une chose affreuse.

Le Xa, vibrion, trublion, minuscule, impérieux, nodule désormais *incontournable* de mon histoire de vie (mon tissu conjonctif tout aussi bien) m’interpelle, me houspille, me bouscule et il n’est pas le seul. Le *Ronron* également. Mais je préfère les motivations (quoique plus contournées) du Xha !

So, vêtu d’un scaphandre susceptible de se remplir de merde à la première[28] occasion, et hurlant dans le micro *vintage* des bribes aussitôt transformées en parasites inaudibles, et harnaché, et lesté de hallebardes,

voire de catapultes et de

Le LP a généralement un diamètre de 30 cm (12 pouces), ou plus rarement de 25 cm (10 pouces). Son appellation provient du format 33 tours et est à opposer au « maxi » (ou « EP », de l'anglais Extended Play), de même taille physique mais qui ne comporte que 4 à 8 plages. — Wikipédia.

27 . Alien : Le Huitième Passager (Alien) est un film américano-britannique d'horreur science-fiction réalisé par Ridley Scott, sorti en 1979. Le titre du film se réfère à l'antagoniste principal, une créature extraterrestre très agressive qui chasse et tue l'équipage d'un vaisseau spatial. — Wikipédia.

28 . Mais aussi la seconde, ce qui, entre nous, est beaucoup plus drôle.

cloportes, je m'en allais clopin-clopant avec en outre, au fond de mon cartable, *des gros BN* comme on n'en fait plus. Les perspectives se modifient (trop) souvent : des gros BN hypertrophiés nous distinguons les molécules & ceci me rappelle Renaud L., camarade de jadis (nous nous asseyions tous en rond, bien sagement, et nous partagions du THC) très ébranlé à l'idée d'être composé de molécules, de vivre dans un monde de molécules et de côtoyer des congénères non moins moléculaires — sur la rétine du mort, paraît-il, est imprimée la dernière image. Bien souvent, la silhouette du Héron caracole (quoiqu'immobile), exulte et fanfaronne. Il y a quelque chose d'atroce dans ces enfantillages je veux dire c'est cette fausse niaiserie même qui s'ajoutant à l'horreur la transcende et la rend réellement insupportable (i.e. : au-delà de l'horreur habituelle).

Alors elle se tourne vers lui (c'est un mouvement compliqué qui a à voir avec le ruban de Möbius) elle se tourne vers lui et susurre —
— Fais-moi un enfant.
Et l'autre s'en va foutant [29] des coups de pied dans

29 . Footant ?

les cailloux et (se) jurant
— Jamais je n'f'rai un enfant à ce… à ce Héron !

J'ai, moi, à témoigner de choses vues dans les coursives d'une mégapole, près de la passerelle hi-tech [30] d'un loft obscur et immobile quelqu'un dans les

chiottes avait laissé, en grand, un message à propos de *merde* et de *balayette*. J'ai fait une photo, ça a raté, comme souvent. Dommage, la coquille était belle (mon grand-père, lui, Eugène, portant une « cassette audio » à son oreille, protesta : « j'entends rien »).

Il y avait un salon, la télé allumée, un canapé mais — personne devant la télévision.

De nouveau tel le chevalier blanc, voire lumineux ou mieux luminescent (et là prendre l'accent de Toulouse et répéter pour la nième fois — mais sans se lasser — « mais ce que ma mère elle sait pas, c'est que ça peut servir de godechichet ») je regagne pénates muni d'un certificat. Un très joli papier. J'aurais bien culbuté la *Directrice Pédagogique,* et l'une de ses assistantes. Mais la bienséance (et surtout : les circonstances) n'ont rien favorisé. Et

30 . Le correcteur du traitement de texte propose « hi-han ».

puis je suis un pleutre. « A rin din l'slip » conclut le Héron en me rendant mon téléphone.

Mais de qui parlait-il ?

Ce soir je chantais à tue-tête [31] dans la rue, quelque part entre le scatologique, le pornographique et l'absurde. LA DÉONTOLOGIE SOUDAIN M'AVAIT QUITTÉ. Je vilipendais les vieux, les morts et les enfants. J'eus même une vague pensée iconoclaste envers le Héron (justement entrevu pilotant avec dextérité le bus n°2 (je crois). Ce virage incroyable en haut des *esses,* le véhicule brinquebalé et — à l'intérieur — cette bouillie sanglante). Le Héron relève une babine, ricane silencieusement.

Il conduit le bus de l'Enfer, soudain noir mat, mais orné, lourdement, de chromes excessifs. Un bus délétère customisé. Il (le Héron) a même une casquette avec un écusson. Le chien à deux têtes. Voire davantage. Moi je rentrais à la maison via le boulevard, lesté d'une balle de tennis vert fluo et de deux sonnettes de vélo volées (partie supérieure seulement) naguère en haut de la rue Dulaar. En cette rue justement, avec Louis, nous avons copieusement heuristiqué à propos de courses

31 . À mi-voix.

nocturnes, secrètes et impitoyables : vieillards grabataires s'affrontant violemment au volant de leurs — lits médicalisés. Quelque chose qui tiendrait du péplum. Avec lancer de poches à urine, « protections » chargées de pisse en guise de catapultes. Tout un univers de passions, et de cruauté. Au matin, au petit matin, les perdants reviennent à la maison, penauds. Le vainqueur disparaît au firmament, dans une espèce d'arc de triomphe mâtiné d'arc-en-ciel avec aussi des dégoulinures dorées, du chocolat et les 500 violons magiques de Maurice Gounié, il disparaît dans la brume irisée en ricanant : il est libre. Il donne même de petits coups de klaxon (nut nut) au moment où il quitte pour de bon notre champ de vision (rapport à la rotondité de la planète). Il klaxonne, il pétarade. Nous fait un doigt. Alors seul, laissé à soi-même une fois encore assis sur le sable mouillé froid du jardin d'enfant déserté, Déréliction ! Déréliction ! La pelle et le seau sont trop petits et leurs couleurs ne vont pas ensemble là le lecteur se rebiffe : ne pourrait-on (pou, raie, thon) pas, une fois de temps en temps, vivre un petit moment de petite maison dans la prairie, moment d'apesanteur avec sourire (ouistiti !), sourire et gambades dans l'azur plus que limpide et se vautrer dans l'en

chevêtrement de barbelés rouillés c'est juré je recommencerai pu.

Chenu, le vieillard chenu, et sec, quelque part entre Claude Seyve, Daevid Allen et ce gars qui fait l'entretien des cités SNCF déclare « certes la poésie nous emmerde copieusement mais la non-poésie nous navre encore bien davantage »…

Claude Seyve est mort après être tombé d'un escabeau. J'aimais beaucoup cet homme. Il mérite d'être lu. Il écrit court, rapide, acide, avec des cabrioles non-sensiques à la fois humbles (discrètes) et définitives. Je dois également avoir quelque part sa recette de l'émincé de veau à la banane, riz et lait de coco.

[recherche avec dtSearch 7.10 (Build 7045)]

Peau de balle.

Pourtant…

(Retrouvé, en .htm, daté de 2004) :

ÉMINCÉ DE VEAU AU CURRY

UN TEXTE INÉDIT DE CLAUDE SEYVE

« (j'achète du veau par ex. pour une blanquette je le recoupe très petit moi-même)

faire revenir l'émincé dans une coquelle. Dès que l'eau est évaporée, rajouter 2 cuillerées à café de curry. Laisser dorer 3 minutes. Ajouter une cuillerée à soupe de farine, puis un verre et demie [sic ?] de lait vin blanc, puis un bon verre de lait. Laisser mijoter à feu doux une demi-heure. Au moment de servir, ajouter deux bananes pelées coupées en rondelles et 3 cuillerées à soupe de crème.

Noix de coco et riz à part.

(il n'est pas question de sel dans la recette. je crois qu'il faut saler au départ pour aider le veau à faire son eau) »

Pour lui (Claude Seyve) le Héron était partout. Et notamment, était à l'origine de ce vaste complot qui empêchait qu'un jour s'érige un building bien plus élevé que la tour de la Part-Dieu, surplombé de lettres de néon immenses écrivant (selon les jours) CLAUDE SEYVE, ou VR-SO.

Mais je dis
graisse. De cette darne de l'histoire de la littérature, que retiendra la postérité, la postériorité ? D'autres arrivent, ils sont légions, non dénués de talent (mais, bien sûr, il leur manque la *bouteille,* et la patience), et cela bruit comme nuée de cancrelats.

Le Héron d'ailleurs, sentant venir le vent, s'est fait directeur de publication. Il subjugue (et parfois suborne) les jeunes poétesses. Toutes ne sont pas très soignées. D'un autre côté, en tant que Héron, il s'en fout un peu et, la plupart du temps, jubile.

Quand je dis *pas soignées* je pense cheveux sales, gros pull en laine sale et qui sent le tabac froid, et fond de culotte fort douteux. Mais le propos n'est pas là. Du reste, le Héron présentement (pwézenteman) s'applique à écrire à la mairie de Lyon, à tous les adjoints, aux députés, à la Région et j'en oublie — un éclair de génie, une sorte de lucidité rétrospective pareille à une méduse épileptique s'est emparé [32] de lui bien sûr : la rue Hénon AURAIT DÛ s'appeler rue Héron. De là tel un rapace en spirale je reviens, je reviens *passage Niepce*. Tout en pensant à Jérôme Bosch. Dissocions les associations d'idées, pérore le thérapeute. Jérôme est un livre. De Jean-Pierre Martinet. Bosch, bien sûr, ce sont les outils. Outils du serial killer, du sadique au Q.I. démentiel planqué dans un sous-sol et dont les plans sont d'une telle complexité que *personne,* pas même lui, ne se rend compte qu'ils se sont réalisés à la

---

32 . J'accorde avec *éclair*.

perfection. Avec ce bruit doucereux : portière de Rolls-Royce que l'on referme. Lourde. Définitive.

— Dans ce monde métaphorique, ajoute Le Sage (il a une grande barbe blanche, travaillait jadis *aux impôts),* il n'est pas impossible que la contagion, dans un juste *retour* des choses, dans un mouvement de gant (ou de viscère) que l'on retourne, remette les pendules à l'heure. C'est difficile à expliquer, je sais ; encore plus à comprendre, mais la vérité, parfois, plutôt que d'éblouir, préfère emplir le crâne de suie, et de petits insectes morts (denrée pour les tortues).

Or, le Héron, vaquant un jour dans les parages (ce qui est son activité favorite), non loin de (à peu près : 45.779661,4.816042) se prit brutalement à penser qu'il serait de bon ton que la rue Hénon soit rebaptisée rue Héron dans les meilleurs délais. Il était même un peu courroucé d'avoir eu à y penser lui-même et envisageait déjà (comme nous le disions plus haut) les courriers, mails et autres télégrammes ou pneumatiques qu'il allait derechef envoyer à la mairie, au Conseil Général, au Conseil Régional, à la Préfecture enfin à toutes les instances occultes de la décentralisation et de la

déconcentration. Foutaises ! se dit-il également, à peine in petto tant il était agacé par ces [33].

Or pendant ce temps, tel un Panzer un peu fourbe, j'avançais en sa direction chaussé de lourdes bottes en fonte, kaki ; le reste à l'avenant. (La poire à l'avenant.)

Il était notoire que nous nous rencontrerions à l'angle de la rue Gorjus et de la rue Dulaar, là où traînent deux vélos et, parfois, un chien tellement hirsute, tellement petit et tellement laid qu'il ressemble à une pantoufle abîmée.

J'avance lentement, bing… bing… lentement, lourdement, et implacablement. J'encombre. L'autre ressemble à une sorte de VGE [34] de comédie, le côté anobli, presque contorsionniste (mais plus léger que Malraux), gourmé, bouche en cul de poule, etc. Je ne m'en méfie pas, je ne me méfierai jamais assez. Comme d'habitude c'est un

---

33 . Foutaises, justement.
34 . Valéry Giscard d'Estaing, surnommé « VGE », né le 2 février 1926 à Coblence en Allemagne, est un homme d'État français. Inspecteur des finances de profession, il est ministre des Finances et des Affaires économiques de 1962 à 1966, puis ministre de l'Économie et des Finances de 1969 à 1974. Candidat des Républicains indépendants à l'élection présidentielle de 1974, il est élu 20ème président de la République française face au candidat de l'Union de la gauche, François Mitterrand, le 19 mai 1974.. — Wikipédia

leurre, comme d'habitude il dégaine le premier et me laisse éventré, contrarié, sur l'asphalte. Je l'entends ranger ses affûtiaux et descendre la rue en sifflant « No String Val ».

No String Val : « IL FAUT PRENDRE LE BUS 26 POUR VENIR ICI, et non le 37 ou le 47 comme je le croyais mon dieu d'où tenais-je cette certitude, mystère. Pas, peu de graffiti sur les tables. Un coeur avec « Julien » au centre, déjà usé... L'oeil cherche à lire, l'oreille à écouter. Ils ne savent rien faire d'autre. Claquements (petits chocs secs *irrégulièrement réguliers)* du métal qui s'réchauffe (ou se refroidit (grilles sales au plafond)) quatre éléments sonores hi donc StephB : le vent, les voix, l'grésillement des néons, les claquements distingués puis une voiture qui passe (de droite à gauche mais on ne la voit pas : bâtiment sans fenêtres et le bruit du stylo sensor technology 0,3 MM Art.N° 189/41 P EAN 4006381114189 schwan (dessin d'un cygne rouge sûrement *schwan* en allemand (?) signifie « cygne » — comme *swan* en anglais — je n'entends rien à l'allemand exception faite de *gute Luft die Kartofeln Ich bin sehr fröh auf wiedersehen und...* STABILO. **STABILO** sensor 189. Puis un code-barre(s) que d'avance je renonce à même tenter de décrire. Cou.inement d'une porte battante. Et craquement du bois. La table. Parfait moment de

calme avec des objets immobiles dans le jardin, mystérieux forcément, un oeil sur la montre : 25 minutes encore. & grincements juste au-dessus. Il y a des salles des couloirs des escaliers une machine à café des filles des filles suaves pneumatiques avec des *blue jeans* affolants des fesses des seins plein leurs vêtements ce pull moulant, gris, gris clair, presque *trop étroit,* à travers lequel se devinait l'armature d'un soutien-gorge *presque rébarbatif* tant de chair à contenir — miracle — bruit de papier que l'on froisse, chocs *dans les murs*, pas voitures : autos. La chaise aux tubes rouges devant la table aux tubes verts. Chercher *une solution,* quelque chose de net. Et cela fait incidemment courir de l'électricité le long des fils cela — fait ouvrir l'oeil d'un fusible, d'une diode, des messages apparaissent sur le panneau de commande, déramer, ajouter du papier, vider le bac latéral, erreur comptage copie cela (lui rappelle un message d'antan, un tout autre message : no string val ah! ce « no string val », ils le chantèrent, le roucoulèrent, les deux opérateurs, sur un air de chanson de cow-boy(s?) mais une chanson de cow-boys bucoliques, romantiques, quand le coboye revient de la rivière, seul (son cheval est resté là-bas à siroter), et que l'héroïne en chemise trop large et mal boutonnée prend son air entendu (niais), alors, de, du néant — il faut bien le dire —

du néant surgit une musique sirupeuse et le coboye, qui allait allumer une cigarette de coboye, étonné (quoi? elle est encore là cette mijaurée? faut dire qu'elle lui a déjà pas mal cassé les avec ses exigences, ses certitudes, sa façon de se tordre la cheville et d'être sans cesse capturée par les indiens (Zindiens?), les cheyennes, mettons, Cheyennes sanguinaires qui aussitôt la ligotent sensuellement à un poteau de torture beau comme un jouet. Les liens, grosses cordes ou lacets de cuir épais comme le petit doigt, sont disposés de façon très astucieuse, soulignant la taille, séparant bien les seins, relevant la tête, tirant en arrière les épaules et parfois, parfois, écartant légèrement les jambes tandis qu'une voix *off* décrit par le menu les horribles tortures que les *féroces* Cheyennes infligent d'ordinaire à leurs malheureux prisonniers (écorchés vif, enterrés la tête en *plein* soleil avec *plein* de fourmis, etc.)) et alors le coboye, au lieu de parler *normalement,* il se met à chanter. Sa voix n'est plus la même. Lui qui parlait français comme les autres, se met à chanter en anglais (en — américain ?) et brusquement sa voix n'est plus la même. La demoiselle ne s'aperçoit de rien. Elle n'a jamais souri plus sournoisement. On dirait que son nez est plus long, ses yeux chassieux, rusés, perfides, elle ne sait plus comment se tenir, que faire de ses mains, de ses bras, de son corps et lui

roucoule, brandissant une guitare elle aussi surgie du néant, il roucoule, suave, convaincu, il roucoule « noo string val, nooo string val », un coup en montant (vers les aigus), l'autre coup en descendant (vers les graves). Le coucher de soleil est remarquable. Même en noir et blanc *on voit* que c'est extraordinaire. Le cheval apparaît, il a l'air très décontracté. Il mâchonne un truc. Le coboye et l'emmerdeuse se tiennent les mains. Ils sont embarrassés. Parfois elle chante avec lui, tête penchée, un peu émue, un peu nostalgique déjà, elle reprend en canon « noo string val » et le cheval émet un petit bruit sympathique. »

No string val, extraits choisis (par ailleurs) : PostScript language has operators that convert any object to a printable form. Some objects don't have printable form and represented as — nostringval. PostScript objects are often printed by the error handler to provide extra information about the PostScript error.

… je l'entends ranger ses affûtiaux et descendre la rue en sifflant « No String Val » au grand dam de Louis P. qui déteste (c'est du moins ce qu'il prétend) que l'on siffle. Vision de chats morts : Louis a vu sa maison entourée de chats morts, dépecés, écorchés, mutilés. Il se demandait *qui* et

surtout *pourquoi*. Une hypothèse, audacieuse et cependant intellectuellement satisfaisante : ceux qui ont fait ça sont persuadés que Louis P. et sa famille adorent les chats & par conséquent, etc. C'est autrement plus riche que les fourmis roses. J'ai récemment rangé mes fiches. Les fiches que j'ai (que l'on m'a données), sur les gens. Beaucoup sont morts. Ou bien on ne sait pas exactement ce qu'ils sont devenus. Du jour au lendemain ils disparaissent, escamotés. On suppute le pire. Je déchirais les fiches à regret mais à quoi bon ?

On ne peut pas soigner les morts. Le peu de soins qu'on leur prodigue tient du Grand-Guignol. Mais un grotesque prude et bien pensant. Chacun tient bien sa place. On adopte spontanément cet air *pénétré* qui au vrai m'insupporte.

Madame me montrait, avec une sorte de tristesse triomphale, les bibelots accumulés, des saloperies sans nom. Du reste, sa vue était tellement détériorée qu'elle était incapable de distinguer quoi que ce soit et, au final, elle disait un peu n'importe quoi. Je pris encore deux papillotes, sans conviction, m'étonnant à part moi qu'on puisse faire étalage de tant de livres sans intérêt et, pire encore, qu'on eût pu les écrire. Je regardais par la fenêtre pour ne pas bailler. Je ne me souviens pas

avoir observé quoi que ce soit. Des travaux sans doute. Il y en a partout, tout le temps. Il faudra du reste un jour s'interroger quant à cette activité sauvage, et parallèle. Une vie dans la vie, tout un réseau parasite dont on peut de bonne foi douter de la/interroger la légitimité. *Monde marron* [35].

D'abore (sic) suivre chemin au bord de la rivière, dont il ne faut pas tomber, à cause des silures. Puis, jouxtant la mairie, l'école et ses latrines (ouf !) joliment peintes de toutes les couleurs par les enfants. Ça tombe tellement bien. *Là je me dis « méfiance, ça pourrait être un rêve »* alors je prends mon temps, j'observe, je détaille… mais non, tout est trop minutieux, tangible. Ça ne peut pas être un rêve. Alors et là l'auteur est brusquement la proie de doutes, de scrupules, de complications insolubles : alors je pisse | alors j'urine | alors je me soulage (mais ça ne va pas) bref et alors, surtout, je me réveille, sec heureusement mais vexé (encore une fois) de m'être fait avoir encore une vois et [relire Ubik et La vérité avant-dernière de Philip K. Dick] là pesamment je me rendons presque content. Je me rends bien compte que je suis à la merci des — silures.

35 . Marron au sens : qui se livre à l'exercice illégal d'une profession, ou à des pratiques illicites ou de bas étage.

Trop de citations. L'idée de ce piètre maëlstrom c'est oui bien sûr concurrencer « Le grand Roman » de Klíma et tenir lieu de journal (et de bréviaire). Aussi : impressionner Xavier.

ION : PIG MÂLE.

Nous marchons sur les murs. Pas *au sommet* des murs mais — perpendiculaires. Nous marchons sur les murs comme le commun arpente le trottoir. J'éprouvais pour cette fille pâle aux grands yeux graves et fatigués (silure ?) le mélange convenu : attirance / répulsion. Un peu trop professionnelle. Dépourvue d'humour. Poitrine trop petite. Mais dans ses yeux qu'elle leva un instant alors que les bonnes sœurs s'acharnaient sur la cloque [36] de midi je discernai la silhouette du Héron je sus qu'elle était lui et qu'elle était venue là pour foutre le bordel dans l'armoire à pharmacie.

> *(Louis, à propos de la mort et citant Gambetta : « Y penser toujours, n'en parler jamais ».)*

Colette ne voulait pas prendre « sa » douche. Rien à faire. Jusqu'au moment où l'argument fut « il va

36 . Calami : cloche !

quand même bien prendre sa douche, le petit canard… ». Hé bien oui, le petit canard (savoir : une vieille dame de 85 ans, 85 kilos) soudain s'élança vers la salle de bain en proférant joyeusement des « coin coin » absolument inhumains.

Lors, tel un petit soldat (et je sentais bien le poids insensé de mes chaussures), j'arpentais les rues de notre bien belle ville ; je ressemblais à Oui-Oui, le même sourire niais. J'étais : détendu. Autour cela s'agite, s'écroule, le Héron souffle son haleine satanique et les immeubles s'affaissent tels des châteaux de. Moi je badaude fièrement, je ne me rends pas compte.

> *Réécouter Samla Mammas Manna.*

Les yeux me brûlent. Cervelle est comme de canut, mais bien moins relevée. Aucune distance (malgré les simagrées). J'envie de certains l'économie, ou l'à-propos. L'austérité. Pour moi : guirlande.

C'est aussi ce qui permet de ne pas s'ennuyer. Je déplore seulement ne pas être capable de lire en marchant, comme certain, à Belley.

Les bruits de la maison, du voisinage, comme en écho aux mouvements sourds de mes viscères. J'éteins, et je m'adonne (j'ai oublié son prénom [37]).

Le *grottu,* surnom très plaisant. Évocateur (de quoi ? de trucs pas catholiques…). J'ai ce soir dîné sobrement : une tasse de soupe *thaï,* un bout de pain, un comprimé de bêta-bloquant, une crème dessert fort chocolatée et un petit bol de café sans sucre. Est-ce sobre assez ?

De ce soir :

Dame 1 : toujours des pustules dans la tête.
Monsieur 1 : se fait dessus sans s'en rendre compte (très contrarié).
Dame 2 (qui est parfois Dame 3) : naturellement triste. Propose des chocolats que je refuse.
Dame 3 (qui est parfois Dame 2) : tellement captivée par Sissi (Impératrice ?) que je pourrais pratiquement lui faire n'importe quoi (sauf à gêner son champ de vision). J'admire les bretelles de son fils (et les ballerines de Dame 1). L'envie de quelque chose d'abstrait, un long texte où il ne se passerait rien (qui vaille) :

37 . Émerance.

> *La colline grise pensive examinait le ruisseau asséché. Cela dura des jours, voire davantage. Parfois un oiseau passait. Parfois non. On n'était jamais sûr. Parfois un — enfant s'agenouillait au milieu de la route (à cause des oiseaux) mais*

il ne se passait rien. Du Welcome Bar émergèrent des trognes (vieux rocker décati (pléonasme ?) et son acolyte, aveugle, les yeux révulsés). J'ai bien dû acheter quelques denrées également. Sur chaque sachet, chaque paquet, tube, boite de conserve, le même logo (un héron blanc sur fond rouge, vieillot, presque kitsch).

Les légions sont légion/s — elles vont se percuter en un maëlstrom presque voluptueux. À la tête d'une des phalanges, Le Manchon. Son cri de guerre, la devise « vous avez vu mon bras ? » et ce disant brandit son œdème, face renfrognée, presque carrée, avec des tressautements dignes d'une parkinsonienne. La perspective dérive lentement comme un gros et gras ver géant, un polochon aplati qui sans cesse s'éloignerait — un peu.

Il y a des morts, des démons qui se battent. Au fond c'est un fatras. Comme si l'on avait mélangé

des jouets de diverses origines : soldats de plomb et dinosaures, Playmobil™, morceaux de bois, chiffons… la plupart de ces choses, grommelle le Héron, la plupart de ces choses n'existeront plus quand vous lirez ces lignes, vous, la seule personne pour qui désormais j'écris.

Plus personne ne saura même de quoi il retournait.

> *Les 4 accords toltèques (Don Miguel Ruiz). Surtout : Faites toujours de votre mieux.*

— Foutaises ! opina de loin l'homme sans sobriquet. Foutaises. On aurait dit L. F. Céline. Sa vois s'amenuisait, et lui aussi, qui passa par le stade du charançon avant de continuer à glapir et à gesticuler tel un acarien de très mauvaise humeur.

L'acarien serait l'acouphène des moquettes. Et la poésie un épiphénomène un peu gluant, et d'une sale couleur vert fluo. Chimique. Délétère.

{ inclure ici *La vie des morts* } :

> *… qu'au moment de mourir l'œil enfin se retourne la paupière se clôt se joint à l'horizon et l'œil, basculant cherchant et puis trouvant centre de gravité, reste ouvert en dedans où commence le texte (la vie).*

I - C'est sombre, chaud, cela marche à rebours il n'y a rien qui se distingue des humeurs, des réflexes il répète moi seul enfin je vais dire la vie des morts *(il suffisait d'y penser !)* le monde du dedans, quand *au dehors* cadavre se rencogne et puis suinte bref il se déballonne on s'en désintéresse il dégoûte on l'éloigne on le brûle ou on le met en bière et c'est vrai, il pue, il grouille mais au dedans, de plus en plus serré — et de plus en plus vaste pour l'œil qui y a basculé comme l'on trouve enfin sa place le monde s'ouvre mieux, se déploie, c'est au début confus, des vagues, des mouvements, phosphènes, des animaux tout nus qui se débattent mollement en s'extirpant des chairs qui cependant les constituent. Ils se mettent debout, *ivres.* Ils titubent et se cognent aux parois. Ils ont du poil, de la sanie, des borborygmes. Il faut du temps pour que tout soit en place, il faut du temps, personne n'est pressé. Aveugles, pleins d'une joie féroce passant l'entendement, ils se cherchent, s'évitent, se déchirent, se dévorent, se défèquent les uns les autres sans que cela ne connaisse de fin. Ils rient. L'immortalité à ce prix ! Les babines friandes les museaux se frottant — partout des orifices : yeux, nez, bouche, sphincters qui battent comme des cœurs, ils ne s'apaisent pas. Ils apprennent à marcher puis ils font du commerce. Ils tiennent à peine debout et concluent des

marchés, des « arrangements », des alliances… Mais ce monde est trop vaste : ils ne s'éloignent pas, ils restent là tout près ; ce sont des nostalgiques, des couards qui jouent les fanfarons. Ils seront les premiers à remonter, lamentables, se cherchant des excuses, au son d'l'ultime trompinette.

II - Ceux dont on vient de parler ne sont pas comptés au nombre des escadrons. Ce sont des pleutres, de l'entre-deux, *cul pourri entre deux chaises bancales* (c'est comme ça que l'on s'exprime ici).

D'autres, qui expliquent de loin (mais ils sont les seuls à tenter l'exercice) mêlent le fiel à l'adultère en stériles équations.

Ici c'est différent : on œuvre. On œuvre *véritablement*. Une fois passé de l'aut' côté, il faut bien s'occuper. Pas une éternité, non, ça c'est juste dans le livre. Mais quand même, le temps de traîner sa carcasse pesante d'un bout à l'autre de ce monde enfin plat (l'autre (ton méprisant) n'était rond *que par analogie avec l'œil qu'il ainsi apprivoisait, et leurrait),* sereinement plat quoiqu'encombré de nombreux congénères.

On a émis bien des sottises sur notre monde. Dante ne savait pas compter. Les cercles ne sont

que huit, *et pas le moins du monde circulaires*… Des états oui, territoires et « moments » s'inscrivant dans une « évolution » difficile à traduire. Nous y reviendrons.

Le premier pas : les gros frelons. Rien à voir avec des insectes (au fond on ne sait pas d'où vient ce patronyme) ; des masses noires, anguleuses, denses et luisantes agitent leurs mains molles pareilles à des pinces désaffectées et marmonnent des poèmes idiots — ils comptent. On ne sait pas quoi exactement : ils comptent. Chacun s'occupe de son chiffre, dissimule et trompe — et parfois, suprême duperie, s'offre le luxe de parler vrai. Cela navigue entre eux en guirlandes clignotantes : *l'information.* Cela ne sert à rien. Cela circule, se déforme, passe de main en main, on ajoute, on retranche, on modifie et selon chaque moment on ajuste le monde. C'est bien souvent inconfortable et c'est pourquoi ils sont gros et robustes, carrés : parfois sur eux le cercle se referme, il faut tenir le coup. Rien ne les intéresse que leurs propres marmonnements pourtant parfois l'un d'eux se lève, quitte sa chaise, quitte le cercle sans que les autres froncent même le sourcil (ils n'en ont pas) l'arcade sourcilière épaisse, lisse, osseuse sur laquelle le noir lichen pousse sa mauvaise dentelle.

Il se lève, envisage une excuse, un besoin, pousse la porte (ignen apa) n'a pas de bras de main d'huis de paillasson rien mais c'est tout comme : on change, c'est brutal, nouveau, différent, le frac s'ajuste avec souplesse, *on* a au bout des doigts de longues cigarettes des volutes distinguées, un monocle, des guêtres parfois, des femmes étincelantes qui joliment s'étirent, vieillissent et sirotent cet alcool gris épais, la texture du monde, toute prête à se plier à nos quatre volontés, grosse amibe obséquieuse dont nous serions *les honorables pseudopodes*.

D'où : *Monde 2,* le monde de la tanche. Longue. Un peu flasque sur ses os trop nombreux, os plats s'articulant de manière complexe. La tanche attend. Elle vit dans un tunnel dont elle est le passage obligé. Chacun qui veut passer doit franchir sa gueule, sa lippe dédaigneuse et, pataugeant dans le fiel, hagard ou résigné, marcher des heures durant, à tâtons, avant de bêtement tomber comme on lâche une fiente.

III - Hydres d'eau douce, holothuries, gaines de cuir mouillées, sombres, tièdes, avec cette nonchalance dangereuse. Elles posent des questions, méditent les réponses, consultent les innombrables petits carnets qui ne les quittent pas.

On ne saura jamais si l'on a donné la *bonne* réponse : celle-ci simplement s'ajoute à la liste des réponses possibles. Nulle sanction, aucune récompense, une autre question, toujours inattendue, vient éclairer différemment (tout au moins se l'imagine ainsi le questionné) cette sorte de conversation. L'impétrant, dont le désir de passer outre est bien souvent visible, le fébrile impétrant, l'impatient, le nerveux, le morveux, lui-même à peine dépêtré de sa gangue initiale (ah ce corps lâche dont on aura tout extrait, jusqu'à la dernière goutte, le suc d'abord douceâtre qui peu à peu virait à l'amertume on restait là, sous soi, gueule béante — la dernière goutte, répugnante, nous poussait à partir, à fouir dans cet humus comme on nage la brasse coulée, vibrions « en apnée » (quand ils n'ont pas de poumons) pressés de rejoindre — on ne sait quoi) et convaincu également que tout manque de respect, toute brusquerie serait sanctionnée de manière épouvantable. Dans l'horreur et soi-même horreur imaginer plus difficile encore, le châtiment réservé aux plus vils, lorsque précisément (et, le temps passant, on finit par le deviner puis s'y laisser porter) c'est cela qu'il faut faire : ne plus répondre, rire méchamment et repousser les questionneuses d'une bourrade avant de continuer, mieux dessiné tout à coup, chaque pas s'enfonçant bruyamment

dans la glaise noirâtre du chemin tortueux du chemin presque récalcitrant qui mène au

(IV) - Chaton. L'animal est mignon et d'apparence inoffensive. À bien y regarder, le poil collé, les croûtes qui referment ses yeux, sa saleté aussi font du petit animal, très vite, un objet de répulsion, ou de défiance. Pourtant il attend les caresses, et il ronronne. Pour son plaisir (et comment le lui refuser ?) il se faut accepter (astreindre à) la *contamination*. Dès la première caresse, on regarde sa main, on la surveille, on pressent une rougeur, une démangeaison, quelque chose qui signera la maladie. La maladie, elle, est indivisible. Nous ne le savions pas : si nous tombons malades, le chaton guérira, définitivement. Il perdra cette malsaine aura qui l'emberlificotait. Innocent de nouveau, frais, mièvre, il s'éloignera dans le conduit quand vous resterez là, à vous morfondre, avec cette douleur qui s'empare des articulations, puis de la pensée, dans l'attente d'une âme charitable à qui refiler le poison. Bien sûr, dans la cohorte des vivants, le dernier sera sacrifié. A moins que s'organise un cercle, que les morts également tombent en désuétude, puissent d'un cran encore s'effondrer, bref : qu'ils meurent. Ainsi s'établirait une sorte de ronde immense au sein de laquelle, à

chaque tour, on *mourrait davantage*. Attendre de « toucher le fond », de passer *sous* le fond.

V - Le chaînon manquant. Il se nomme ainsi. Le cinquième charron. On tend la main pour répondre à son salut et l'on n'attrape que le vide. Pis : c'est le vide qui vous étreint, qui vous *serre la main*. Le soir tombe, on n'y voit guère. Pas de lampadaires, pas de fenêtres éclairées, pas de reflet de quelque chose sur le trottoir humide on reste là la main saisie par le rien il vous tient c'est tout bête on entend quelque part une cloche inexorable une affreuse clarinette on cherche à se libérer : l'autre resserre son étreinte. On craint surtout d'être surpris par un passant, la main ainsi tenue par le vide. On se demande si, lorsque plus tard il fera jour (suprême naïveté), si notre dextre sera visible — ou non. Mais rien. La nuit n'avance pas. On ne se débat plus, la main serrée dans un étau inamical, le bras grevé de crampes, avec le froid qui s'installe et s'empare de vous avec ce métronome qui, au milieu de vous, se met à osciller, de plus en plus, vous séparant chaque fois davantage de vous même, imaginez, la main prise par quelque fâcheux et la chair s'arrachant et ballant, tantôt de droite tantôt de gauche, quand l'ossature reste debout, roide, un peu empruntée. Puis on vous lâche et c'est comme si on vous abandonnait. La chair s'est

tant bien que mal remise en place, vous vous ébrouez et vous passez votre chemin.

VI - Limaces. C'est ainsi que nous nous retrouvons. L'heure ne passe pas. Nos œuvres. Toujours ce geste de regarder sa montre — quand nous n'avons plus ni poignet, ni montre. Lèvres en cul de poule nous nous exerçons à parler. Quand nous croyons parler ce sont des vesses tout au plus. Les uns les autres nous nous contemplons. L'inéluctable amas. Moite et froid à la fois, moite et froid. Les souvenirs aussi, ou ce qui en tient lieu. Les mots également se défont. Chacun pèse encore ses cent livres, chacun pèse sur le sol de manière entêtée (aussi : on nous bouscule, on nous roule dans la poussière, on nous pousse vers une sorte de canal tout plein de nos semblables. Sourds, aveugles, cherchant encore à susurrer je ne sais quoi, nous grouillons avec une sorte d'euphorie. Au moins on n'est pas seul. La pente insensiblement nous guide, s'accroît. Nous glissons pareils à des étrons dans un conduit bien huilé — étrons arrogants qui cherchent à se mordre, à s'entredéchirer, n'était cette absence de bouche, de crocs, de groin, qui rend dérisoire toute tentative criminelle. Nous tombons, et cela nous suffit.)

Puis (VII) nous touchons le sol. *Un autre niveau.* On sent qu'on est *plus bas :* l'air est plus dense. Toucher le sol n'est pas conforme : nous nous aplatissons, nous nous écrasons, ou mieux : nous nous disloquons, simplement. Il semblera pédant et superfétatoire que l'on cherche avec tant de soin le verbe qui décrira le mieux « l'événement ». C'est qu'il désigne à la fois l'état de notre corps (?), la violence du choc, et la nature toute particulière du sol où nous nous — fracassons : de la fonte, vieille, épaisse, humide et grasse. Oxydée par endroits, érodée. L'ongle aussitôt s'y navre, et les dents, s'il en restait car, pour ce qui nous concerne : *carcasses,* rien de plus.

Et (VIII, « la flaque ») enfin, réduits au suintement avec /cette langueur cette « délicieuse » cette douleur exquise qui — telle une aurore boréale, quand bien même nous nous souviendrions du sens de chaque mot — s'empare délicatement de nous, de ce qu'il en reste, goutte de fiel dans l'intestin de l'infra-monde (ou pis, cascade de précipices s'effondrant sans fin les uns dans les autres, poupées russes au sourire sadique une petite révérence, un geste machinal comme pour chasser une mouche (nous) — non, pis : une vilaine gouttelette grotesque animalcule agitant lamentable ses moignons et ses cils vibratiles,

personne ne voit rien, personne n'entend rien nous restons là au chaud, pis que petits, tapis, enfouis et digérés — par capillarité. J'en suis là. J'attends le (monde IX). J'attends le.

J'attends. Ce qui reste de nous, la trace d'une idée, ça se défend, ça regimbe vertement. « Ça » existe. Nous pensons qu'il est temps de faire le point. Chacun fouille dans ses affaires à la recherche de quelque chose qui pourrait servir à quelque chose. Pas si simple (tabac, papier à cigarette, agent de texture, de saveur et conservateurs). On vit avec ça. On croit. On croit qu'on vit. On forme des conciles, ça vibre, ça grouille même. La petite bête, la bestiole misérable, elle se redresse elle s'arrache du limon elle affirme être amoureuse. Et nous la faisons taire. Pas de ça ici. *C'est déjà assez compliqué.*

Certains ont dit « il faut se réveiller ! se rebeller ! fomentons et levons une armée ; semons la *révolution ».* Les plus anciens lèvent les yeux au ciel (au ciel ? cette boursouflure noirâtre qui se confond avec le sol et les confins, au ciel ? cette masse hostile qui sans faillir, sans avoir même « l'air y toucher », sans même en avoir l'air, et malgré qu'on soit déjà réduits à rien, continue de nous, de nous — de nous laminer oh discrètement, il suffit que ce soit là comme, mettons, un objet,

dans une pièce (vous ne pouvez pas quitter cette pièce), un objet anodin, mais dont la forme, ou la couleur, ou simplement l'endroit où il est placé, son *orientation,* ruinent votre quiétude. Et vous n'osez pas y toucher : ce serait pire. Il faudrait le détruire. Mais il n'y a rien pour déposer les débris, ces débris dont on sait par avance qu'il serait insupportable de les avoir sous les yeux *tout le reste du temps*) — ils lèvent les yeux au ciel, les sagaces, l'air de dire, aux plus hardis, « et contre quoi se battre ? ». Mais déjà la *conversation* est retombée. L'apathie : notre pain quotidien. Nous sommes las, maigres et couverts de haillons (ce qui reste de *notre vie),* les os taraudés, tiraillés, les articulations près de se — enfin ? — rompre, mais non, ça reste comme cela : un état. Une certitude. Certains aussi, parfois, affirment qu'ils aimeraient en finir. Mais il n'y a rien. Rien qui puisse faire office de. Ici pas de couteaux, pas de lames à rasoir, pas d'armes à feu. Pas de poison, pas de corde pas de fleuve pas de — falaise *(je pense à toi ma belle et douce à tes rêves d'envol je viendrai contempler ton corps déserté, caresser une dernière fois ton épaule ou ta hanche. Partout, dans tous les mondes il y a cet éclat, vif, tranchant, rapide, si lumineux — dans tous les mondes ta présence, même ici, chez les moins que rien).* On se dit que ça ne pourra pas durer, quelqu'un va bien avoir une idée (ils ont gardé les gestuelles d'antan : l'un fait comme s'il

avait une cigarette, l'autre remonte ses lunettes sur son nez — mais reste-t-il un nez ?). L'un même se gratte régulièrement l'entrejambes. Désinvolte.

De nous s'est détaché l'inutile. Les glandes, les humeurs, les organes : tout est sec et s'en va, ça ne ressemble à rien. Sous nos pas cela bruit gentiment. Des cosses desséchées. On se déplace peu, on parle peu. Parcimonieux, on fait semblant de méditer. D'autres s'éloignent discrètement, attirés par — *monde IX.*

(monde IX, nous sommes) nous sommes (nous ? les crucifiés sans croix, sans clous, sans bras, *nous* — vraiment ?) — nous sommes dans le *petit bruit*, la plomberie intime, victimes de nous-mêmes (nos tentatives *je me souviens du bruit que faisait ma langue dans le sexe de l'aimée* mais là ? Tentative : je suis (non ; décidément non). Comment dire autrement ?

Suis une tache marron ; sale. Tache qui rampe au plafond, parmi bien d'autres, de teintes approchantes. Nous sommes tout petits : des pigments. *(Tuez-moi, ô que quelqu'un me tue, qu'il le fasse gentiment.)* Nous sommes aussi très las (s'accrocher au plafond et respirer le moins possible). Le souvenir des étapes s'estompe : nous

sommes là, c'est tout. La fatigue nous accompagne, nous accapare, brouille ce qui reste de nos idées. Ceux qui lâchent prise (ils sont nombreux) s'abîment dans un néant opaque ; *le bas*.

Mais qu'il a-t-il en bas ? Peut-être monde X. Dante nous fait presque rire (Al Dante). L'esprit ne nous manque pas (c'est tout ce qu'il nous reste) : brèves idées pour soi, et qui déçoivent. A peine quelque chose qui ressemblerait à un piètre sourire. Que sommes-nous ? Pigments. Pygments. La chaleur nous accable (tout nous accable), il y a de petits remuements, comme pour chercher un coin de fraîcheur (je me souviens oui me souviens du bruit que faisait ma langue dans le sexe de l'aimée c'était — comme le doux babil d'un frais ruisselet je me souviens aussi du bruit que faisait sa bouche happant exquisément mon) coin de fraîcheur qui coin de fraîcheur coin-coin qui n'existerait pas un jardin idyllique avec une fontaine des frondaisons de la rosée sur les pétales et toute cette douceur cette douceur ô douceur insupportable ainsi la jeune fille se suicide, négligemment, par oisiveté. Peut-être d'un coup d'ombrelle ; ce genre de bêtise. C'est dire que notre esprit divague.

On reste là des mois, stagnants. On se forge des routines (si minimes soient-elles).

Puis un jour nous parvient cette rumeur troublante : *nous ne sommes pas dans monde IX,* il ne s'agit que d'un interlude. Comment faire ? Aller (se traîner) à droite ? à gauche ? se laisser tomber vers le « sol » *comme une merde ?* Une merde… mais nous n'en avons pas même la consistance (j'allais dire : charisme).

Tapent les tambours, résonnent les cœurs, vrombissent les foutaises : la chute nous aspire, inévitablement. Elle nous prend dans ses bras elle nous fait mille cajoleries, elle est fine élégante comme un foulard de soie. On ne réfléchit plus : un jour on laisse aller. Se fondre dans la foule, oublier (négliger) les pitoyables ambitions que l'on avait jusqu'ici entretenues. Laisser aller : le monde nous reprend.

J'ai fait comme les autres : un jour je ne me suis pas réveillé. C'était curieux. On était dans le noir à se parler, on ne faisait plus attention : on somnolait. Les bribes se ressemblent. On pense à l'oreiller, on se demande s'il va pleuvoir, on cherche un peu son corps (de moins en moins), les zones douloureuses, inflammées, irritées, purulentes. Avec tout ce hachis recomposer. Et lorsqu'il se lève, petit golem timide, lorsqu'il se lève, attentif à ne pas se perdre (à ne pas en perdre

une miette — de soi-même), serein, il dirige ses pas vers la falaise.

J'aimerais dormir tout le temps, dans une chambre fraîche. Me réveiller parfois et je n'aurais ni faim ni soif ni — envie de pisser.

Il met son pas au bord, cela s'effrite. Il y a de la roche, de l'herbe, le bas en bas, le ciel en haut et derrière les pâturages avec les vaches dessus, bien réparties. Il met son pas au bord, dans le basculement il part avec la trajectoire d'une mouette, d'une voile sur la mer, d'une voiture dans le virage ou bien d'un cerf-volant, il met son pas dans la tristesse, cette lassitude, le soleil insistant, cette chaleur on aimerait — pouvoir sa viande retirer et la laisser au porte-manteau, que ça ne saigne pas, que cela reste propre on aimerait — se fondre une bonne fois je pourrais me contenter d'être un objet familier, que tu garderais longtemps, que tu aimerais un peu, assez ; même moche, usé, on ne peut s'en défaire.

Il met son pas, met son pas dans le vide il tombe très élégamment, il aimerait que cela dure longtemps : cela dure longtemps, le tournoiement, le ravissement. Des gens crient, figurines posées çà et là, pimpantes, inutiles. L'air. La fraîcheur autour,

cette vitesse. Puis le corps se disloque, trivial. Le sang roule entre les grains de sable ; la mémoire revient. On entend des commentaires mais c'est sans importance. Le sang est lourd entre les grains ; mercure et jus de viande. Rhizomes tourmentés redessinant intuitivement — quoi ?

En haut : débarrassez-moi de cette chose (le corps, les vêtements, les signes).

J'ai traversé monde IX sans m'en apercevoir. C'était ce lieu plein de commerces, de pittoresque, de soucis, d'anecdotes et de musiques mièvres. J'étais moi-même *un peu superficiel*. J'en ai bien profité.

M'agrippe au sable lourd, je fais *partie* de la plage (le sang très vite s'est figé). Pour monde X nous aurons à apprendre la patience (nous aimions tant le bruit, les guitares électriques, tous ces bruits épuisants qui tissent les moments le glamour et le kitsch, la fièvre, l'habitude, la peine aussi, amère et insécable).

Alors voilà. Coule des jours paisibles sous le sable avec mes congénères. Méduses sèches avec loin au-dessus le flux le battement des marées, les pieds des enfants, les bateaux que l'on traîne, baraques brinquebalantes. Aux collègues je dis « cette fois

c’est fini, n’est-ce pas ? nous n’irons guère plus loin (nous n’irons plus au bois…). ». Ils ne répondent pas (mais je sais qu’ils entendent). En d’autres temps, à cette heure-ci, je me serais interrogé sur l’opportunité d’un cassoulet. Cela me manque. Pas de manger (j’ai aimé avoir faim), ni même la saveur des aliments, non, mais le souci ; *ce bon souci*.

Et (monde XI ?) suivante chausse-trape, s’escamotant avec tact (elle s’absorbe elle-même, discrète, très humblement, et nous avec, assez peu rassurés). Un pas, et puis un autre ; dans l’épaisseur. Avec des chaussures lourdes-lourdes, quelque chose de sombre qui goulûment s’étire, là, au-dessus de nous, juste au-dessus de nous.

Cela ne ressemble pas au dépliant qu’on nous avait montré, naguère (il y a si longtemps !) ; ça n’y ressemble pas du tout. On se cherche l’un l’autre ; et puis soi-même, un peu. On s’étreint. Pour un peu on danserait, là, seul, sottement ; on se *bercerait*. Pour se rassurer. L’obscurité envahit nos yeux, pénètre par tous les pores. On se demande à quoi ça rime. *Dans l’encre de la seiche*.

Dans le peu de conscience que parfois (rarement) l’on parvient à mobiliser on s’étonne, on admire même la structure de ces mondes. A d’autres

moments on imagine que — peut-être — ce sont des domaines se sécrétant l'un l'autre, sans fin, cherchant l'impossible homéostasie dans une chute lente, molle, viscères s'accumulant, hernies, épanchements ; sensuelle liquéfaction.

L'encre nous envahit, nécrose. *(Lors je m'imaginais, pataugeant, m'enlisant dans un magma de papiers mouillés, livres, brochures, prospectus, journaux, mots s'écoulant en épaisse sanie, glu, poix, goudrons et plumes [je m'attachais à ce pluriel, à cette liaison, cette prononciation : goudronzéplum].)*

Je devine non loin d'improbables confrères, je m'irrite du manque de lumière, de cette cendre qui nous emplit la bouche, qui *obture*. Mais sans nous étouffer. Sans tout à fait nous étouffer. Il reste un coin, un filet d'air — pas un espoir, non non ; juste ce lien ténu qui permet d'envisager (un pas, et puis un autre) le passage suivant. Mais je m'y perds. Monde XI ? était-ce vraiment ça ? Je l'ai franchi en un clin d'œil (« oui mais cela dura des siècles » ajoute-t-il).

Je me souviens nous étions de pauvres choses grises, racornies, tassées dans l'obscurité de (n'ayons pas peur des mots !) de cagibis infâmes. *(Autour, au delà des planches épaisses, des cloisons, une*

autre affaire se déroule : l'emprise de quelques-uns, l'abandon fastidieux de la victime (elle est jeune, elle est jolie, tellement vulnérable) et autour, au delà de cet appartement sordide (nécessairement), au delà du quartier (la Basse-Ville, nous en reparlerons) où grouillent les méchants, les mauvais, les borgnes, les vicieux, au delà de cette ville qui gobe chair fraîche avec délectation (non le plaisir pour le plaisir, non : le plaisir de mal faire ; le plaisir de faire mal) orchestrant très opportunément les trajectoires des camionnettes, des patrouilles, des embauches et des chantages, contraintes, licenciements, tous les égarements, insultes, coups, humiliations, rapts, viols, tortures, mutilations) mais cela se replie, se rabougrit : ce sont de petites figurines vivement colorées éparpillées sur cet immense terrain vague qui cerne le — cagibi.) Et puis « un jour », après des lustres (donc) de tergiversations, on se redresse (un peu, péniblement), on tend la main vers la poignée, persuadé qu'elle est fermée à clef et que c'est — tellement inutile. Pourtant on s'en voudrait de ne pas essayer. C'est autour de cela que nous avons tant perdu notre temps, autour de ça que la pensée s'effilochait : « cette porte, est-elle fermée ? *réellement* fermée ? cela vaut-il la peine ? » et puis « ce serait dommage de ne pas essayer… ».

Oui mais, si la porte est fermée, ce qui est, d'évidence, inévitable, ce serait ridicule d'essayer non ?

Ridicule, vain ; désespérant ; *inesthétique.* Désobligeant. Cependant quelque chose nous saisit, un espoir fol, et la main qui se tend, comme à regret, cherche, tâtonne, trouve enfin la poignée, s'y pose, cherche à l'amadouer, la soupèse, *s'y soupèse,* et pèse enfin dans l'attente incrédule du déclic, engrènement des mécanismes, pièces rouillées qui regimbent et — non, cela ne marche pas : *il n'y a même pas de poignée.* C'est à ce moment là que las on se rencogne, on cherche refuge dans le plus obscur de l'obscur, qui s'épaissit encore, devient palpable, c'est une étreinte : on se laisse aspirer, on se dissout on se dissout délicieusement on accepte — avec reconnaissance — cette onctueuse *capillarité,* cela diffuse, et quelque chose (cette fine viscosité) nous traverse.

Je ramasse une pelote, une douce et légère petite pelote grise : ce sont des araignées, araignées mortes enchevêtrées. Ce monde est « bien » ainsi. Et puis — à mesure que décline la lumière, cette faible lumière jaunâtre qui ne tient que quelques heures, la pelote s'anime : les araignées se

réveillent. « A ce moment j'eus l'impression d'avoir perdu quelque chose ».

C'est ainsi que — peu à peu, *en un clin d'œil disais-je,* on se laisse on s'laisse on s', on s'abandonne, c'est ça, pour enfin virevolter, sans bien savoir comment, sous les sunlights de « Monde XII ».

Désinvolte, on rajuste sa cravate (cela serre, cela serre de plus en plus), on tapote le micro et puis l'on parle. Avec aisance. Ils sont nombreux autour, intéressés, trop attentifs ; ils posent des questions, échangent des regards. Il y a des couleurs qui nous dérangent.

Ensemble nous regardons un reportage ; il s'agit de quelqu'un qui nous ressemble et dont l'histoire nous est désagréablement familière. Il y a des couleurs qui nous dérangent.

Nous ne parvenons plus à penser ; nous nous persuadons qu'auparavant *nous savions le faire ;* c'était une habileté (a skill) où nous excellions *(de la poudre aux yeux*, certes, mais cela marchait ; cela marchait très bien). Et tout le monde faisait la même chose. Chacun parlait, se déplaçait, avec les gestes idoines, l'élégance, les vêtements étaient seyants, suaves les robes longues, les décolletés, les échancrures ; parfaite la chorégraphie.

Et le temps s'écoulait, avec légèreté — nous étions tellement *spirituels !*

C'était, précisément, ce qui me tracassait : de loin en loin, en éclairs brefs, nous parvenait cette certitude : ce monde où nous vivions, cet *actuel,* n'était qu'un vague souvenir, une mémoire douteuse, sans cesse remaniée dans un souci de perfection qui devenait insupportable.

Et cela nous terrorisait : nous pressentions que quelque chose de terrible se produirait lorsque nous aurions — enfin ? — touché au but : en parfaite adéquation, en parfaite harmonie ; lorsque chaque élément *coïnciderait* il y aurait déclic, une aporie exquise, on verrait clair enfin et ce serait, littéralement — abominable.

On rajuste sa cravate et l'on toussote un peu, on fait un signe à un que l'on croit reconnaître ; on est très attentif.

Mains moites qui nous importunent, odeurs, crissement du skaï (ou du cuir) chaque fois que quelqu'un bouge un peu (ne plus bouger, ne plus bouger ; ne plus bouger du tout). Cela s'approche, la coïncidence, *déjà déjà-vécue,* cela s'approche comme une houle délicate : on se sent presque bien.

Ça s'en va (monde XIII glissé subreptice) on reste triste, agréablement triste, sous cette pluie tenace, à regarder passer les rares voitures à regarder passer les noctambules heureux (heureux ?) : ils dansent. Il n'y a pas de musique (ou très peu) mais — ils dansent. Certains vont pisser dans les buissons, certains s'endorment au volant de leur voiture, sur le parking et cependant, dans la péniche, persiste la pulsation tenace (tout est tenace ici, l'âge des quinquagénaires, la vulgarité des poufiasses obligées, la nuit, la pluie, l'humidité, le gravier) nous restons — calmes, calmes, atrocement calmes — sous l'escalier métallique, le *videur* ne nous voit pas, la vie avance, la vie, les guitares, les vêtements. Je pense à cette taupe, cette taupinière, ça se passe dessous, où commence le périple ? le sol, l'*underground,* est tapissé de galeries ; le moindre faux pas nous précipiterait… où commence le souvenir ; cela fait tant de rebondissements, d'avatars… Après l'intérêt, le doute, l'exaltation : la lassitude. Encore un changement, une gare, des haies des baies des oiseaux noirs aux yeux affreux tapis dans les haies, des yeux comme des baies. Vous ai-je parlé de cette façon dont les oiseaux nous regardent ? Ils s'ennuient. Ils baillent. On reste à se demander s'il vaut mieux attendre (attendre quoi ? que les autres — les autres… ! — daignent rejoindre le monde suivant, en manquant

une marche, en trébuchant, just à blink, quelque chose comme ça. On a à peine une longueur d'avance… Peut-être est-on mort juste un peu avant. Peut-être était-ce une « catastrophe majeure », glissement de terrain, tremblement de terre, éruption/coulis de lave chaude, on aura simplement eu l 'élégance de trépasser juste un peu (trop) tôt. On sent, sous le sol, la taupinière exigeante, véhémente. Elle attend. Elle émet des messages précis, douloureux ; elle attend. Elle exige. Je fais ce que je peux pour répondre à ses attentes, à cette douleur diffuse je sais qu'elle possède une clef (la clef ?). La clef. On attend. On fume. Excessivement. Consciencieusement. On sait que ça fait mal. Ô exquis désastres, cadavres attentifs à leur état de santé. C'est à la fois très lent et satisfaisant. On reste là, on attend, car on est très amoureux. Et tout est bien : le froid, la pluie, cette médiocrité elle arrive, riant avec *ses* amis, lesquels ne semblent pas surpris de vous trouver là, peut-être transis (non), absent depuis des heures et — peut-être — ne manquant à personne. Lorsqu'ils vous serrent la main, pour enfin prendre congé, lorsqu'ils ont ce sourire démesuré, et que personne ne fait, presque, la moindre allusion à votre défection, là vous passer dans *Monde XIV* vous êtes en voiture, vous ne conduisez pas, les essuie-glace vous intéressent. Personne ne parle :

chacun est mécontent, pour une raison différente. On vous reproche des choses que vous n'ave pas vécues. On vous reproche de vous comporter comme d'autres, jadis, l'ont fait. Les mots se pressent, tombent. C'est assez difficile. Dans ce monde on ne cesse de se défaire de ses vêtements, on espère se coucher rapidement au lieu de quoi il faut palabrer et palabrer encore, expliquer, justifier, et regimber parfois (mais c'est si difficile). Monde XIV est une alcôve assez pimpante, une chambre de jeune fille où aimablement on vous convie et, aussitôt, on vous confine. On attend de vous, irrémédiablement, que vous vous comportiez comme il faut, mais on n'en dit pas plus. Vous espérez un mode d'emploi, quelques indices. Vous espérez comprendre. Parfois cela arrive, cela semble arriver ; une musique céleste, des chœurs asexués accompagnent votre trop brève illumination. D'un ton sec, d'une réplique sans appel on vous fait remarquer que vous n'avez *rien* compris et que vous agacez tout le monde (vous qui donniez le meilleur de vous-même pour vous fondre dans la masse, passer inaperçu, anodin ; faussement anodin). Orgueil… Orgueil ? *Orgueil.* Mais le matin on fait piètre figure. On n'ose pas sortir de la chambre, on n'ose pas utilise la salle de bain. On n'ose pas descendre l'escalier. En bas les gens rient (de vous peut-être) ; ils sont heureux, à

l'aise. Peut-être ignorent-ils qu'ils sont morts. Peut-être ne sont-ils pas morts… ? La boucle serait bouclée, on aurait rejoint… mais non : il suffit de regarder par la fenêtre, ces falaises pis que noires, le lac hostile, les mouches agglutinées aux fenêtres. On n'ouvre pas, jamais. L'air est pourtant irrespirable : cigarettes, graillon, poussière, la radio en sourdine qui distille quelque odieuse symphonie. On parle de liberté. On doute. On émet des réserves — sur un ton badin, certes, voire modeste. Quelqu'un brûle une photographie. Quelqu'un se noie très gentiment. On regarde, blasé. C'est un refus des évidences (de ce genre d'évidence qui, si vous l'acceptiez, vous donnerait la paix pour longtemps). Elle est si belle au milieu de ces hommes, vulnérable (et pis que ça) mais le scénario est pudique, retors : on reste sur sa faim. Les invités s'ennuient. Quelqu'un se lève, mine de rien, et (monde XV) et monde XV *il ouvre la fenêtre.*

Là les mouches s'engouffrent, elles remplissent tout. Les yeux, les bouches, toute la pièce. Elles ne vrombissent pas, bougent à peine : elles sont là. Quelqu'un parle du Pape ; c'est une voix pâteuse, lointaine ; désabusée. D'autres répliquent du même ton. La discussion ne cesse pas : on dirait qu'ils ne s'aperçoivent de rien. Leurs yeux, leurs bouches, leurs poumons — emplis de mouches. Leurs mots, leurs gestes, leurs mensonges : emplis de mouches. Ce ne sont pas des mouches : ce sont les éléments obtus d'un ensemble plus vaste, une mouche plus grosse, un' mouche transcendante, laquelle, lisse, plate, grise et gentiment vrombissante, constitue le monde. Chaque élément, chaque maison, chaque route, chaque arbuste, chaque détail : élément d'une mouche. De *la* mouche. *La* mouche. C'est moi. J'ai ces yeux qui vont bien (de grosses lunettes noires), je vois tout, je comprends tout. Ce monde-là me plaît mais je n'y comprends rien. J'essaie de me souvenir. Les étapes… Jamais je n'aurais eu tant de pouvoir. Je peux *tout* faire. Je m'en garderai bien (la peur d'être déçu : cette impression (certitude !) d'omnipotence ne saurait souffrir d'être entamée).

Monde XVI (ça glisse, on ne se rend compte de rien). Ça glisse, on glisse : *I slide.* Baraquements, terrains vagues, « misère absolue et manque

d'information ». On se donne du mal pour déchiffrer les murs, chaque défaut, chaque éraflure. On peut rester des heures dans le noir, dans la pénombre, dans la « petite lumière » sans bien savoir s'il s'agit du soir s'il s'agit du matin… La pensée, ce qu'il en reste depuis le temps qu'on l'use, qu'on tente d'en user, se délite gentiment, c'est agréable, on espère avoir le temps (l'occasion ?) de saisir le basculement, moment subtil et délicat et non moins délicieux où l'on passera du presque rien au black-out, la fin, mais on se sait sceptique : ce serait trop facile. On sent sous le corps l'épaisseur, la texture du matelas, on a un oreiller, un interrupteur à portée de la main mais on n'a ni la force ni le courage de tendre la main : on sait, tout au moins on suppute que l'obscurité tout autours — et qui s'amasse dans les coins et prend du corps, de la consistance — recèle des atrocités qu'on ne saurait affronter sans dommages.

Cependant, grésillante, nasillarde et un peu goguenarde, une petite voix nous laisse entendre que c'est peut-être là le moyen d'en finir rapidement. Mais sans douceur. On hésite. Rester là, « indéfiniment », à scruter les presque indiscernables irrégularités du crépi, à découvrir, enfin, qu'il y a une fenêtre, que les vitres sont

d’une saleté incroyable mais qu’il y a dehors, quelque chose, une vague lueur ; cela prend des jours. Enfin : cela dure longtemps.

Du coin de l’œil surveiller les angles de la pièce, le remuement paresseux des menaces, des volutes, fugaces tentacules, moires obscures et flasques qui chaque fois s’approchent un peu plus près.

Ce qui m’agace, c’est ce sentiment oppressant d’avoir oublié quelque chose, quelque chose d’important, de capital. Quelque chose qui apporterait lumière et intelligibilité. Se lever par exemple, fumer une cigarette. Se comporter naturellement.

Je suis mal-né, se dit l’homme allongé qui fume. Quelque chose a dérapé, dès le départ. Je ne sais pas ce que je fous ici. Ni depuis combien de temps je *suis* ici. Quelques jours peut-être. Peut-être moins. C’est difficile. Alors, se lever? Pourquoi pas ? Se lever, ouvrir la fenêtre, sourire. Examiner le paysage. C’est chose faite c’est (monde XVII ; on n’aime pas ce son : mondedissét). C’est chose faite, monde dix-sept.

Un drôle de truc. Rapide, escamotable, coloré. Voire : colorié. Puéril.

Enjamber la fenêtre (qu’on a ouvert à grand peine, elle grinçait, regimbait, on avait peur de réveiller quelqu’un car brusquement on comprenait que cette chambre, cette cellule, n’en était qu’une parmi des centaines d’autres, dans un édifice massif, sinistre, qui bloque le paysage), passer une jambe, puis l’autre, malgré qu’on soit fort engourdi (empoté, oui), se recevoir dans le gazon frais, et rigolo, de monde XVII ; Monde XVII.

Je suis debout dans le petit salon. Je suis debout, en slip (mais il ne fait pas froid).

Je me demande ce qu’il va se passer.

Rien. Probablement rien. Je ne peux m’empêcher de penser à ce petit terrain vague, parsemé de jouets multicolores, jolis vraiment — très vénéneux. J’ai dans la main un couteau, une lame. Tuer quelqu'un. Probablement. Odeur de pieds. Chercher quelqu'un à tuer. Dans le contexte : parfaitement logique. L’honneur, ou quelque chose comme ça. Donc, j’avance, la tête pleine de souvenirs diffus (polars lus vaguement à la lueur d’insomnies tenaces, histoires de morgues, de dissections, de crimes épouvantables — tu parles ! — au sujet desquels jamais nous ne pourrons nous rassasier de détails exagérément crédibles,

complaisants, puisés dans de vieux manuels auxquels s'ajoutent des considérations d'ordre général, sans intérêt, mais destinés à tirer à la ligne, et des digressions « personnelles » destinées à donner un peu de substance aux personnages principaux). J'aime, du gras du pouce, éprouver le tranchant de la lame. Bowie knife. Joli nom n'est-ce pas ? Immanquablement on se retrouve au fond de la ruelle (c'est monde 17 ? c'est bien ça ? je me soudain demande jusqu'où ainsi nous irons, à la syntaxe triturer complaisamment, à répondre « bien sûr » aux banales avances banales des gandins endimanchés). C'est un sacré boulot. Il y a la petite musique énervante, douce, presque féerique, qui porte sur les nerfs ; forcément, il faut tuer quelqu'un. Par paresse on s'adresse au clochard endormi sur des cartons près de l'entrepôt, le sang est chaud, et bouillonne exagérément ; la chair est molle, fluide sous le couteau, c'est presque trop facile. Je n'aime pas cette odeur. Le sang, la merde, l'urine, les vêtements crasseux, et plus loin sur le boulevard qui mène au lac les « jolies filles » qui déambulent en faisant joliment bouger tout le clinquant qu'elles ont, dans la pénombre, dans la démarche chaloupée qui doit plus à l'alcool qu'à la *félinité*. Allons sur la plage, susurre une voix de bellâtre, et dès le lendemain on se retrouve penaud, le couteau

dans une poche, à tâcher d'expliquer à des hommes fort peu compréhensifs et (mais) dont on sait, dont on sait avec certitude, et c'est même au delà, on a « l'intime conviction », et c'est même au delà, c'est inscrit dans la chair, dans chacun de leurs gestes, dans des détails comme l'ironie, ou les affichettes épinglées sur le tableau d'affichage, on le sait, ils ont fait cela aussi, eux aussi ont fouillé de leur lame le ventre du clochard, le même clochard, indéfiniment offert au passage car c'est — précisément — au moment ou le métal entame la chair délicate du ventre, c'est là, comme chacun s'y attend (n'est-ce pas ?) que se franchit le gué vers (mais oui, vous le savez !) vers — Monde XVIII. Très précisément la place de ces obstinés fonctionnaires qui posent des questions, à propos de ce qui c'est passé « avant », et de « pourquoi vous avez fait ça » et de « comment vous avez fait » et aussi des trucs à propos des parents, de l'école, des maladies infantiles, du service militaire (hein ?), des préférences alimentaires et sexuelles. On ne s'ennuie pas à ce petit jeu-là, au contraire. On bavarde, on s'épanche. On se vide. On se penche on regarde ses pieds et là on voit la bonde et tout ce jus ce sale jus gris jaune sale qui s'écoule et cela fait un bien indescriptible. On dit merci, on ne fait que passer ; c'est très décent.

(monde XIX donc) — vidé. *Très reposé.* Me demande ce qu'ils m'ont fait. Me demande « à quoi je peux bien ressembler ». Ne reste (de moi) qu'un petit sac délicat ; joli. À force… Je n'ai plus cette mémoire (qui me permettrait inutile anamnèse) mais je sais, je sens que ce n'est pas la première fois…

Des — reflets, ombres, échos — choses sont à ma poursuite, petits gendarmes schématiques ; cela m'inquiète assez. À simplement les voir (les entrevoir), à simplement les *considérer* on pourrait les trouver amusants (des jouets) mais je sais ou tout au moins je pressens clairement ce qui pourrait arriver : rien de bon. *Encore plus de douleur ; de peur. D'atrocités inconcevables.*

J'ai peur pour moi : le peu qui reste de moi, sorte de chrysalide, est d'une écœurante fragilité. Une éraflure suffirait à me… à me je ne sais quoi.

On n'y voit pas grand' chose, comme souvent. Cela épuise (et dans le même temps on se dit que c'est probablement mieux comme ça. Probablement.

Démangeaisons (prurit). Dans le dos, entre les omoplates. Cela agace. Une gêne ; agréable. *Touchez ma bosse, Monseigneur…*

Non ça n'est pas exactement ça. J'ai un frisson (un frisson me saisit ; l'impression de grandir). Non ça n'est pas exactement ça. Pas exactement ça.

Pas exactement.

Un frisson, un hoquet — et je déploie mes ailes. Mes ailes z'immaculées. Hips. Et je titube, *ange* en ce monde démon (les petits policiers dissimulés dans les recoins, leurs yeux comme des billes, leurs pommettes rouges délicieusement, leurs uniformes vernissés, leurs petites matraques comme des tétines, leurs petits képis qui brillent affreusement). Ils se moquent de moi. De partout fusent de petites voix crispantes « vous êtes en état d'arrestation… d'arrestation » ; « qu'on l'emmène au poste », « oui, au poste, au poste ».

Je fais celui qui n'entend pas. J'avance vaguement (je titube, oui). C'est épuisant et ça m'énerve.

(ils se rapprochent)

Acculé dans une sorte de niche comme une piéta ridicule je subis leurs horions leurs moqueries leurs petites tortures raffinées. J'ai horreur de ces petites trognes joviales j'ai horreur de cette petite douleur qu'ils savent si bien distiller. Je m'en veux, convaincu d'être coupable, d'y être pour quelque chose. J'essaie de leur expliquer que je ne me

souviens pas, que tout est confus-brouillé dans mon esprit, cela ne fait qu'exacerber leurs petites cruautés.

— Avoue, avoue, répètent-ils de leurs minces voix énervantes.

Ils me tourmentent, arrachent des morceaux de moi, de mes ailes en lambeau déjà, et la chair, le peu qu'il en reste, cette épaisse peau boucanée qui collait bien aux os…

J'aimerais qu'ils me tuent (benêt) et que cela s'arrête enfin. Tellement fatigué.

On me dissèque ; on me met en charpie. Ça n'est pas grave. Mais ne supporte pas ces petites voix nasillardes qui tant répètent les mêmes bribes que le sens m'en échappe.

Je promets, je supplie, ils semblent ne pas entendre. Et cela continue.

Je me replie, me recroqueville, m'effondre sur moi-même, et eux aussi, de plus en plus petits, rapides, précis : des frelons, des moucherons, des illusions. Avec toujours cette petite trogne qui s'acharne. Ils picorent, je m'amenuise — on me dissèque : rien de nouveau. Au cœur de moi, ce qu'il en reste : bébé. Un vague nourrisson vagissant. Ça ne va pas être facile pour la suite.

D’autant (dix-neuf, disais-je ?)… avec ces moignons comment lutter contre la nuée des gendarmes minuscules. Ils sont presque invisibles. Des moucherons. Même pas même. Il y a cette musique dans les murs, des hymnes bien joyeux (à peine audibles : c’est pire) ; on m’appelle. J’aime bien la musique, j’aimerais pouvoir frapper dans mes mains, applaudir, battre la mesure mais mes bras sont trop courts. Comment atteindre l’interrupteur ? comment me nourrir, faire signe ? À qui ? Pourquoi ? Maman ?

Dix-neuf, disais-je. Rien d’autre à dire. Il va falloir grandir. Les p’tits gendarmes ont disparu (tu parles ! ils sont en moi, m’ont pénétré par tous les pores), je suis tout seul et c’est bien fait. Pensée se simplifie aussi. Ça bouge en moi, ils sont vivaces. Instillent. Ils grouillent à l’intérieur répétant « arrêtez-le ! arrêtez-le ! » et ça ne fait pas rire.

J’ai remarqué ceci (le temps a passé, également) : si je crie assez fort, et *d’une certaine manière,* il se passe des choses. Rien de précis. Les ombres changent (ou la lumière ?). Les murs s’éloignent ou se rapprochent, mais légèrement. En fait, je ne suis

pas sûr. Je me fais p't'être des idées. Des idées étranges.

Le prêtre est assis à mon chevet ; il tient ma main. Il est habillé en médecin mais *je sais* (je sais) que c'est un prêtre. Ton doucereux, onctuosité. Mais sa main me rassure. Je lui dis des choses essentielles : comme je n'aime pas les arêtes et la peau du poisson.

— Je comprends, dit-il en me tapotant la main.

Et cela me fait du bien. C'est idiot.

— J'aimerais m'en aller, dis-je encore.

— Je comprends, répond-il en me tapotant la main.

Et cela me fait du bien. C'est idiot, ça m'énerve.

— Vous allez où après ? Je pourrais venir avec vous ?

Ça m'agace de le vouvoyer. Il ne répond pas, se lève, me prend dans ses bras, m'emmène. J'entrevois sa trogne (de gendarme : nez rouge, pommettes, menton en galoche, képi, tutti quanti).

— C'est vous qui l'avez voulu, grogne-t-il comme je me débats et émets des réserves, finalement ; de quoi avez-vous peur ?

Je ne sais pas. Il me dit que les résultats du trimestre ont été mauvais. Il me demande où je vais partir en vacances. Il parle de Venise, de romantisme et de crapuleries.

— Tu vas grandir, dit-il ; tu seras une *très belle* petite fille.

C'est le seul moyen. Nous sommes tous infiniment désolés. En attendant, il va falloir se débrouiller. Il ouvre une porte dérobée (un vide-ordures) : me jette dedans.

— Je reviendrai plus tard, conclut-il avant que la trappe se referme avec un joli bruit, presque rassurant ; confortable.

Très long parcours par des boyaux souples ; ça monte, ça descend, ça vibre, ça se contracte, ça glougloute, remugle, reflue, ronge, serre un peu aux entournures — mais oui : c'est mon costume, c'est mon scaphandre : mon scaphandre de peau. Ploum ploum, avec mes semelles de plomb j'arpente fort joyeux les avenues grumeleuses, je salue du geste la foule qui se presse, oui, monde

XX (le son est mauvais). Ils raffolent de moi, les petits, les gros, les grands (il y en a de très grands). Je fais des signes, je souris. Je me demande s'ils voient bien mon sourire (à cause du scaphandre, de l'épaisse vitre sale qui masque la subtilité de mes mimiques). Ils font des gestes, lancent des confettis, des billets de banque — que je ne ramasse même pas —, des bijoux ; des femmes merveilleuses se dépoitraillent, déchirent leurs vêtements, arrachent des lambeaux de chair, qu'elles me lancent avec un sourire comme ça, des gencives excessives, la langue qui se tord dans la bouche noire-noire. J'avance. Monde vingt ? j'aimerais bien rester là. Mais sans scaphandre. Je ne sais pas s'il sert à quelque chose mais pas question de l'enlever (c'est peut-être le scaphandre qui leur plaît ; je n'en ai pas vu d'autre). J'avance. Au bout il y a cet arc de triomphe en bois, fagots, papier, carton et des types formidables qui brandissent des torches en souriant.

Ça se termine comme ça.

DE LA MÉTICULOSITÉ COMME MOYEN D'ÉCHAPPER AU MONDE…

Le Manchon était perchée sur un arbre stylisé, l'idée d'un arbre, presque, une gravure

expressionniste, le genre d'image faussement naïve qui, si on regarde bien, fait peur. Comme tout à l'heure Passage Dumont, Lola et moi avons vraiment vu, au fond, l'ombre de l'ours, sa grosse patte griffue, sa mâchoire grande ouverte et ses dents. Ses dents. Et. Le Manchon sur son arbre levait le bras gauche, une sorte de salut spécial ; sa grosse face carrée se tordait en une grimace amère. Comme chaque jour elle saluait le nouvel arrivant d'un « vous avez vu mon bras ? » désolant. J'observais un immeuble (à Vaise). Je découvris que non seulement les fenêtres des étages élevés sont moins hautes mais également, ce qui est plus mesquin, moins larges. J'ai regardé plusieurs fois, il ne s'agissait pas d'une illusion d'optique.

— Je suis plus petite que ma taille (Mme F.).

Jeudi 14 juin 2012, découvert ceci : Rentrée littéraire [2011] : Le héron de Guernica / Antoine Choplin. Meeeerde ! *À la suite de quoi je récupérai ceci* « Je n'ai guère de souvenirs des limbes ; très peu. Tout au plus : il y avait un canal et des monceaux de faïences brisées. Il y avait une mare et des coassements. De minuscules maisons en brique. On buvait du képhyr. Au début, les deux personnages qui se tenaient près de moi m'ont souvent parlé des deux personnages qui se tenaient

près d'eux — à leurs débuts à eux. C'était confus et pathétique. On se tuait pour un oui pour un non, ou on se suicidait ; on désertait, on emmerdait le monde. On était très malade. Bref : on faisait le désespoir de sa famille. Ceci me permit de bâtir une représentation en forme d'accumulation (cathédrale de défauts, de tares, de glorioles ; de mensonges — morve, sanie, silences). Puis on grandit sans le vouloir (on se nourrit). On est amoureux. On tombe de vélo. On apprend. On croit qu'on apprend. (Écrire comme penser c'est-à-dire une pensée qui se détache de son objet — et quand y on pense comme ça on est fichu.) On arrive là on se dit « c'est gagné » on croit qu'on atteint quelque chose et c'est précisément le moment où tout en profite pour salement vous filer ent' les doigts. Pas une question d'âge. Mais tout de même… tout de même… Au début le monde se forme, pour vous, autour de vous ; c'est agréable. Puis on se lasse, on est déçu. Le goût change. Le goût a changé. On est morose. Tout ça n'empêche pas d'écrire tout ça — n'a sans doute rien à voir avec les critures. Bibliographie : Renseigner cette rubrique suppose de l'organisation. Un plan, de la méthode. Des archives bien tenues. Je pensais sincèrement maîtriser tout cela. Je regrette de décevoir. Je regrette amèrement. Bien sûr je puis attester avoir

publié dans des revues, nombreuses à une époque (moins ensuite) ; je puis jurer mes grands dieux avoir publié quelques petits livres, ou de grosses plaquettes ; il y avait des « dos carrés », je le jure ! L'un s'appelait « Pleumeur-Bodou », un autre « Le Plot » ou « Les Joies de la famille » ou « La Bourrique »… Bien sûr je pourrais inventer ; qui s'en soucierait ? J'ai écrit énormément, et ça ne cesse pas. Cela m'encombre. Cela se passe dans le désordre le plus grand, dans une confusion — désespérante. Je n'ai même plus le temps de m'occuper des textes — i.e. : les placer (m'en débarrasser). J'en suis à ne plus savoir quelle est la « bonne » version de tel ou tel texte. J'écris sous divers pseudonymes, ça se chamaille, ils ne s'aiment pas, ils se plaignent, s'insultent, se méprisent. Ils ont parfois bien plus de succès que moi. Il va sans dire que je ne puis les trahir (ils me font peur). »

Je crois aux arbres, je crois aux avions. Je crois aussi que je ferais bien de ne pas me laisser embringuer dans *ce* projet, non qu'il n'en vaille pas la peine (a priori tout au moins) mais d'avance je subodore que je ne peux, à terme, que me révéler foireux. Il m'est impossible de collaborer utilement. C'est d'ailleurs pour cela que nous sommes fâchés, avec le Héron. Parce qu'au début tout allait comme sur des roulettes. Le Plan se déroulait exactement comme prévu, dans les moindres détails. Sauf moi. Et le jour où ils m'ont entraîné dans un hangar vétuste, sur les quais (désaffectés) avec leurs grands pardessus et leur *traction avant,* le tout en noir et blanc avec un grain absolument délicieux ce jour-là je sus que le torchon avait brûlé sans que je sache comment ni pourquoi mais j'étais convaincu (l'habitude ?) que c'était de ma faute. L'habitude, ou un conditionnement bien mené. J'ai abandonné ce livre finalement médiocre *(Options,* de R. Schekley) dans un lieu public ; tout décevant qu'il fut, il pourrait bien étonner quelque lecteur non averti. Dehors, nous avons vu des rats morts, presque gélifiés. Le médecin se réjouissait de ma bonne santé. Je remarquai (enfin) les nombreux bibelots *napoléoniens* qui « ornent » les étagères de son bureau. S'allonger, fermer les yeux, et dormir. Chaque fois. De plus en plus facilement.

Presque chaque soir je me saisis de ce cahier, posé sur une pile de livres (notamment) et chaque fois quelque chose tombe : un stylo, une lettre de Pierre Ivart laissée sans réponse (et pourquoi ? parce qu'il n'a pas d'email ?). Le médecin est content des résultats. Mais la fatigue ne me quitte plus (et je ne parle pas du reste). Le Héron est en chacun de nous, il est cette carcasse qui nous constitue, les mots, le tissu conjonctif, adipeux, l'angiome tubéreux du genou. Et, hiératique et héraldique, déploie une fois de plus ses ailes avec le bruit d'une serviette de table que l'on fait claquer pour la défroisser ou se débarrasser des miettes.

J'avais promis à Louis (rond Héron) les notes sur Céline *(transmises par Bruno R.),* imprimées en gros caractères. Il a dit « oui » je crois un peu par politesse. Le convoi sanitaire, la machine à câbler (toujours en panne), les chats torturés, la poubelle pleine d'asticots et le fils, visage fermé, chapeau énervant ; goujat cuistre. Je sais bien que le lecteur honnête préfère la narration. C'est impossible. La « vie » ne possède pas ce liant artificiel que proposent la plupart des livres. Georgette P. l'a bien dit : « fatras ». Le mot est parfait, presqu'exquis. L'élision du *presque* ici est incorrecte je sais (les doctes précisent : « *Presque* et *quelque* ne

s'élident avec apostrophe que dans presqu'île et quelqu'un(e). Quelconque, ne s'élide jamais. »).

la jeune niaise

---

1. Au commencement, Le Héron créa les cieux et la terre.

2. La terre était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit du Héron se mouvait au-dessus des eaux.

3. Le Héron dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut.

4. Le Héron vit que la lumière était bonne ; et Le Héron sépara la lumière d'avec les ténèbres.

5. Le Héron appela la lumière *jour,* et il appela les ténèbres *nuit.* Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le premier jour.

6. Le Héron dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.

7. Et Le Héron fit l'étendue, et il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus de l'étendue. Et cela fut ainsi. Il

fit pareil pour les eaux à gauche de l'étendue, et celles qui sont à droite. Enfin il sépara les eaux de devant et les eaux de derrière.

8. Le Héron appela l'étendue *ciel.* Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le second jour.

9. Le Héron dit : Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse. Et cela fut ainsi, on l'appela Pangée.

10. Le Héron appela le sec *terre,* et il appela l'amas des eaux *mers*. Le Héron vit que cela était bon.

11. Puis Le Héron dit : Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres fruitiers donnant du fruit selon leur espèce et ayant en eux leur semence sur la terre. Et cela fut ainsi. C'était assez commode.

12. La terre produisit de la verdure, de l'herbe portant de la semence selon son espèce, et des arbres donnant du fruit et ayant en eux leur semence selon leur espèce. Le Héron vit que cela était conforme.

13. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le troisième jour.

14. Le Héron dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel, pour séparer le jour d'avec la nuit ; que ce soient des signes pour marquer les époques, les jours et les années ;

15. et qu'ils servent de luminaires dans l'étendue du ciel, pour éclairer la terre. Et cela fut ainsi.

16. Le Héron fit les deux grands luminaires, le plus grand luminaire pour présider au jour, et le plus petit luminaire pour présider à la nuit ; il fit aussi les étoiles.

17. Le Héron les plaça dans l'étendue du ciel, pour éclairer la terre,

18. pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Le Héron vit que cela était bon.

19. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le quatrième jour.

20. Le Héron dit : Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants et des chauve-souris, et que des oiseaux volettent sur la terre vers l'étendue du ciel.

21. Le Héron créa les grands et les petits poissons et tous les animaux vivants qui se meuvent, et que les eaux produisirent en abondance selon leur espèce, qui est considérable ; il créa aussi tout oiseau ailé selon son espèce. Le Héron vit que cela était bon, même l'ornithorynque.

22. Le Héron les bénit, en disant : Soyez féconds, multipliez, et remplissez les eaux des mers ; et que les oiseaux multiplient sur la terre ou n'importe où ailleurs.

23. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le cinquième jour.

24. Le Héron dit : Que la terre produise des animaux vivants selon leur espèce, du bétail, des reptiles et des animaux terrestres, selon leur espèce, ainsi que des tracteurs. Et cela fut ainsi.

25. Le Héron fit les animaux de la terre selon leur espèce, le bétail selon son espèce, et tous les reptiles de la terre selon leur espèce. Le Héron vit que cela était bon (il était souvent assez content de lui).

26. Puis Le Héron dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel,

sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre, même l’ornithorynque.

27. Le Héron créa l'homme à son image, il le créa à l'image du Héron, il créa l'homme et la jeune niaise.

28. Le Héron les bénit, et Le Héron leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre, même…

29. Et Le Héron dit : Voici, je vous donne toute herbe portant de la semence et qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence : ce sera votre manger.

30. Et à tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi un souffle de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture. Et cela fut ainsi. Certains n’étaient pas très contents.

31. Le Héron vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut, je crois, le sixième jour.

1. Ainsi furent achevés les cieux et la terre, et toute leur armée.

2. Le Héron acheva au septième jour son oeuvre, qu'il avait faite : et il se reposa au septième jour de toute son oeuvre, qu'il avait faite.

3. Le Héron bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de toute son oeuvre qu'il avait créée en la faisant.

4. Voici les origines des cieux et de la terre, quand ils furent créés.

5. Lorsque l'Éternel Héron fit une terre et des cieux, aucun arbuste des champs n'était encore sur la terre, et aucune herbe des champs ne germait encore : car l'Éternel Héron avait omis de faire pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour cultiver le sol.

6. Mais une vapeur s'éleva de la terre, et arrosa toute la surface du sol.

7. L'Éternel Héron forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant.

8. Puis l'Éternel Héron planta un jardin en Éden, du côté de l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé.

9. L'Éternel Héron fit pousser du sol des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

10. Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras.

11. Le nom du premier est Thomas ; c'est celui qui entoure tout le pays de Havila, où se trouve l'or.

12. L'or de ce pays est pur ; on y trouve aussi le bdellium et la pierre d'onyx.

13. Le nom du second fleuve est Guihon ; c'est celui qui entoure tout le pays de Cusch.

14. Le nom du troisième est Hiddékel ; c'est celui qui coule à l'orient de l'Assyrie. Le quatrième fleuve, naturellement, c'est l'Euphrate.

15. L'Éternel Héron prit l'homme (une sorte de Playmobil ®), et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder.

16. L'Éternel Héron donna cet ordre à l'homme : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ;

17. mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras — tu mourras.

18. L'Éternel Héron dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui.

19. L'Éternel Héron forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme.

20. Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs ; mais, pour l'homme, il ne trouva point d'aide semblable à lui.

21. Alors l'Éternel Héron fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place.

22. L'Éternel Héron forma une jeune niaise de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme.

23. Et l'homme dit : Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! on l'appellera *jeune niaise,* parce qu'elle a été prise de l'homme.

24. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa jeune niaise, et ils deviendront une seule chair.

25. L'homme et sa jeune niaise étaient tous deux nus, et ils n'en avaient point honte.

(Lire un livre pour s'en débarrasser. Comme pour *l'effacer.)*

Débarrasser. « C'est la fatigue qui nous fatigue » aurait dit Claude Seyve. Ce tsunami endorphique, quelque chose qui, *naturellement,* confondrait euphorie (œuf au riz) et bonheur[38] et illumination. Là, se dit-il, la digression est *peut-être* le secret de l'immortalité.

Les oiseaux sont parfois volatils.

Ainsi des *amis* du Héron (même de ses — ennemis ou simplement collègues) : comme cochons un

38 . « Boner » en anglais, (to have a boner) : avoir la trique (une érection).

jour, pis que pendre ou glaciale indifférence le lendemain. A n'y rien comprendre, comme le baromètre de Mlle Ch.

Nous avons fait passer le test de héronification à l'ensemble des oiseaux ; un nombre non négligeable d'entre eux a échoué — même certains hérons.

À propos de baromètre : il faudrait examiner un jour comment fonctionne ce objet. Avec un cheveu je crois. Mais cela reste à vérifier. En tout cas cela fournit, chaque fois, matière à discussion au kiné.

J'ai téléphoné à Mme L., hospitalisée. Elle n'osait pas me répondre (à cause de sa voisine de chambre). C'est donc moi qui parlait, lui laissant la possibilité de m'en dire, finalement, beaucoup, en marmonnant simplement *oui* ou *non*. L'os de la cuisse brisé par torsion. La vie, quoi.

L'ennui est une chose délicieuse, et vaste. Réécouter, encore et encore, les quatre dernières mesures d'une pièce de Bach (« la première invention »). Publier un texte. Qui ne. Donnerait à lire. *Que*. les phrases barrées du ma. Nuscrit (originel). Truc à la Philippe Grand, ça.

Dans la cabine hyper-spaciale de son vaisseau aïl-teck, Captain Éron apostrophait ses ouailles, le staff : « alors, kwad neuf aujourd'hui ? ». Les ouailles, en l'occurrence moi et quelques fantoches, regardèrent le bout de leurs chaussures. Nous nous abîmâmes d'un coup.

1. Chez Mlle C. :
   toujours cette histoire de baromètre.
   Captain : Vous avez vérifié ?
   Staff (en chœur) : Pas encore…
   Silence peiné.

2. Chez Monsieur R. : tentative de strangulation.
   Captain : Qui ?
   Staff : Moi.
   Captain : Rien d'autre ?
   Staff : Si, il a fallu remettre l'oreiller en place.
   Captain : Ah… embêtant ça…
   Silence contrit.

3. Chez Mme S. : Léger doute quant au nombre de tours de clef.
   Captain : Et… ?
   Staff : Rien.
   Captain : Ensuite ?

4. Chez Mme C. : On n'y est pas allés.
   Captain : Pardon ?

Moi : J'avais téléphoné. Vous n'avez[39] pas eu mon message ?
Captain (bougon) : Si mais (le reste se perd en grommellements).
Moi (insistant) : C'est à cause de son bonnet aussi, il est dégueulasse. D'ailleurs tout est dégueulasse chez elle.

Captain : Bien, ensuite ?

5. Chez M. et Mme D. :
   Aubergines, ail et bouquet garni.
   Captain : Bien, ça ! Vous êtes revenus direct ?
   Moi : Non, je suis passé acheter un sandwich jambon-fromage, un éclair au chocolat et une boisson.

La petite dame de la boulangerie : Jambon blanc ou jambon cru ?

Moi : Blanc.

Auparavant j'avais fait le malin. (Il entra dans la boutique, drelingue. La petite dame : « vous désirez ? », le paltoquet : « dormir ». Et c'était vrai.

39 . Navet.

Compte rendu suivant (méthode dite « du varan ») :

1. C., femelle, tête de tortue. Odeur aigre. Miettes de nourriture collées aux commissures. Bandes de gaze sous les seins.

2. R., mâle, imbu, faussement modeste (ou inversement). Potence, voix de fausset. Cocktail létal. Rituels immuables et suaves. Trop de cadav’ dans les placards.

3. S., femelle, tête de caniche. On la laisse marmonner dans sa langue. On la laisse se débattre avec ses TOC. Fils malsain (incestueux ?).

4. J’avais oublié R. (couple), avant 1. Chat énorme vautré sur la table. « Il est constipé » me dit-on en guise d’explication.

5. D., couple. Visages allongés. Cockers. Caricatures particulières (peut-être font-ils semblant). Le

Héron dispersa nos notes d’un revers de main. *Fadaises,* gémit-il (il adorait gémir), de ces accumulations nous ne ferons jamais rien. Il nous faut de l’action, du sang neuf, haut les cœurs (il s’excitait tout seul, au risque de se faire — retoquer).

Le retoquage est l’humiliation suprême.

La plupart ne savent pas la

plupart ne sait pas

ne sait pas bien

ce que signifie ce mot puéril (& je dédie ce paragraphe à l'ineffable Éliane C. et à l'inénarrable (voire inébranlable) Claude V.).

Et c'est tant mieux pour eux. Moi même, humble scribe du dimanche, moi rien ne motorise à lever le voile, même un tout petit peu. Ladislav ou Witold, voire Bruno l'eussent fait avec force mouvements de bras (pas Bruno, non, plus circonspect) ils eussent à la force du poignet entrouvert la trappe lourde, l'Hadès du retoquage, encore une des singularités (une des coquetteries, aussi) du Héron, sa nième arme secrète (après le drone urticant, le mirliton et le buzz viral (pléonasme ?)).

L'histoire est simple, soupire le Héron (il a la tête d'un vieux médecin de famille, las, usé, mais encore très humain) ; d'abord il *décompense*. Ça va très mal. On parvient à le remettre sur pieds, clinique, mutuelle, neuroleptiques et correcteurs. Et puis, il replonge. Vous comprenez ? Toqué, retoqué ! Pas plus difficile que ça. Il tends ses longues longues mains, paume vers le haut, ses

longues mains usées mais encore très humaines, soupire encore puis réclame (plaintivement) notre carte vitale. Vous vous rendez compte ? ce nom ? *Carte Vitale ?*

Passé la nuit dans un maëlstrom de vomi, diarrhée, glaires — après avoir lu quelques entrées du Littré de la Grande Côte, tout de même. J'y retourne.

Le doute s'emparait du Héron chaque fois qu'il se mirait dans quelque chose (ce qui lui arrivait souvent). Un miroir un peu vieux, une phagocytose, une étoile de neige, une plaque d'égout Pont-à-Mousson. On (c'est-à-dire l'audience, aigre et maigre, rassemblée en un amphithéâtre à la fois simple et de bon goût) déplore une fois encore l'absence d'intrigue on

voudrait bien que cela décolle, avec la majesté quelque peu goguenarde d'un Wright Flyer et (bien sûr) ceci nous ramène, telle la main leste du croupier, ceci nous ramène au culte du cargo[40], à

40 . Le culte du cargo est un ensemble de rites qui apparaissent chez les aborigènes, notamment en Mélanésie (Océanie), en réaction à la colonisation. Il consiste à imiter les opérateurs radios américains et japonais commandant du ravitaillement en espérant déboucher sur les mêmes effets. En effet les indigènes ignorent l'existence et les modalités de production occidentale ; dès lors ils attribuent l'abondance et la sophistication des biens apportés par cargo à une faveur divine. Le culte a pris naissance en Mélanésie. Quasiment toute la

Tintin, à la ligne claire, au nazisme et… ? Flottante écoute, bienveillante neutralité tu parles. Le Héron s’était niché en la personne de Mme C. Mme C. C., précisément. Laquelle reprochait au destin de l’avoir dépossédée de quelques bibelots plutôt kitsch (et dans son esprit lourdement tourmenté) le destin ressemblait furieusement à une petite fille de 3 ans, fatiguée mais énergique et pour conclure le Héron répondait invariablement :

— La douche ? Je la prendrai plus tard… L’air de ne pas y toucher. Ce qui était probablement le cas.

Quelques jours plus tard, *faisant le vieux,* il se plaignait de façon lancinante : des objets disparaissaient régulièrement. Des bibelots. Genre les trois singes (j’ai rin vu, rin intindu, et rin dit non pu). Il arpente les couloirs (faux plat) en traînant des charentaises absolument malodorantes.

Mélanésie, des îles Fidji à la Papouasie-Nouvelle-Guinée l'adopta simultanément — à l'exception de la Nouvelle-Calédonie. Mais ce culte ne connaîtra une longévité exceptionnelle qu'à Tanna. Des indigènes, ayant constaté que les radio-opérateurs des troupes au sol semblaient obtenir l’arrivée de navires ou le parachutage de vivres et de médicaments simplement en les demandant dans leur poste radio-émetteur, eurent l’idée de les imiter et construisirent, de leur mieux, de fausses cabines d’opérateur-radio — avec des postes fictifs — dans lesquels ils demandaient eux-aussi — dans de faux micros — l’envoi de vivres, médicaments et autres équipements dont ils pouvaient avoir besoin. Plus tard, ils construiront même de fausses pistes d'atterrissage en attendant que des avions viennent y décharger leur cargaison. — Wikipédia.

Alité, et se prenant au jeu, il me confiera plus tard quelque chose à propos d'une manifestation de langoustines (dixit). À ce stade, un véritable dialogue s'avère difficile. Je me contente de lui bourrer le mou. Comme si c'était *moi* qui choisissait les règles. À peine ai-je tourné le dos, fermé la porte crasseuse à branlante poignée : il n'est plus là. Il n'a jamais été malade, jamais été vieux, jamais. Jamais été Héron.

Le texte s'arrête là.

> *J'ajoute : chez Mme C. (une autre), disparition d'une cocotte-minute et d'un aspirateur. En revanche, étrangement : apparition d'un ventilateur.*

« Non je déconne » disait le syndrome de Dawn qui tapait des clopes[41] à tout un chacun alors que sa santé, déjà chancelante, etc. Une fourberie, une matoiserie (?) de (très) mauvais théâtre. Et cela se passait à la MJC de Gerland, à côté de la patinoire (et d'accortes petites prostituées venues du monde entier surgissaient des buissons). Mais tout ceci n'existe plus. Limbes. Restent des camionnettes, des bougies ; et de très grosses dames.

Aujourd'hui rien ou presque. J'ai grimpé et redescendu plusieurs fois l'escalier qui grince. Il y a chaque fois quelque chose de définitif ou tout au moins macabre, sans que je puisse bien définir quoi. La dame dans la télé a une drôle de tête mais personne ne semble s'en apercevoir. On oscille entre le froid et le chaud. Passionnant.

Ce femme au demeurant fort sympathique est d'une laideur hors du commun : elle ressemble à une tortue. À bien y réfléchir, elles ressemblent *toutes* à des tortues.

> *On s'emmerde à trier ses déchets puis le jour où l'on descend le petit sachet ou le gros sachet, le sac en plastique qui contient les bouts de carton, etc., la poubelle*

41 . À l'origine au masculin, un clope désignait un mégot avant d'être utilisé au féminin, pour désigner la cigarette.

> *idoine est pleine alors on verse tout en vrac dans la poubelle d'à-côté.*

& voici ce qui s'est réellement passé : j'avais fourré un sapin de Noël dans mon sac de voyage, le grand sac vert que je traîne depuis des lustres. Fourré, bourré. Un peu cassé. Et puis — *on n'étais pas en décembre.* En septembre tout au plus. Le reste à l'avenant : dans une ville inconnue je prends un bus au hasard, je n'ai pas de ticket, j'ignore où je vais, où je dois aller. Tout ce que je sais : si je ne me déplace pas, je suis mort (d'avoir vu ce soir Mme L., embarquée sur un bateau énorme dont le bruit, les moteurs, les machines, lui fracassaient le crâne. Elle réclamait aussi, dans le démembrement dont elle était l'objet, qu'au moins on ne lui coupe pas la tête.

— Ce qui était absurde).

Je n'aime pas (d'un projet abandonné) :

> Je n'aime pas Avraham Fried. Du tout.
> Je déteste les cintres.
> Je déteste les licornes.
> Je n'aime pas Charlot (Charlie Chaplin).
> Je déteste le mot « virade ». « Jubilé » aussi.
> Je n'aime plus (du tout) Uriah Heep.
> Je me méfie de Mozart.

Je n’aime pas Proust.
Je déteste les poulbots.
Je n’aime pas Kate Bush.

Ouvrir une parenthèse (comme d’aucuns se tranchent les veines

Demain ça recommence. C’est ainsi que pourrait se résumer le rapport au travail. Même si globalement on est pour le moment assez loin du pire. Me semble-t-il. Le comble étant que la capacité d’oubli (ou de désinvestissement) est telle qu’un expérience de vingt ans peut aisément se résumer en quelques anecdotes. Un monde pittoresque, habité de *figures* grotesques (pathétiques). Mais je ne suis pas rancunier. En revanche, le peu de mémoire qui me reste (et faute à qui ? hein ? qui vient la nuit bousiller [42] d’un revers de main mes difficiles ajustements) ne m’empêche pas de deviner, chaque fois, toujours, « l’essence » du Héron. Dans le collègue trop sympa ; le supérieur machiavélique (ou simplement trop con). Voire même… non, je préfère ne rien dire. Je n’ai, pour le moment, pas assez de preuves.

42 . CNRTL : « ÉTYMOL. ET HIST. − 1. 1554 « construire en torchis » (*Comptes de Diane de Poitiers,* 181, Delb. dans Quem.); 1690 (Fur. : On dit proverbialement & par mépris des logis bâtis de mauvais materiaux, & de plusieurs manufactures & besognes malfaites, qu'elles ne **sont** que **bousillées**), d'où **2.** 1694 « mal faire, gâcher, abîmer » *(Ac.),* graphie *bouziller* 1936 (Céline, *Mort à crédit,* p. 397); p. ext. **3.** 1897 « tuer » d'apr. Dauzat, 16.4.17, 667 dans Esn. *Poilu,* p. 110; 1913 (*Matin,* 28 juin, *Ibid.*), graphie *bouziller* 1913 (Id., 25 août, *ibid.*). Dér. de *bouse**; suff. *-iller**. ».

Pour
le
moment.

Et je m'endors (au loin : shakuhaki).

Ce jour : le bruit plaisant de la fine glace (caniveau) qui craque sous les pieds. Brigitte et ses problèmes d'argent. Récapitulons plus sereinement : déployant ses larges ailes veloutées, le Héron se rendit d'abord chez Pilar, laquelle pour la nième fois narra sa vie exemplaire, insista sur ses qualités domestiques et, pour la première fois, évoqua son peu d'intérêt pour les activités conjugales.

> *Un autre jour cette histoire onirique, il y avait un orage elle a vu un homme recevoir la foudre et se recroqueviller en une petit chose informe, grotesque ; horrible — ceci me rappelle le récit de Mme R. à propos d'une promenade bucolique, en Italie, se terminant par la vision d'un chien, « un beau chien-loup », coupé en deux sur la voie ferrée.*

(Travaux héronesques.)

Le médecin aurait dit, en substance, « c'est parce que vous vous énervez quand il baisse son pantalon que vous tombez chaque fois enceinte » ; ceci en écho au souvenir de sa nuit de noces, avec

Monsieur, copieusement enivré. Las, le Héron remonta à pieds, lesté de lourdes chaussures de sécurité (on ne sait jamais) pour aller visiter *It*. *It,* jeune, était tout à fait charmante (et c'est rien de le dire) ; mais c'était il y a longtemps. Désormais, *It* exhale quelque chose qui a à voir avec le désespoir, moisissure épaisse comme un mur, à l'odeur douceâtre, presqu'agréable (et c'est dans ce *presque* que réside l'horreur, précisément). Ensuite G. et J. Elle préféra rester au lit (gentille marmotte). Lui pétait consciencieusement en dissertant sur le prix (au kilo !) des denrées.

(ton monocorde) — Alors pour le Héron commença cette lente pérégrination : passer de l'aut' côté du territoire, traverser lentement (avec quelle majesté ! on aurait dit un galion, un trois mâts lourd de rapines) une supérette crasseuse et hystérique, dont les portes automatiques ont été condamnées, à cause du froid. Remonter une rue qui n'en finissait pas. Saluer machinalement la foule des flagorneurs. La *cour*. Et s'endormir d'un coup : narcolepsie, avec une toute petite dernière pensée pour *les trucs*… pas encore faits et qui traînent depuis des mois, *voire davantage*. Le Héron n'est pas toujours fier. D'un autre côté, il s'en fout de plus en plus.

(en fait je ne parviens pas à rendre par écrit, de manière élégante, ce petit bruit que produit la dent (tic !) chaque fois que je serre la mâchoire.

Le Héron, gros, gras et jovial comme souvent, me fait part de ses dispositions : crémation, mais dans une boîte en carton. J'ai suggéré un linceul de papier kraft, il n'a pas relevé. Ensuite de quoi nous avons parlé de Sarlat, puis du Tourain[43]. Puis d'un coup (virage sur l'aile) il est allé passer une semaine en montagne. À chacun de ses passages il ouvre une tranchée où, assez vite, tels des champignons débonnaires mais primesautiers, poussent des pylônes, bien alignés. Rebelle (un tantinet), il a dessiné une (petite) bite dans l'ascenseur, sur la fiche de contrôle technique. Il en veut à Monsieur T. de prononcer « Tiers-Cent ». Cette saloperie de cyamémazine.

---

43 . Ingrédients : 1 tête d'ail pelé et écrasé, 1 oignon émincé, 2 cuillères à soupe d'huile d'olive, 2 œufs, 1 cuillères à soupe de vinaigre de vin, sel, poivre.
Dans une cocotte, faites revenir l'ail et l'oignon avec l'huile d'olive. Ensuite ajouter 1 litre d'eau, un cube de bouillon de bœuf dégraissé une pincée de poivre et laisser bouillir 1/4 d'heure. 2 Casser les œufs et séparer les blancs des jaunes. Mettre les blancs dans le bouillon et arrêter la cuisson des que les blancs sont pris. 3 Dans un bol délayer les jaunes avec le vinaigre. Ajouter un peu de bouillon dans le bol et verser doucement ce mélange dans la cocotte tout en remuant. Servir aussitôt accompagné de croutons aillés.

De nouveau nous nous sommes assis, face à face, presque blottis, dans un refuge. Il nous fallait, comme souvent, faire le point. Nous convînmes que toute velléité narrative était peine perdue. Il se rongeait (grignotait plutôt) l'ongle du petit doigt je ne sais pas pourquoi cela me fit penser à Flann O'Brien et à une minuscule bicyclette un peu molle (en pâte à modeler ?) circulant, seule, dans un désert de sel. Scène infiniment triste.

Héron & moi n'avions plus un centime…

Va falloir se refaire, énonça-t-il avec une sorte de fatalisme comique.

Se refaire c'est-à-dire de nouveau préparer plan, dénicher matériel, attaquer banque, s'enfuir en ricanant, et en défouraillant dans tous les coins jusqu'à ce pays ensoleillé, calme, très accueillant, qui ressemble à un timbre poste et, justement, le H. décréta qu'il était tout à fait possible de *vivre* dans un timbre poste, une vignette, gravure, voire cul-de-lampe. Et de m'expliquer de quelle lumineuse façon l'on peut, en l'occurrence, passer de trois à deux dimensions.

La p'tite bête en deux dimensions s'entêtait : elle voulait sortir. L'en empêcher était facile : il suffisait de tracer, autour, un rectangle. Fusain, craie grasse,

au choix. Le petit truc tourne en rond (!) là-dedans, à la recherche d’une issue.

— Pas de vision MÉTA, ricane le Héron.

En ce moment il lit des polars. Et brusquement s’interroge quant à l’étymologie de ce mot.

> *POLAR : Le mot polar serait apparu vers 1968. C'est une abréviation familière de (roman) pol(icier), avec un suffixe -ar d'origine argotique mais sans signification particulière, qui étoffe simplement un peu le trop bref "pol". Le mot polar désigne aussi un film policier.*

Sa vie pourrait se résumer en quelques instantanés : petit, il aimait beaucoup un album de Bugs Bunny intitulé « Bugs Bunny chez les indiens ». Adolescent il découvre avec intérêt la masturbation et se promet de s’y adonner toute sa vie durant. Adulte il divorce. Puis il s’ennuie et tâche de se préparer à la mort (cependant, « mettre de l’ordre dans ses affaires » s’avère tâche insurmontable : chaque initiative en ce sens génère davantage de turbulences — et de bruit de fond).

> *Nous avons travaillé sur des modèles du « jeu de la vie », petites bêtes obstinées et parfois étonnantes. Sortir du cadre, c'est ça.*

Le Héron met des bottes en caoutchouc (des cuissardes plus exactement) et, conquérant, va se promener par les champs inondés (en Haute-Saône, mettons). *Chic, il n'y a pas école !* Comme si on allait t'envoyer à l'école, à ton âge, et dans ton état. Peut-être, meugle-t-il, glapit-il, peut-être, mais moi, au moins, j'aurais fort peu donné dans la *poésie poétisante*…

La p'tite bête (en l'occurrence une taupe) pointe sa truffe veloutée. Au dessus de sa tête : un point d'interrogation.

— Fastoche renchérit L.H., je vais te montrer.

“ Le vertige infini
Des cités de métal
Me fait mal
Et je pleure les étoiles
Les fleurs
Les oiseaux qu'un doux
Zéphyr emporte par-delà

Ce vertige
Infini ”

— Putain… ponctue la taupe.

— Certes, abonde le Hérond [sic], mais désémantisé ; « putain » comme une virgule, une respiration.

— C’est ça opine la taupe, ou alors un vivat.

— Petit vivat en solo…

— Absolument.

Un silence.

— J’aime bien cette conversation, tente de relancer la taupe, un peu étonnée de sa hardiesse, surtout vis-à-vis d’une entité aussi impérieuse.

Mais le Hairon-sic est déjà loin. Il a un tamis, un tablier en cuir souple, un casque colonial et parfois, parfois, des hémorroïdes.

(Au loin : un tabouret qui danse.)

L'est fatigué. Du courrier pas écrit, parfois pas lu voire — pas reçu. Rêve : que tout lisse avance glisse et se fasse — tout seul. Sans nous. Suave. Autant mourir tout de suite, même (puisque de toute façon au cas où ça irait si bien tout seul ça finirait par finir, par atteindre le but : résolution, extinction des feux, dernière vidange, toilette mortuaire ça se
— termine TOUJOURS comme ça.

Péremptoire.

L'astuce : il y a plusieurs hérons. Des grands et des petits (surtout des petits, beaucoup, comme la collection de fèves de Monique), des jeunes et des vieux, des gentils et des méchants, et des manichéens.

C'est le moment da politique.

Nicolas Héron contre François Héron. Nicolas Héron est du genre agité, voire secoué de tics et de spasmes presque inquiétants. François, lui, rassure. Mais trop. Il endort, avec ce petit goût écœurant de la décoction de fleurs de sureau. Il y a quelques autres hérons qui sautillent alentours, mais sans espoir. Ils picorent ou font semblant. Gras ou maigres, ils font malades, fiévreux.

Délétère Natale.

Ce jour ?

Louis s'était copieusement chié dessus. Pansements dégueulasses. J'ai évoqué une septicémie. Il a protesté.

B. m'a parlé de Jean, lequel se masturbait consciencieusement devant sa télé.
— Il regardait quoi ?
— Un dessin animé pour enfants, avec des vaches et un cochon. La musique du générique m'éneeeeeeeerve —

Les strates s'ajustent parfaitement. Mais allez faire coulisser l'un contre l'autre deux grands blocs de mica (par exemple). C'est insupportable.

Louis s'est crashé au moment d'attraper son Rolator ®. De justesse l'employé l'a envoyé valdinguer sur le lit. Ensuite, il était là, recroquevillé, à couiner lamentablement. Quelques instants plus tard, non sans fourberie, il narre une version sensiblement différente où il a, sinon le beau rôle, au moins une tout autre prestance.

Matin suivant : elle était habillée. Lui (qui ressemble à Bourvil) me montre fièrement un

pauvre tableau réalisé au double-décimètre et représentant leur laide maison de campagne. Les pompiers sont venus hier je crois, appelés par GDF. Ils ont retiré le tuyau. Mais ça sent toujours le gaz. Être là à l'heure pile : près d'une vingtaine de pendules (cela rappelle ce décevant bouquin, Nécropolis — mais je ne sais plus pourquoi) se mettent à sonner, roucouler, tintinnabuler… Ensuite : froide altercation avec Mademoiselle. Puis promesses, promesses (sourires larges comme ça, chat du Cheshire complètement crétin) et pour finir : Groucho Marx (moi). Le Héron est resté au lit (pas de kiné ce jour).

Analyse de la pratique (un mot pour un autre ; fraicheur du drap, par exemple).

L'enfant se retourne, entrouvre les yeux, essaie de prononcer quelques mots. Confiance (à tort probablement). Plus cette histoire de soutiens-gorges noirs.

> À la bonne heure ! — Expression victorieuse qu'employait mon grand-père maternel, Eugène Tillie, lorsqu'il faisait « tomber » le dernier atout de l'adversaire, à la belote.

Les objets se déplacent tout seuls. Je les hais. Je vois mieux sans lunettes. À Louis qui affirmait observer des fourmis et des larves sur le parquet je

demandai s'il souhaitait que je lui dise la vérité ou non. La vérité, demanda-t-il. Évidemment, ça ne lui fit pas plaisir (et puis le fourbe prétend que j'autre jour, je jour du *crash,* je m'étais *défilé* à la manière d'un Groucho Marx penché en avant). Louis est-il LE Héron ? Ça n'est pas impossible ou plus précisément : le Héron se dissimule en Louis, physiquement, mais surtout psychiquement. Du centre (cerveau ?) il maîtrise la chambre, rayonne sur la maisonnée, la rue, le quartier. Cela lui suffit. Il envoie son émissaire, un nain estropié (avec béquille), affublé d'une casquette (genre capitaine de yacht) blanche et dissimulant assez mal, derrière son dos, un bouquet de fleurs. Pour la fille aux jambes démesurées ? J'ai entendu l'autre, et qui était probablement sous influence : dans un château d'eau, attaché à une bombe avec détecteur de mouvements.

Ses copains avaient l'air impressionné. L'autre, la noire défigurée, buvait une 8.6, mal dissimulée derrière une haie, à l'entrée de la résidence où se terre Madame Oui-Oui. Madame Oui-Oui répond à peu près n'importe quoi aux questions qu'on lui pose, mais avec un voix grave, profonde, et qui vous prend aux tripes. Cela donne de la profondeur aux propos les plus vains.

{établir une cartographie}

Des Hérons.

Car tous sont les facette d'un même joyau (! en l'occurrence…). Les énumérer tous est impossible : ils apparaissent et disparaissent assez vite. J'ai moi-même souvenance de quelques avatars héronesques escamotés de sinistre manière. Mais, pour un héron *pacifié,* combien d'autres surgissent (au Parc Popy la plupart du temps) ? Brandir un sandwich comme s'il s'agissait d'une arme. […] Chaque matin le Héron, bien fier, me narre l'histoire des quatre verrous (qu'il a posés *lui-même)* et de la vieille d'à-côté qui s'est fait « arnaquer ». Sans qu'on sache bien, au fond, de quoi il peut s'agir. De là le Jardin Rosa Mir, quelques inscriptions, démolition d'un taudis, la toux de Monsieur A.

Retour aux yeux (les même que ceux de Monsieur Météo), à « celle qui ne dort pas dans sa chambre » et sous-entendus scabreux avec la jeune femme (assez déplaisante). Nous n'avons rien remarqué fors les moulures et surtout le papier peint écœurant on a du mal à imaginer qu'un jour quelqu'un a réellement *voulu* cela. Dieu, à côté, c'est un p'tit rigolo. Lorsqu'on trouve le bon angle, on

voit, dans la tapisserie, des Hérons. Par milliers. Alors je recopie : « Tout va bien chez Mme L. le matin je la reveille, elle prend son thé à 10h15 dans la cuisine, elle sort un petit moment dans le balcon de la cuisine pendant que je lui fais couler son bain, elle aime bien ça, après le bain je la seche, massage du dos, je l'habille, elle s'allonge ~~dan~~ sur son fotteuille, je continue à lui masser ses jambes, et pieds. ça lui fait beaucoup de bien. […] ». Pas oublier l'anniversaire de Marie-Jo. « Les pharmaciens sont des voleurs » (pourtant l'un de ses beau-fils est pharmacien).

(le lendemain)

Le lendemain Denise s'était chié dessus, bien liquide, et bien aigre. Elle n'en perd pas son humour. Certaines pièces de l'appartement ont quitté son esprit. Plus même désaffectées : effacées. Comme sa fille était attendue on lui a mis de beaux habits et on l'a installée dans le salon, assise (parmi fauteuil roulant, rolator, adaptable).

L'autre, dont j'ai oublié le nom s'habille n'importe comment (et notamment ses horribles bottes fourrées). Laure. C'est ça, Laure, ça me revient. Elle est d'une laideur inconcevable.

K. attend la mort (la mort est un Héron tapis dans le papier peint). Sa femme papillonne, bruyamment, *férocement*.

Louis, lui, m’a narré la fin de *Un singe en hiver*. Il y est question de vieillard, et d’hiver, de long hiver. Je cite Wikipédia :

Le jeune Fouquet, père d'une petite fille et divorcé, échoue à Tigreville en Normandie. Il loge au Stella, un hôtel tenu par M. & Mme Quentin. Une amitié, qui confine à celle qui unit un père et un fils, se noue entre les deux hommes. Tous deux font des rêves d'ailleurs (la Chine pour l'ancien combattant, l'Espagne pour le jeune homme) : mais si Fouquet aime la boisson, Quentin a juré de n'y plus toucher. Dans ce cadre spectral d'une station balnéaire normande, Un singe en hiver narre le rapprochement de ces deux êtres ; qui, à leur manière, éprouvent bien du mal à vivre dans ce monde, pétri de douleur et de solitude. Ils trouveront le réconfort, communieront, lors d'une soirée épique, où ayant abjuré, M. Quentin se saoule et entraîne Fouquet dans son délire. « Ainsi, en Chine, l'hiver, des singes égarés se réfugient dans les villes. Quand ils sont assez nombreux, on chauffe un train pour eux et on les renvoie vers leurs forêts natales. »

Contrairement au souhait exprès de sa femme, je l’ai laissé au lit, le priant d’avoir l’air bien souffrant et bien fatigué. *(phrase illisible)* Louis, qui souvent me compare à Groucho Marx (quelque chose dans la posture, que j’accentue, mais autre chose aussi, qu’un certain amour propre m’empêche de préciser davantage — pour le moment), marmonne avec son accent chantant, à propos de mondes parallèles, d’échassiers, cracheurs de feu et autres amuseurs (auxquels il me croit affilié) et par ailleurs redoute, goguenard quand même, les complots du FBI, de la Stasi, etc. Le monde gravite autour de

Louis, poussah rêveur et néanmoins cynique (au sens strict), tas de chair souffreteux vêtu de son ineffable short trop large et de son marcel préféré (celui à grosses côtes, un peu délavé*). Le tout bleu marine.*

Avec *le Mange-Lynx* nous sommes allés chez Sophie. Belle balafre. J'étais là en *body-guard,* la photo du défunt (vivant) installée en haut du placard de la cuisine, dans une boîte de chocolats de Noël, vide. Manque : le lyrisme. Les larges envolées avec des infra-sons pour remuer tripou. Mes périples furent désordonnés, et toujours harcelé par le hÉRON, grand ou petit, selon. Parfois pas plus gros qu'un bouton de culotte. Parfois immense, obscurcissant le ciel. Protéine Tau. Joli nom. Joli prénom. *(Vérifier également la signification du mot « chikan », en japonais ; tâcher de s'informer — pour Monsieur Guy — à propos de la mécanique qui permet le fonctionnement du Rubik's Cube.)*

On comprendra ici à la fois mon état d'abattement, cette lancinante fatigue que j'attribue par facilité aux β-bloquants, et ce vertige tors qui peut vous saisir parfois pour une raison insignifiante (en apparence). Au fond, vertigne est légitime *(sic).*

& cette fois — Georgette a vomi dans un haricot en carton. Partout sur les murs des photos du Héron partout, sur étagères, figurines héronesques. Héron en short, Héron à Venise, Héron en millefiori. Gants de toilette visqueux, vraiment. Chez A. pas de lumière dans les chiottes, et c'est probablement tant mieux. Sophie j'en ai parlé. Colette n'a pas fait Coin-Coin (comprendre : ne s'est pas lavée). Et, mystérieusement, son appartement empeste le flageolet.

Chez Mme C. — rencontre avec sa fille, l'une de ses filles (lune de ses filles), qui aurait « un peu mal tourné ». Je n'en dirai pas davantage (elle écrit des livres de cuisine). Puis Louis. Héron-Louis. Hémorroïde. Éductyl. À ce propos « citer suppo blog monde est sérieux » (?). La fatigue empêche d'appuyer sur la détente. Pourtant cela me détendrait (!). Héron m'empêche de mourir. Hirsute il vitupère : « encore plein de trucs à faire — en plus tu traînes les pieds ». Il pleut. Demain je mettrai mes groschaussures.

Bien doser les anticoagulants, poser un (ou plusieurs) joli cathéter. Bien choisir la musique. Laisser aller les paupières : repos. Cela devrait bien se passer.

— Couché sur le côté, vautré sur son bat-flanc, nu, dos au public, Louis s'est mis à chier. Il citait souvent, *à cet égard,* Céline (L.-F.). Mais ce soir-là ce fut Mel Brooks — Frankenstein Junior. Et cela n'avait rien à voir. Diversion, sans doute. Nous, mutuellement, nous rebaptisons. Le Fourbe. Le Félon. Et nous ricanons de conserve. Comme deux idiots.

Cependant, le Héron fait l'inventaire des ressources (cagibi, grenier). Il est incroyablement véloce. Démoniaque. Et d'une efficacité fulgurante. Il a rassemblé ce qui lui est temporairement nécessaire. L'assemblage est improbable. Pourtant, avec ces modestes ingrédients, on peur confectionner des explosifs, ou des poisons violents.

Peut-être qu'il va pondre ?

La douleur est partout, et a fatigue. Capilotade : Sorte de ragoût fait de plusieurs morceaux de viandes déjà cuites.

Des esquilles : c'est ainsi qu'il imagine le *contenu* de son dos.

Assis sur un haut tabouret raisonnablement *design,* le héron tapotait avec son stylo, et c'était

passablement agaçant. L'usage des adverbes — Cela n'avance pas, reprit-il en avalant une belle gorgée de *Get 31*. Pas d'intrigue, peu de personnages, rien. Une accumulation d'anecdotes plus ou moins compréhensibles…

Il avait l'air très contrarié. C'était la première fois que je le voyais ainsi et cela me troublait. Alors je promis (j'avais quelques idées derrière la tête, juste derrière, mais très vite décevantes. Par exemple j'avais imaginé m'en tirer en adaptant un conte, genre Petit chaperon rouge. Mais, le héron (pardon ; le Héron) ; Loup ou Chaperon ? Voire Mère-Grand… Tous ensemble ? la confusion risquait d'être.

(Bout âcre)

Lorsqu'il était petit, le Héron allait à l'école (mais avant il fréquenta le bac à sable, avec crottes de chat et boîte de conserve ad hoc). Il avait des amis, d'autres animaux — que lui. Il se souvient de Bruno, l'hippopotame trisomique ; de Muriel la girafe, à qui régulièrement il volait le cartable afin d'en répandre le pauvre contenu sur le trottoir. Muriel pensait qu'il s'agissait d'une preuve d'amour. Elle était assez sotte. Pour une raison

précise, mais qui ne peut être évoquée ici, elle lui faisait penser à Catherine Crachat[44].

Le Fourbe et le Félon s'entretenaient à propos des avancées de la science (rayon laser, précisément). Mais les quelques meubles de la chambre leur étaient u casse-tête, un Tétris® lent mais implacable. Ils avaient beau être en apesanteur, et se mouvoir au ralenti, les chocs étaient fréquents, et douloureux. Capilotade, donc.

L'exercice est délicat (enfin n'exagérons rien) d'à la fois écrire, retranscrire, relire, etc. des moments différents, disjoints, du texte. Texte comme un continuum — pas forcément très lisse du reste, long ruban de soie « champagne » parsemé d'éclats,

---

44 . Wikipédia, toujours : Aventure de Catherine Crachat est un cycle de deux romans de Pierre Jean Jouve initialement parus séparément : Hécate (1928) et Vagadu (1931). Le diptyque débute par Hécate (1928) qui conte l'histoire d'une star de cinéma, Catherine Crachat, qui cherche son destin entre différents hommes et différentes femmes. On retient surtout la figure de Pierre Indemini, mathématicien, peintre et poète, et celle de la baronne Fanny Felicitas Hohenstein, la « femme fatale ». Comme Hécate, la déesse lunaire à laquelle elle est comparée, Catherine conduit à la mort ceux et celles qu'elle aime. Le roman peut aussi être lu comme une percutante chronique de la vie dans les milieux intellectuels, mondains, artistiques et féministes des années 1920 en Europe. Le second volet est Vagadu (1931) : moins qu'un roman, c'est une extraordinaire succession de scènes oniriques rêvées par Catherine lors du transfert qu'elle vit avec son psychiatre, le Docteur Leuven (où on peut reconnaître Rudolph Loewenstein, le célèbre psychiatre de Blanche Reverchon et Jacques Lacan et ami de Marie Bonaparte) : ce roman exploite explicitement la « matière psychanalytique » comme aucun roman ne l'avait fait auparavant.

de déchets, immondices, charognes. Passé ce jour l'échine courbée, à opposer aux récriminations un silence moqueur. L'usure est lente, inéluctable (selon moi qui n'imagine même plus consentir le moindre effort dans le sens de la « réparation » — au contraire). Et (mais c'était au début) :

1. Un exemplaire de TINTIN AU CONGO en princeps, chez une vieille dame. Je garde de cette lecture un souvenir fort mitigé : ça me semblait très étrange, à peine compréhensible. Aujourd'hui je dirais : « surréaliste ».

2. Un prospectus des TÉMOINS DE JÉHOVAH dont je me rappelle l'illustration : toutes les bêtes de la création coexistaient pacifiquement ; il se dégageait de ce dessin une atmosphère de paix et de félicité qui ne pouvait que produire nostalgie (ce genre de sentiment).

3 et 4. Un JULES VERNE lu et relu, les vieilles éditions rouge et or, 20 000 lieues sous les mers ; mais je me souviens également, et comme plus troublant, LE CHÂTEAU DES CARPATHES.

5. Un numéro de LE JOURNAL DE VAILLANT, l'ancêtre de PIF, chez ma grand-mère paternelle (Jeanne). Reliure toute démantibulée, pages cornées et abîmées, avec ici et là des gribouillons au crayon de couleur...

6. TOM TITS (ou TITT), expériences de physique amusante ; un vieux livre où était expliqué, accompagné de gravures charmantes, comment fabriquer de l'encre sympathique, comment faire flotter une épingle sur l'eau, etc.

7. L'un des premiers livres pornographiques qu'il m'ait été donné de posséder (on avait dû me le prêter et oublier de me le réclamer) ; je me souviens surtout de cette scène en sous-bois où un certain Mario, ou Pippo,

SODOMISE UNE JEUNE FEMME INSTALLÉE À PLAT VENTRE SUR UNE BALANÇOIRE — POUR « PRÉSERVER SA VIRGINITÉ »,.

8. Le PETIT LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE.

9. Les catalogues de vente par correspondance, dont mes camarades et moi consultions fébrilement, loupe à la main parfois, les pages de lingerie féminine, scrutant à travers le tissu pour tâcher de deviner « des poils », par exemple.

10. Un manuel de CODE DE LA ROUTE dont j'aimais beaucoup les illustrations (petits camions, petites voitures)...

Mais assez barguigné. Le comble (?) étant, à titre de preuve, que je m'en fous considérablement. (Du reste bien peu de choses m'intéressent désormais. Ma fille, la musique, l'écriture et la lecture, la nourriture et le vin ; quelques-uns de mes « patients ». Ceci pour les lignes de force. Entre lesquelles grouille faune/flore minuscule et complexe. C'est l'histoire des poils qui a achevé de me désoler (mais je n'entrerai pas dans les détails). Trop de choses, de plus en plus, me sont d'évidence artefacts.) Fin d'la parenthèse et retour au é Rond. Je pourrais, précise-t-il d'un ton docte, je pourrais passer ma vie au lit. À écrire. Les draps malodorants (me plaisent j'y suis — fort attaché cela me

rassure en quelque sorte (rabouillère

et c'est

exprès

que je ne fer
merai pas
les deux
deux parenthèses.

(pas oublier le chèque à la régie)

Invité au restaurant (au théâtre aussi bien) par un fâcheux. Par faiblesse ne pouvoir s'y soustraire. Mentir toute la journée ou pis : ne même pas écouter les (jérémiades tout de même, ou les ruminations) et répondre n'importe quoi, *pilote automatique*. Le pire (?) étant que ça *fonctionne* parfaitement. Trop las pour un compte rendu circonstancié je dirai simplement personne n'est mort, hélas, personne n'est mort.

La route a été longue. J'ai utilisé divers véhicules qui brinquebalant, qui pétaradant. « Pétaradante chèvre… » avais-je écrit (*in* Sur le Quai ?) mais je ne me souviens pas de la suite. À l'auto-citation je retiens « cette tranche de jambon sera notre pomme de discord ». Notamment. Que restera-t-il de moi quand, plus tard, il ne restera rien de moi (corporellement) ? Je vois bien cette façon qu'ont les livres, la musique, de tenir compagnie aux su(rv)ivants, j'aimerais bien que ça m'arrive aussi, accompagner. À ce propos nous avons convenu,

avec Louis, qui ne va pas très bien (euphémisme) que s'il venait à décéder un jour (prochain) je lui saurai bien gré, si cela est possible, de venir me hanter un petit coup en proférant, d'une voix outre-tombale mais cependant chantante (Sud-ouest) : « La moitié de dix-huit ». Il s'agit d'un petit pacte destiné avant tout à vérifier la solidité de l'au-delà, dont je doute. Et puis : imaginer une multitude sifflant faux, éternellement.

La douleur est partout. Jamais intolérable. Plutôt : animal de compagnie (dont je pourrais me défaire sans états d'âme).

J'ai vu une fenêtre qui n'existait pas. Pas une illusion d'optique, ni une hallucination. Je n'ai bien vue. Mais je savais, aussi, avec certitude, que ce mur ne portait pas de fenêtre.

Le Héron prend des douches (« mouillé c'est lavé, sec c'est propre ») et marmonne tel un shaman en se dandinant entre l'évier et la poubelle. Le Héron se désolé lorsque les choses ne sont pas *exactement* à leur place. Chaque jour, dans un agenda, le Héron note, grâce à un système assez sophistique de signes, de symboles, le Héron note la fréquence, le volume, la forme, la consistance, l'odeur, la couleur — de ses selles.

Cela fait des années qu'il — s'y adonne.

On interrogeait le destin. Totalement inapte { ou inepte ? }. « Moi vais mourir beaucoup » bramait Georgette. Et elle avait raison. Le Héron couché (délibérément), pansu et édenté, chantait un blues très ancien tandis qu'on bricolait son Pénilex™. Je me suis promis de l'enregistrer. Mais le son seul saura-t-il rendre le *grain* de la situation ? Je suis rentré fatigué, comme souvent, et harcelé, comme souvent. À la télévision : méduses, magnifiques.

La journée a été longue. Chacun pour soi. École, ménage, salariat.

Un puzzle pour Lola, modique. Le silence s'installe et, de loin, se mêlant subtilement aux acouphènes, le [cri] du Héron, plaintif, anxieux — et menaçant.

> *Je ne sais plus quel poète à la con parlait d'un couvercle sur la ville, Baudelaire, peut-être. Une rustine sur le monde plutôt oui.*
>
> *Postulat 1. Le monde est plat (comme une limande) ;*
> *Postulat 2. La rustine est un petit peu plus grande (que le monde) ;*
> *Postulat 3. Enfin on en finit, et assez proprement.*

> *Ce n'est pas une rustine, rugit le Héron surgissant échevelé, ce n'est pas une rustine — c'est un cache-misère.*
>
> *Variante sobre du cache-sexe.*

Le lit dans lequel tu te couches est bien propre — mais ça ne durera pas.

Compte-rendu héronesque (avec trompette en or massif et tambours en peau de bique) :

Odette : pas de lumière dans la salle de bain ; à cause du plombier paraît-il ;
El mysterioso DJ : entrée en matière (!) plus que salace avec l'infirmière : un flop. Mortifié il se réfugie dans le maraboutage. Plus exigences diverses (puériles) ;
Passage chez Maxence pour lui rendre son sac.

Puis Mathilde qui enfin m'avoua qu'elle n'aime pas — qu'on l'appelle Mathilde.
JPB (mêmes initiales que le regretté Jean-Pierre Bertrand, poète de qualité, qui anima notamment la revue « Si Brève l'Ivre ») : chaque fois je remarque un détail nouveau : telle carte (géographique), tel livre, telle photographie. Qui

orchestre son environnement (puisque ce n'est pas lui) ?

— Moi moi moi, claironne une petite voix métallique (héronique). Mais je sais que ce n'est pas lui. Pas vraiment lui. Il ment. Pour le plaisir de mentir. À peine sait-il qu'il y a — grève des éboueurs. Avec le vent c'est parfois épique. Ensuite : Laure. Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ? Comment a-t-elle pu survivre à de telles tortures (pis : elle est souvent hilare) ? Sa vie : succession de mystères, de rendez-vous allusifs, et de bottes fourrées fleurant bon fort la pisse. Chaque soir un bifteck.

Enfin : Rose. C'est son fils (F. du Bois-Joli) qui nous pose un problème : il est fou. Il m'a ce matin énoncé, surexcité (un homme politique…) ses griefs. Il faut
— régulièrement couper les ongles
— la peser un peu plus souvent
— bien retirer les morceaux de manger entre ses (quelques) dents inférieures avec de petites brossettes amusantes.

Tout ça dans le but de conjurer la mort.

Et puis il décida : douche. Et Rose s'inclina.

La kiné est *chubby,* son sourire ravageur. Et — elle sait canaliser F. du B.-J.

À ce propos je méditais allégrement sur Mozilla, le mot, quelque part antre Godzilla et Mozzarella. Esthétiquement : raté. Le Héron, lui, se prétend fils de Séguéla et de Lamartine (n'importe quoi, pour le coup).

— Spirituellement, s'entend, ajoute-t-il avec un clin d'œil répugnant. Il est assis sur une caisse et se goinfre (sandwiches, fromage, bière, banane). Ensuite il allume une cigarette, rote, pète, baille et fait craquer ses os.

C'est un *ouvrier.*

ChVVr : « Je voulais te répondre rapport au Héros (évidemment, fallait que je me fasse le lapsus : mais vraiment pas exprès), le Héron, comme quoi je l'aime drôlement bien (bien sûr, j'irais pas le lui dire, sauf peut-être sur son nid de mort) et que je trouve que c'est un vrai mec. Oui, il m'est bien sympathique, et en plus il est bien écrit. J'ai lu tout le gros... je sais pas comment dire, "poème" ça ne va pas, et "texte" non plus ça ne va pas, et" livre" ça ne va pas, et

rien ne me va de ce qui me vient alors je vais dire : tirage-papier, tiens, ça ne mange pas de mie, alors j'ai lu tout le gros tirage-papier que tu m'as envoyé (c'était pas avant-hier soir... plus ancien) et c'est comme une Bible, ou les Quatre Évangiles qu'on aurait nattés ensemble, ce genre-là. Le genre histoire sainte, quoi, mais quand on voit double de chaque œil, si je compte bien ça fait quatre fois. Et il y en a qui voient le Christ comme un pélican, c'est vrai, mais moi je le vois plutôt comme un héron, non ?

Bon. Eh bien merci et à la revoyure.

Ivrchvvr, barde gallois ». Février 2013

(Le jour suivant (un peu comme si dieU avait oublié d'arrêter le décompte ; après tout, la fabrication de la semaine (le septième jour) est parfaitement héronesque)).

— Qu'a-t-on appris aujourd'hui ?
— Que certaine vieille dame confond les Indiens d'Amérique et les Indiens d'Inde (elle a des excuses) puis prétend que les IDA (d'Amérique) ne sont pas de vrais Indiens ; que l'on peut consommer (consumer ?) pas mal d'énergie à mémoriser puis restituer (dans quel but ?) les

dialogues d'un film surfait ; qu'une vieille schizophrène peut mentir de façon éhontée ; que certaines situations sont entre chair (un sein, charmant) et chair (escarre) ; que la réalité (LA COUA ?) est malléable ; et que les mémés pètent.

— Quoi d'autre ?
— Que les guêpes, quand elles ont piqué, doivent se reposer, dormir, pour reconstituer leur énergie.

À la suite de quoi :
histoire incompréhensible d'un paquet de bonbons abandonnés avec une serviette en papier, sur un banc. Un petit garçon demande qu'on lui en donne. Les filles ne comprennent pas. Le garçonnet s'énerve et distribue des coups de pied, puis il grimpe à l'arbre, rejoindre le héron. Ensuite, il ne parviendra plus à en descendre, jamais.

Et criera : Voglio una donna !

Dans « l'intervalle » il a cueilli un petit bouquet de fleurs, pour sa mère prétend-il. On appelle les pompiers. Il faut rentrer.

Je veux raconter l'histoire du chasseur. Elle se narre en ch'timi mais il me manque trop de mots. Le gars va à la chasse. Il voit, sur une branche, un oiseau. Il vise, il tire :

— Tic, din l’eul.
L’oiseau tombe, un autre s’approche, curieux, pour voir. Le chasseur vise, tire et *tic din l’eul.* Etc.

Mon père, Héron parmi les hérons adorait cette histoire et, hilare, la faisait durer plus que de raison.

Il est drôle, mais pas *intéressant.* Drôle… disons : amusant.

Plus tard : elle me raconte confusément (mais l’histoire est vraie) comment à dix-sept ans on lui mit un revolver sur la tempe. Et puis finalement non. Mais un autre, « un adulte » n’eut pas cette chance. Devant elle. Tandis que brûlait la maison de ses parents.

Les troupe du Héron, à cette époque, battaient en retraite. Aujourd’hui cela n’arriverait pas. Héron est beaucoup plus fin. Il est capable, par exemple, de parler de « la baisse tendancielle de la hausse du chômage », dixit et sic (transit gloria). Ceci et quelques autres bourdes. Si Nicolas Héron est réélu je. D’aucuns diraient « je mange mon chapeau ». Mais je — n’ai pas de chapeau.

Dans cette guerre pernicieuse, discrète, presque ludique, tous les coups sont permis.

Je fais parler l'ours Totor. Très familier l'ours Totor. Mais ça ne marche pas : Claude, le Héron, se marre, reste couché et souriant marmonne des promesses dont je sais qu'il ne les tiendra pas. *Ardoise magique,* tel est son surnom.

Je file à travers un dédale de poubelles et de sacs en plastique amoncelés.

Où ensuite ? Au deuxième étage (c'est un cauchemar). Je ne sais plus son nom. Je sonne, j'ouvre (j'ai la clef), j'entre. Ce n'est pas elle. Un type vieux, maigre et mou. Torse nu, il se rase. Je bas en retraite et dévale l'escalier. Rez-de-chaussée. Idem. Dedans cela rouspète. Le Héron a adopté une apparence androgyne (mais vieux, vieille). Bec de corbeau, voix métallique.

Oh, but I'm always crashing in the same car
Yeah yeah yeah yeah [45]

La chose se débat. L'action devient circonspecte (si). Je découvre, levant la tête pour la première fois, un tableau un peu impressionniste, un peu passé. J'interroge. Mathilde Héron édentée et presque souriante me parle de son grand-père,

45 . David Bowie, Always Crashing In The Same Car, album Low, 1977.

lequel œuvrait au Salon d'Automne. Je n'en saurai pas plus. Le Héron a
— un orteil nécrosé
— des hallucinations
— un hématome énorme en haut de la cuisse gauche
— une grosseur suspecte à l'aine (gauche)
— une drôle de petite mauvaise odeur
— la voix grasse pleine de petites bulles
— laissé des traces de merde sur sa chaise.

Tous les coups sont permis, donc (certes) mais j'ai
— toujours un coup de r'tard.

(fin mars 2012) — combat perdu d'avance, je le sais bien : le Héron est partout, depuis toujours. Omni. Ayant écrit ceci je restai coi, sec, main levée, stylo se desséchant paisiblement je ne puis empêcher mes pensées de partir en ramifications, étendues, mais horizontales, immédiates (comme quand on marche sur une mince couche de glace sans trop peser) enfin ça part très vite, très loin on dirait

— du Walt Disney.

Quelqu'un marche au-dessus, va et vient inlassablement, de façon erratique aussi. Si j'étais

rationnel je dirais « Marie-Laure » mais
je sais bien qu'il s'agit du Héron.

Cette bête insatiable c'est étonnant imaginons-la immense, énorme et, délicate, se délectant du sang d'une bestiole minuscule. Esthète, en somme. Raffinée. On ne fait pas attention pourtant, ici et là, les logos familiers sont remplacés par une silhouette de héron. La prochaine fois, à la supérette, soyez plus attentifs.

Elle aime tous les légumes, sauf les brocolis (c'est son joker). Claude H. se pâmait devant le petit éléphant en bois sculpté que je lui avais offert. Lui même a réalisé un habile compromis entre « le vierge à l'enfant » et le phallus arrogant. L'autre ne m'a rien dit d'utile. Comment justifier toutes ces chaussettes ? Elle est partie sans mot dire, laissant une trace de merde sur la chaise. J'embrouille, je débrouille et je n'écoute plus. La conversation automatique n'est pas sans risque (parfois on échoue lamentablement — je préfère ne pas donner d'exemple). Enfin, je masse longuement ses gros seins encore fermes avec du Dexeryl mais — est-ce réglementaire ? Retour. Alcool frelaté, bicyclettes. Cette déclivité m'épuise. Je ne sais plus quoi faire. Même simplement en filigrane — le Héron triomphe. Je m'agite en tous sens, saute,

gambade, zigzague incongrûment. Il reste immobile, hiératique et très urbain.

Plus tard : « Aujourd'hui on n'a rien fait — et c'était pire. » Temps perdu gâché, au lieu de quoi on aurait pu — *glandouiller* (stérilement). Aussi : j'ai sorti les poubelles (cf. Jean Yanne : « Tout le monde veut sauver la planète, mais personne veut descendre les poubelles. »).

Reparti sur mes petites roulettes (je suis comme ça). D'abord passage au bunker, où le Héron distribue les munitions, et les ordres de mission. Puis dare-dare chacun s'épeuffe, en étoile, comme un minuscule impact transforme une vitre en, bref, et l'on y va, sur nos petites roulettes.

Moi j'ai d'abord tambouriné à sa porte puis, sortant mon passe, commencé l'ouvrage. Elle a ouvert. Elle n'aurait pas dû. Je l'ai embrouillée avec quelques jeux de mots dignes du plus vil Lacan puis j'ai filé chez l'autre, le retors. Je finirai par l'avoir. Pour l'instant (déjà) : je ne fais plus d'effort (pour ce que ça sert !) et aussi j'ai vu une jolie petite camionnette de pompiers surgir de la caserne, s'élancer sur la route et très vite se raviser, comme si elle s'était trompée. C'est le véhicule qui s'exprime, pas ses hypothétiques passagers. Puis le

Manchon, as usual : salut nazi jovial, questions rituelles (« comment vous êtes entré ? »). Enfin Cécile, vite nue sur son *siège de bain pivotant ;* nous discutons des prénoms. Que nous aurions pu porter, que nous aurions dû porter. Pour ce qui me concerne — et qu'on n'en parle plus — la légende prétend que j'aurais dû me prénommer Boris ou Ludwig. Mais que ma grand-mère maternelle (de mémoire : Berthe, Marthe, Simone) *m'aurait vu en rêve* (avant ma naissance) et que, moi, j'aurais déclaré très sérieusement « Je m'appelle Christophe ». Du grec Khristophoros, « celui qui porte le Christ ». Ensuite chez (…) comme un bateau ivre elle tangue dans le couloir se cogne contre les murs, hagarde, comme aveugle, elle meugle « de toutes façons j'y comprends rien ».

Manque l'action. C'est ce que me reprochera le lecteur attentif (par exemple : celui qui est arrivé jusqu'ici). Alors. Lui donner. Quelque chose. Quelque part. Entre. Vingt mille lieues sous les mers, les orgues de Staline, Disney World ™, le paradis sur terre version Témoins de Jehova et un concert de Kiss. Le Héron.

Drapé. Dans son quant-à-soi — j'adore cette expression — passait en revue ses troupes (Playmobils ™ vert-de-gris). Avant. Jouant de sa

cravache comme d'autre l'archet. De s'offrir un caprice très *gay*. Et c'était la première fois. Grotesque. Pathétique. Totalement flippant. C'est. Ce que j'expliquais à Damien : l'hallucination provoquée par l'Artane ™ n'est pas effrayante *per se*. C'est lorsqu'elle cesse, lorsque d'un coup disparaît le très ordinaire quidam avec lequel on conversait depuis un bon moment — que l'angoisse, massive, surgit et empoisonne TOUT.

Le reste : billevesées. À ce moment de l'histoire, sachant ce que je sais, et taisant ce que je tais, m'est apparue l'IMPERIEUSE (à prononcer à la Dali) nécessité de publier (si tant est) ce texte *sous* pseudonyme. Je m'en excuse auprès de mes lecteurs épris de vérité, de transparence et de jeunes femmes courant pieds nus sur la mousse des bois : trop de risques. Ma peau, mes tripes, mon gésier ! Ayant opté je puis m'abandonner, m'ouvrir enfin, tel un sphincter trop longtemps contenu. La vraie vérité, telle une chiasse acide, peut envahir, enfin, le monde.

Et… ce livre sera attribué à… CHRISTOPHE PETCHANATZ ! *(Tonnerre d'applaudissements)*.

Peut-être serait-il temps (se dit-il) de cesser d'être courtois. Après tout, le Héron vit sous mon toit,

nous partageons couche et repas et même : nous nous sommes même reproduits ! Et pourtant je le hais (non, même pas, c'est une sorte d'indifférence torve qui, par exemple, me permettrais d'accueillir la nouvelle de son trépas avec une sorte de soulagement benoît mais je ne le hais pas, non, finalement. Disons simplement que je me suis trompé).

Ceci étant, le Héron est souvent grognon, rouspéteur, critique tout (moi surtout) et a ce défaut irritant ; faire porter a autrui (moi surtout) la responsabilité de ses échecs. Ce sont peu de choses souvent : changer de gazinière, organiser la sortie du dimanche voire préparer tel plat. On comprendra du coup mon souci d'incognito : la peur des représailles.

Déclarée depuis toujours, la guerre faisait rage, larvée, permanente, juste sous la surface des choses, braises fourbes imitant la fraîche matité d'un marbre familial, rassurant. La main se pose — psht ! J'expliquais tout à l'heure le temps qu'il a fallu pour que je saisisse la signification du mot Vérigoud ™ (nom d'un soda de jadis et ce jadis m'était cher : Nancy, le Réa bar, la Croix-Bleue, les douilles ramassées dans le caniveau le lendemain d'une fusillade, les dents du ragondin, la pisse du

lion tout a déjà été abondamment (d)écrit et plus tard encore les Dash ™, Tide ™…

À vue de nez il était 17 heures et l'on distinguait difficilement la mère de la fille tant, amibes détraquées à demi décomposées, tant elles appartenaient au même bouillon épais, infâme, ce mot prononcé il y a peu par Maryse à propos de sa jambe (encore) valide : « charogne », ce mot d'une puissance et d'une violence terrible[46]. Pourquoi cela me navre j'y vois le morceau — lourd — de viande putréfiée, aux couleurs lourdes, les mouches, les asticots, ce jus infâme qui sournoisement suinte et l'odeur, la même odeur que ces sous-sols bas de plafond où l'on allait jouer, courbés, et où un jour nous trouvâmes (rencontrâmes) un crâne de bœuf pas tout à fait « nettoyé », les sous-sols des nouveaux abattoirs on y entrait par un soupirail c'était — facile. Mais où avions-nous laissé les vélos ?

Génération spontanée.

---

46 . Corps de bête morte et en décomposition. Par extension et par dépréciation, viande. Étymologie : Picard, carone, carongne ; Saintonge, chareugne ; provenç. caronha ; ital. carogna ; d'un latin fictif caronia, dérivé du nominatif caro, chair. — Littré.

Cette odeur, cousine de l'odeur-goût d'une vieille carie, des escarres profonds avec pyocyaniques (on voyait la colonne vertébrale, les « soignants » s'excusaient auprès de la vieille dame, folle pourtant, de tant la faire souffrir (croire en Dieu, n'est-ce pas ?)), cette odeur disais-je, presque suave, presque *sucrée*. Presque — kitsch. En Jordanie aussi au passage d'un col sur la route des rois : le vent sur nous soudain rabattit la puanteur d'un charnier : violence. La Route des Rois. Sacs en plastique blancs, tous identiques, jonchant la campagne (land art spontané). Et ce bocal, plein de dents, offert à P.G. je crois.

Je remonte sur mon vélo, je file (je fugue) avec en poche un quignon de pain et un morceau de gruyère.

Ma fugue aura duré quelques heures et personne ne s'est rendu compte de rien (semble-t-il) : je suis rentré, j'ai prestement ramassé sur la table de la cuisine mon mot d'adieu ridiculement pathétique, hop, voilà, l'histoire reprend son cours. À cette époque-là, *à l'époque* comme dirait Lola, qui s'imagine que ceci désigne un moment particulier de l'histoire de l'humanité (comme on dirait *l'après-guerre)* mais Lola a des excuses car elle a cinq ans — à cette époque-là le Héron est maigre, vêtu d'un

bleu de travail. Il porte un petit bouc et s'énerve facilement. À cette époque, probablement, il ne sait pas qu'il est Héron. Ou il a (délibérément peut-être) oublié. Car de tout temps il était là. Archéoptéryx ou ptérodactyle, c'était lui, déjà. Quand moi j'étais petite holothurie qui péniblement gravissait la berge argileuse et retombait pof lamentable. Le Héron sillonnait les cieux, impérial. J'avais mis du temps, et de l'énergie, à me remémorer ce mot, « griotte » quand le concept de Guignolet était, lui, très net. J'ai quitté l'immeuble malcontent, à cause de l'écoulement du lavabo, insatisfaisant, des propos ambigus du kiné et de ceux, dépourvus de toute ambigüité, d'Odette (le pire : je n'étais pas loin de partager ses idées).

Incise : les univers. Voilà l'idée ce serait ça, voilà : on retire les protagonistes de la scène, et on s'attache à décrire l'univers concerné.

— Ah bah, ça fait pas Nouveau Roman, ça, Georges Perec, Bourdieu ?

Moi j'ai rien entendu.

Comme de ce matin :

- L'appartement de Maryse. Maryse est son deuxième prénom. Des photos du Héron, qui

se rengorge, trônent partout dans l'appartement. Mais Maryse prétend qu'il est mort (il n'y a pas longtemps). Il buvait (beaucoup) et puis plus. Puis le ganzer[47]. La serrure est difficile. Un verrou grippé, la serrure principale, qui accroche également. Porte s'ouvre. En face : la cuisine. Une cuillère en bois prolonge la manette (poignée ?) du robinet. Les gants de toilette sont visqueux. Tout — TOUT — est encombré. Impossible de trouver une place pour poser un dossier et noter quelque chose, par exemple. L'appartement est composé d'un grand (?) salon, d'une chambre, plus petite, d'une cuisine, exigüe, de WC minuscules. Plus un grenier, saturé d'objets bien rangés. Loulou avait le chic pour confectionner des rangements. Maryse espère retrouver Loulou après sa mort. Devant les meubles et placards traditionnels, des cartons, des boîtes, des piles, de revues, d'albums photo, de vêtements. De fait il reste juste la place de circuler. Ce sont comme des tranchées. Les meubles, les étagères, les vitrines sont chargés de bibelots, des milliers. Principalement de chouettes, en toutes

47 . Cf. *Échange standard,* Robert Sheckley.

matières. Mais on comte aussi des chats, des chaussures (miniatures, en faïence, oui), des millefiori, des baromètres, des… enfin, tout ce qu'une imagination déréglée pourra envisager. Des petits papiers sont collés ou épinglés partout : « attention, interrupteur de la sonnette » ; « ne pas ouvrir l'espagnolette » ; « rien poser là-dessus ». L'appareil à oxygène est posé sur la table de nuit. Les prises électriques sont — rudimentaires. Le bas de la table de nuit est constitué d'une compression de sacs à main plus ou moins vétustes. Il y a des voitures miniatures, un poupon habillé en marin, des piles de torchons, de serviettes, de maillots de corps, des bas de contention. Le fauteuil roulant trône le plus souvent dans le salon. La pièce centrale, la clef de voute : la chaise-pot qui sert de desserte : trois haricots (cuvette haricot), deux en plastique, un en carton, dans lesquels Maryse range tous les objets dont elle a ou pourrait avoir besoin pendant la nuit : télécommandes, boîtes mystérieuse, étui à lunette, pommades et médicaments divers, petit chiffon, téléphones, petite bouteille d'eau ; j'en oublie. Nous sommes au deuxième étage. Le code est 30B. Ne pas oublier le *tourniquet*.

(incise dans l'incise : cela (le geste) démarre comme le signe de croix et se termine comme une menace d'égorgement — j'ai bien aimé)

- Chez Mathilde — la sonnette ne fonctionne pas il n'y a pas de paillasson. Au moins une pièce est désaffectée (y sont stockées les « affaires » de sa tante morte). Odeur d'urine. Parfois pis. Dehors, on voit dehors, un jardinet en béton vieillot, la rue, avec les pompiers qui ramassent un corps. J'ai déjà évoqué le tableau. Il y a un meuble, qui gêne l'ouverture de la porte ; une chaudière tout le temps détraquée. Quelques chaises qui, sans qu'on sache pourquoi, ont un air incongru. La télé également. Et peut-être un crucifix et une branche de buis.

- L'appartement de Jean-Paul. Deuxième étage. Pas de paillasson non plus. Dos à la porte d'entrée, et dans le sens des aihguilles d'une montre : à gauche un grand débarras dans lequel s'accumulent tous les appareils ménagers en panne : aspirateurs, télés, micro-ondes… Ensuite une ex-chambre, désormais « bureau » des auxiliaires de vie, et réserve (protections, gants jetables, gants de toilette jetables…) ; coouloir en face. À mi-chemin à droite : salle de bain. Au fond : salon, lit médicalisé. Le Héron

est là, grotesque, tordu. Il répète « Putain… Merde… Ch'peux fumer ? ». Derrière la salle de bain : cuisine. Reprenons : $$$

- L'appartement de Victoria
- L'appartement de Madame C.
- L'appartement de Madame V.

Soir :

- Chez Colette
- Chez Mme L.
- Chez Denise
- Chez M. J.
- Chez Mme R. Andrée.

J'étais — à l'arrêt du bus 45 en bas des Esses j'attendais. Le type est arrivé souriant m'a demandé *il est à quelle heure le prochain bus ?* dans un quart d'heure j'ai répondu ; il a réfléchi, a répliqué c'est long j'ai ajouté dans une vie pas tellement il a ri m'a demandé s'il y avait un raccourci — plusieurs même ai-je répondu il riait encore c'est ensuite que

je l'ai reconnu (le Héron), le Héron déguisé en vieil arabe.

Aujourd'hui : il pleut. La pluie est un truc triste et liquide qui détrempe les vaches. Au bout du boulevard, dans le square pentu, s'étaient réunis des dizaines d'escargots. Il était difficile de ne pas en écraser. Je me suis même excusé. Sur le trajet, escarpé, quelques repères : un truc oblong, violet, un paquet de tabac vide, et tous ces recoins où il ferait bon être à l'affut. Mais non. Trop paresseux pour faire un bon *serial killer*. Et puis je suis — trop versatile.

Que dire qui n'aurait été dit déjà ? Artaud (et d'autres) à ce titre (vraiment ?) se seraient repliés en glossolalie et alii. Lire et relire Ph. Grand, ami je — trimbale ses livres quand il s'agit de *tuer le temps* à l'aide d'instruments retors : un seul livre suffit pour tenir, longtemps. Biscuit militaire en quelque sorte. Le Héron cette fois-ci nous apparut sous les traits de l'homme providentiel, celui qui vous ouvre la porte lorsqu'il vous manque la clef, ou que le code est oublié mais l'h.p. a un air passablement demeuré — et absent — et porte un pull bleu turquoise déchiré au col (sombre présage). Il nous ouvre la porte puis disparaît pesamment (prestement néanmoins) dans les étages et Lola

« j'aimerais bien visiter cet immeuble ». Arrivé tout en haut, comme d'une misérable mansarde il ouvre avec la grosse clé lourde rouillée une porte bancale qui donne sur le vide (le ciel) et — il s'envole en poussant un stupide petit glapissement. Héron est parfois bien déconcertant.

On m'a forcé à me baigner. L'eau n'était pas trop froide. Les douches : impeccables. Dehors il pleuvait. Tout très cohérent. Là-bas, dans le petit appartement, la « compagne » ressasse des « baaaahhh » (genre corbeau un tantinet ironique) à tout propos. « La malcontente » lui irait assez. Après l'agacement, désintérêt. Ma TA reste haute (arrêté tout traitement juste gélules d'ail, trois chaque matin, sans trop y croire — mais ça fait roter sévère).

Dans la somnolence dans
la léthargie plus ou
moins consentie :
apprendre à lire
— non sans mal.

Les images (vignettes) se succèdent : homme en vélo (un *papa),* animaux en péril, tâches domestiques, archétypes bien sûr et plus tard, lors exonération, lecture d'un vieil ouvrage de

statistiques assez amusant (pluie, parapluie, risque de mort). *Cérumen sur le clavier.* La journée a été chouette, ah ah (à ce propos, quelle serait la subtile nuance permettant de départager « ah ah » de « ha ha » ?). Lever, petit-déjeuner, courses, préparation repas, conversation, sieste, vaisselle, étendage lessive, ordinateur, télévision, repas du soir (léger), couchage de l'enfant, lecture d'un conte anodin et sou

dain apparition du hé

ron dans un paragraphe inédit. Peur. Outre le vent dans les échafaudages.

> *En m'amusant à fermer un œil et puis l'autre, moi qui suis amblyope, je me suis rendu compte que je ne voyais pas les mêmes couleurs avec chaque œil : l'œil gauche, celui qui fonctionne le moins bien, a une vision beaucoup plus sépia que l'œil droit.*

Suite épique (?) — Ce matin E. s'est déchiré une couille en sortant de la baignoire. Pompiers, quasi malaise (du scripteur), diverses péripéties. 7 points, cicatrice en L. Avant : O. ; sempiternelle. Mais je l'aime. Penser au *Journal particulier* de Léautaud, souvent. « Remonter » en voiture (dame du Jura,

mari hospitalisé ; comté, vin jaune) inopinément. Toute trace d'allergie (orangée) a disparu. Reste : « vieux moche », « je veux du bonbon ». Pérégrinations. Le vide. Carte de visite extorquée (à jolie coiffeuse) ; puis un autre vide, caquetant, cuisine à l'ail, simulacre d'hygiène. & retour. Commérages. Dilution. Fausse commisération. Je suis au point. Héron, héron en chacun de nous, héron papal, ducal, royal, héron fécal, hégémonies héroniques, petit héron espagnol avec des cicatrices et la plainte — plainte du célibat + cette implacable sentence : « seul que mal accompagné ».

La pluie pue du cul.

Dernières nouvelles d'ici (mars 2013) : la neige et ses aléas deviennent un sujet politique épineux. En Italie, des vieillards (mal) déguisés s'escriment pour allumer un feu et émettre, via un sale vieux tuyau rouillé, une fumée blanche (de préférence). Finalement, un vieil argentin essaie de se faire passer pour le Roi de France.

Merci le Pape.
Par des voies détournées c'est grâce à toi que je sais aujourd'hui que François 1er (le vrai) mesurait 2 mètres de haut, participa à 1515 Marignan (20 000 morts) et réclama à Bayard de le chevalièriser… Tout ça, ce n'est pas rien.
Merci.

Collophon — synonyme de « pet de maçon ».

Je me souviens qu'il y avait un homme politique, russe je crois, qui s'appelait Gromyko, et ça m'amusait beaucoup parce qu'à l'époque, un Miko, c'était une glace (un eskimo, précisément).

PETITS EXERCICES HEURISTIQUES PRATIQUES (1 ?)

Sur la base du couple bikini / monokini, créons de nouveaux mots parfaitement légitimes. Liste de mots commençant par bi (non exhaustive) : *bifidus* donne *monofidus*, *bicyclette* donne *monocyclette* (et non l'infâme *monocycle) ; bifurquer* donne *monofurquer* (aller tout droit ?) ; *bizarre* donne *monozarre* ; *biche* donne *monoche* ; *bigarreau* donne *monogareau* ; *bichette* donne *monochette* ; *bigophone* donne *monogophone* ; etc.

Est-ce que quelqu'un a déjà écrit ça : « J'aime toutes les femmes — sauf la mienne » ?

Mai 2012 — Malgré mes précautions (s'économiser) les douleurs gagnent du terrain. Tendon d'Achille droit (que certains s'obstinent à appeler *talon d'Achille*) suite à une glissade grotesque (quoique fugace) sur une grosse et grasse merde de chien, devant le Welcome Bar (circonstance aggravante). Les épaules. Côtes flottantes droites. Coude droit. Plus une presque sciatique — à droite, comme il se doit. L'ostéopathe (une sorte de mini-Héron (avec un

petit quelque chose de Kevin Coyne) puéril et sans aucun charisme) est peu convainquant.

Les douleurs et la fatigue.

Héron en chacun d'eux.

JP par exemple : possédé du Héron. Il crache des insultes, maigre vocabulaire : « Merde, putain ». C'est à peu près tout. Ici un Héron obstiné, lancinant, et qui ne lâche rien. Aussi : souvent il chie copieusement, quand on ne s'y attend pas. Et ça pue ! Et : il développe, à une vitesse incroyable, des maladies de peau. Qui disparaissent dès qu'on a le dos tourné.

Louis : Héron complexe, faussement amical. Cherche à me transformer en Groucho Marx, avec mon assentiment. Continue de parler de « la grosse, là » en montrant un fil électrique (mal posé, certes) qui court sur le mur. On comprend mieux quand il s'explique : « la grosse » araignée velue qui laisse descendre un fil épais, lumineux, au bout duquel se trouve une jolie boule — lumineuse…

— Et qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur ?
— Bê, des petites araignées lumineuses…

— Et ça vous[48] fait peur ?
— Non, ça m'intrigue.
Presque : ça l'amuserait.
Le Héron en lui s'affuble de pansements sur le nez et se plaît à mettre en échec toute velléité d'organisation. Insensiblement — mais très vite — tout va à vau-l'eau. On ne sait même plus QUI a posé tel pansement, quand, et pourquoi. Lui soupçonne une sale blague du 1er avril (ce qui nous fait un pst[49] vieux de plus d'un mois).

Mlle Colette. En elle le Héron : odeur corporelle aigrelette, sourire beaucoup trop large dans une face trop grasse (tortue géante). Elle n'a rien à dire (outre qu'elle est sourde), passe son temps à regarder (?) des âneries à la TV, et presse le visiteur de questions ineptes avant, une fois de plus, de se pâmer à propos des *aventures* du petit lapin noir et blanc, là, en bas, sur la pelouse.

Mlle Angèle — Héronification presque parfaite. On sonne à l'interphone, elle questionne d'une voix à peine audible (parasites, grésillements), feint de ne plus savoir ouvrir, afin de vous obliger à sonner de nouveaux. Et elle de maugréer. À sa

48 . Je vouvoie le Héron, souvent.
49 . Pst : pansement.

porte, même scénario : elle vous fait languir, prétend qu'elle était au téléphone, ou *aux cabinets*. Ne sachant que dire vous balbutiez un bonjour, une formule de politesse vous vous — enquérez de sa santé et là
— Vous avez vu mon bras ?
Elle bandit un membre certes hypertrophié, mais pas tant que ça.
Mortifié on ne sait plus que dire.
elle prétend en outre que ses pantoufles sont trop serrées.
Ce soir de « débat politique » (Hollande – Sarkozi) je me — suis endormi sur la canapé et encore : j'étais venu là par politesse. Mais — envers qui ?

EXHUMÉ DES TRÉFONDS D'UN DISQUE DUR TENACE, CET ENSEMBLE VIEUX D'UNE DIZAINE D'ANNÉES, INÉDIT (Ô COMBIEN), ET TITRÉ « LA VIE DE BUREAU » :

13 février 2003 — Fait froid. Mais Tante Pim déclare « il fait toujours trop chaud dans ces bureaux! ». Le Pépère clique consciencieusement. Après, on entend Tante Pim meugler dans son bureau, puis des voitures klaxonner. Pépère dit « ah, c'est Marion qui arrive... non, c'est un peu tôt pour Marion... un peu tôt du quatorze juillet... ». Quand Marion arrive, elle demande :
— Ça sent quoi quand on rentre ici?
— La connerie, répond le pépaire...
Tante Pim traite tout le monde de greluche. Enfin, les femmes. Pépaire fait des claquettes sur son clavier... Malika annonce en marmonnant qu'il ne faut pas boire de café car elle a fait du café. On reste perplexe. Sinon, tout le monde se plaint de la nouvelle voiture de service (Julie, Nanar) : elle fait trop mal au dos. Le truc de ventilation il est rond et gros pas beau. Joséphine prétend que depuis que le pépère a oublié un cédérome dans son portable, Weurd y marche plus bien. Bob a des trous plein son pull. A propos des mites, il s'exclame, l'air effrayé : « Oh c'est dangereux ces bêtes là ! ».

14 février 2003 — Une semaine sans Arlette. Ça repose. Tout le monde le pense ; quelques-uns le disent... Marion a très sommeil (c'est la Saint-Valentin). Pépère a acheté

des croissants et des pains au chocolat pour la pause café. Comme chaque vendredi, Thérèse fait le tour des bureaux pour organiser le pique-nique de midi. Les réponses sont simples et immédiates. Sauf quand pépère s'en mêle. Il veut savoir combien de parts de pizza il aura, et si il voulait commander juste une portion s'il était tout seul, qu'est-ce qui se passerait? et c'est quoi le vin (il veut du Saint-Pourçain)? et si Casino prend les chèques-déjeuner? et les bugnes, qui c'est qui va les acheter, et où? etc. Et finalement, il dit qu'il ne mange pas là ; car le pépère bien souvent à midi va acheter des baguettes de tambour ou bien il va à la banque soi-disant. Il y va bien souvent et on échafaude les hypothèses les plus folles : il se tape la banquière entre midi et deux, ou bien chaque jour il braque une banque différente avec une cagoule sur la tête (ou un chapeau de paille, dit-il)... Thérèse repart, perplexe et hilare, en se grattant le derrière. Ça fait quelques jours qu'il n'y a plus de savon aux cabinets. Ça... Personne n'ose en parler ; personne ne sait À QUI en parler... normalement ça serait à Tante Pim mais comme elle est vite énervée, on a les j'tons, et on va se laver les mains dans l'autre WC ! Le Héron annonce qu'il sera en retard pour déjeuner. Tante Pim fulmine : « tant pis pour lui, il se démerdera ». Quand Le Héron arrive, Tante Pim est tout miel et feint de vouloir lui trouver quelque chose à manger (en vain : toutes les boites sont vides). Marion et Le Gros scandent « sucette ! ». Ensuite, Le Héron nous pourrit la fin de repas par un compte rendu circonstancié et tarabiscoté à propos de quelque chose dont on ignore tout. L'après-midi, ça somnole dans le bureau (le vin).

17 février 2003 — Régnon. Personne n'a envie d'y aller : c'est lundi, on a sommeil. Marion dit : « une mouche c'est triangulaire ». Vers midi vingt il y a distribution des dossiers. Nanar se fait refiler un truc foireux dès qu'il a quitté la salle. Les autres prétendent n'avoir jamais reçu le mail. Le Gros se fâche tout rouge quand le Héron prétend l'envoyer sur une mission qu'il ne sent pas, mais alors pas du tout… Ils étaient tellement énervés que Marion a passé son après-midi à faire des jeux et Le Gros à télécharger des images de cul. Le pépaire, on sait pas bien ski fait. Des fois il fait « houmph ». Le Gros aussi d'ailleurs.

18 février 2003 — Ce matin : régnon des délégués du personnel (le Gros et Arlette). Ordre du jour : augmentation des chèques-déjeuner, formation du personnel, classement des archives, vérification du gaz et de l'électricité... Que des trucs importants quoi. Arlette, elle parle toujours pour rien dire, elle est toujours à côté de la plaque ; elle défend les opprimés (enfin elle croît défendre les opprimés, même quand on ne lui demande rien). Bref elle énerve. Elle énerve encore plus depuis qu'elle a été bombardée « responsable informatique » alors qu'elle fait tout juste la différence entre un PC et une imprimante ; par contre elle a un vocabulaire très riche en termes informatiques — des mots qu'elle glane à droite et à gauche — et n'a aucune honte à assembler ces termes pour faire son intéressante, du genre : « j'ai perdu mon gougleu » (en parlant du moteur de recherche Google) ou parle avec un air pénétré de Miskle (MySQL)... Sinon on a toujours pas de savon et on n'ose toujours pas le dire à Tante Pim, elle fout les j'tons.
Le Gros déclare : « l'Antésite, ça fait pisser ».
Igna plus d'enveloppes kraft 1/2 format. Tante Pim a décrété que ça sert à rien.

19 février 2003 — Marion et Le Gros sont contents : ils ont fait le test de la télé et ils ont, respectivement, 144 et 143 de Q.I. Le Gros a ajouté : « trou du Q.I. ». A propos d'Arlette, la sentence est tombée hier : « j'crois bien qu'elle est MAUVAISE »... Arlette, elle appelle le Pépère « Nini » et hier, elle a baptisé Nanar « Titeuf »...

20 février 2003 — Marion part rejoindre Joséphine à G. Avec le Pépaire on les imaginait saoules comme des polonaises à proférer des insanités dans les rues de G. :
— Postérieur !!!
— Zut !!!
— Pilosité !!!

Thérèse a réussi à foutre un bouzin monstre dans la machine de Malika, déplaçant l'air de rien tout le dossier program files dans mes documents. Le Gros est allé réparer (le pépaire, lui, envisageait déjà une stratégie de restauration alambiquée) mais en grognant ostensiblement. Thérèse, bien sûr, prétendait n'avoir rien fait. Dès que le Héron est parti, c'est un souk pas possible à l'accueil entre Malika, Arlette et Thérèse. Quant à Nanar, il s'est acharné un moment sur l'imprimante du pépaire et Le Gros a bien cru que ça finirait à coups de poing...

21 février 2003 — Jour de pizza (à 12h30). Passage de Mme Foldingue (une ancienne) qui nous narre en long, large et travers son nouveau job. Elle déclare qu'elle s'occupe de la réinsertion des jeunes de la galaxie ...!!! Quel bouloooo... Le Pépaire a pris du Beaujolais et du Saint-Pourçain. Casino était fermé, il est allé là où c'est plus cher. Joséphine a des problèmes avec son portable. Ça ferme plus, ça ouvre pas. Tout ça à cause de pépaire avec son poyer-pointe, comme elle dit. Arlette irrite de plus en plus. Le Prurit. Au piknik Le Gros était juste en face d'elle. Sinistre erreur. Avec le Pépaire ils ont constaté un bon sex-ratio mais le Pépaire proposait un partage inique : Arlette, Mme Foldingue et Thérèse pour Le Gros, Malika, Marion et Gilberte pour sa pomme. Quand on aura fait les fiches signalétiques, l'honorable surfer comprendra. Quel cauchon ce paipaire !!! Le dessert de Thérèse était nickel. Nanar, quand il a mal au cou, se met des pois chiches chauds (mais crus) autour (du cou).
Y'a un stylo vert par terre.
Le pépaire dit « heureusement que je lis internette... Pourquoi il y a un stylo vert, par terre? »
Les secrétaires jouent à qui décrochera le plus vite le téléphone... Ça se passe pas toujours comme ça... Le Pépaire regarde la défragmentation du disque dur de Joséphine. « Je réfléchis » dit-il. Il y a un trou dans le sol devant la porte du bureau de Marion, Pépaire et le Gros. Malika suppute que c'est le Pépaire (qu'elle appelle bizarrement « le gros ») qui est à l'origine du sinistre.
16h30 tapante : le Gros a fini sa journée, même sa semaine puisque c'est vendredi. Aussitôt seul dans le bureau avec Marion, le pèpère en profite pour siffloter (faut dire qu'il est frustré le pèpère : le Gros lui interdit formellement de siffler en sa présence) en plus il se brûle avec son café (il a pas mis d'eau froide) et il fait des bruits de vieux.

24 février 2003 — Y'a toujours pas de savon ni torchon dans le WC de notre côté. Le Gros et Marion sont allés en piquer de l'autre côté. Un torchon même pas très propre ! Marion est allée faire du ski, elle est toute rouge la tête. Sinon elle a plus tellement envie de travailler, cette après-midi. Thérèse nous annonce le passage de Joséphine mercredi. Puis elle éclate de rire.

25 février 2003 — Joséphine arrête pas de téléphoner au Gros. Ça l'irriiiite...!!! Arlette elle, vient vers le gros, super fayote : « toi qui es un super-économiste, comment ça s'écrit, *taylorisation* ? je me rappelle pu...». Après quand elle s'en va du bureau, Le Gros il fait un

sale geste avec son doigt dans le dos d'Arlette et il dit « super-économiste mon cul oui, connasse ». Thérèse s'énerve : « comment on peut faire un *moins* ? Je veux un *moins*, pas un trait… ».

26 février 2003 — Le Gros est enrhumé. Son gros nez tout plein. Régnon le matin, avec Marion et Joséphine, *et des gens du dehors.* Tante Pim râle après Gilberte. Le Pépaire, qui est en vacances, manque à Marion & au Gros.

27 février 2003
Ce matin, dans la rue, Le Gros a vu une toute petite mémé avec de très grands pieds — ou tout au moins de très grandes chaussures. Ça l'a laissé pensif.
Quand il arrive au bureau, Le gros vaque à ses petites affaires : il regarde ses mails, fume une clope, etc. Ce matin-là, Arlette se pose derrière lui, et reste plantée là ; comme elle ne sait pas quoi dire — et qu'il fait semblant de travailler, ouvrant et fermant des fichiers — elle se contente de lire à haute voix ce qu'elle voit sur l'écarn, avec un ton ironique (???) qui semble en dire long. Mais on ne sait pas quoi...
Tante Pim a ses vapeurs : subrepticement, elle baisse la chaudière au minimum et on se les pèle.
Tante Pim, qui était en train de casser du sucre sur le dos de Joséphine, s'énerve tellement qu'elle en crache. Mais alors un assez gros mollard, qui lui coule sur le menton...
(On dirait qu'Arlette fouille dans le bureau de Tante Pim, qui n'est pas là...)

28 février 2003
Vendredi c'est pique-nique
Arlette a claironné qu'elle avait acheté le saumon pour midi. Sept parts. Le Gros ira chercher le vin, comme souvent. Marion s'est contentée d'apporter des pots vides à tante Pim (au cas où elle aurait la bonne idée de les remplir…)... Tante Pim a fait des trucs aussi, je sais plus quoi...
Marion va finalement acheter le fromage : un St-Félicien bien fait et un Picodon.
Julie a fait une mousse au choc' et Thérèse une quiche sans pâte (!!).
Pendant le repas, Arlette parle du Gauleuteu et Millau… la pauvre ! Même qu'on lui fait répéter pour mieux se moquer.
Thérèse s'est bien appliquée à racler le plat de mousse au chocolat, elle a même mis une serviette autour de son cou pour ne pas se salir.
Avec le champagne et le vin du repas, on n'a plus envie de travailler cet aprèm', surtout que Joséphine n'arrête pas de téléphoner et ça énerve le Gros et Marion.
Tante Pim passe dans les couloirs en râlant et pestant contre tout ce qui bouge et même le reste ; elle dit qu'elle ne veut pas de café car elle a bien assez bu de vin… j'vois pas l'rapport.
Le pépère — qui est en vacances — a un mot de tante Pim scotché à son PC, un truc urgent à faire à son retour lundi ; j'aimerais pas être à sa place…
Lundi, finie la tranquillité, tout le monde revient de vacances.

3 mars 2003
Le Pépaire s'est fait voler son vin!
Marion fait des jeux.

Après y'a un camion qui grince. Le Pépaire et Marion font, en choeur : «HOULLA!». Joséphine circule en tapant les pieds. «Manque plus que les grelots», menace le Pépaire. Un jour on racontera l'histoire des grelots[50].
Joséphine elle a refilé un dossier bien merdique à Nanar et au Gros. Mais c'est surtout Nanar qui est embêté.

4 mars 2003
Le Pépaire a des problèmes d'impression. Elles disparaissent dans la nature...
Ce matin y'avait le réseau qui marchait pu bien. Arlette et Gilberte (mais surtout Arlette) ont tarabusté Le Gros pour qu'il «regarde» & en même temps Arlette débitait des diagnostics approximatifs et prématurés. Le Gros en avait marre (elle lui téléphonait sans arrêt, exigeant qu'il appelle la maintenance) il lui a dit « d'abord tu me parles sur un autre ton ». Après il a rebooté les machines et ça marchait...
Le Pépaire passe son temps «à la banque» et mange pu guère avec Marion et Le Gros. Le Gros il *dit la banquière tu lui pisses au cul !!!*
— Justement! rétorque le Pépaire, l'air canaille...
Le Héron, lui, s'est ridiculisé en écrivant à un fournisseur à propos des ordinateurs portables qui n'ont pas la bonne quantité de mémoire vive (croit-il).
Pépère vient de prendre son dernier sachet de café… il a dit.
Tout le monde s'en fout…
Le Pépaire, hier, était furieux après un de ses fils qui :
1 - ne savait pas ce qu'est un ornythorinque
2 - refusa de le croire quand il lui expliqua.

5 mars 2003
Tante Pim travaille d'arrache-pied à l'établissement d'une nouvelle typologie concernant les clients et adhérents : les vieilles taupes, les greluches, le nain gourmand, les pingouins, les grognasses, les vieux tromblons, et j'en oublie.
Marion dit, à propos d'Arlette : « t'as vu comment elle se tenait? on aurait dit une poule ».
Arlette, parlant d'un lien hypertexte dit *lien hypernet*. On ne rit même pu, c'est ça le malheur.

---

50 . Il y a fort longtemps, Le Gros fut l'objet des avances assidues d'une secrétaire. Cette personne était doté de quelques caractéristiques qu'il semble utile de préciser ici : nymphomane ou quasi, perverse polymorphe (elle poursuivait aussi de ses avances Malika, et se vantait de zoophilie), elle était également fort adipeuse, boutonneuse, passablement vulgaire et pour tout dire globalement repoussante. Elle s'arrangeait pour, le plus souvent possible, coincer Le Gros dans la petite pièce du photocopieur, pour lui déclarer sa flamme. Le Gros flippait sévèrement et se cachait comme il pouvait, le plus souvent sous un bureau. C'était le bruit des pas qui l'alertait : un pas lourd, accompagné du son des grelots (la demoiselle portait des bottes à grelot), qui déclenchait en lui une terreur irrépressible. Ce bruit, il ne l'oubliera jamais. Un traumatisme.

Aujourd'hui, on mange au bureau avec le Pépaire. Il va aller acheter son manger. Sa chaise et ses chaussures grincent. On dit qu'on va faire un site sur LA VIE TRÈS PIDANTE DU PÉPÈRE... Ensuite il nous parle de «la double capuche» avant de s'interroger quant au traiteur où il va aller.

6 mars 2003
Il pleut.

7 mars 2003
Pépaire a trouvé la porte ouverte ce matin, et le robinet qui coulait.
Grand débat houleux entre Arlette et Tante Pim à propos des fenêtres ouvertes et de la chaudière fermée.
Le Gros se mouche abondamment. Il s'étonne : « ça doit déshydrater, ça ».
Arlette toute gentille demande au Gros :
— comment t'écris déjà booster?
— bé oh oh ess té euh air...
— ah ouais d'accord (du genre « mais oui je le savais !!! »).
Marion, elle, elle est en train de se pépériser...
Arlette crie dans les couloirs : *Viens chez moi, y'a du feu...*
Quand elle passe devant notre bureau, elle a toujours une petite quinte de toux nerveuse qui nous irrite prodigieusement.

10 mars 2003
La guerre de la chaudière a repris de plus belle. Arlette s'acharne à la redémarrer et l'on soupçonne que Tante Pim l'a délibérément sabotée...
Au café, Malika déclare :
— Vous ne trouvez pas que ça sent le printemps?
Le Gros rétorque :
— Chais pas, j'ai le nez bouché...
Gilberte elle était super-énervée après la régnon RTT, elle a fait tomber sa poud' de cappuccino, puis son gobelet (vide) puis le machin qui récupère l'eau de la machine à café... On a essayé d'incriminer Thérèse, prétendant que c'était du f'nouil en poudre (le cappuccino) mais ça n'a pas marché, elle s'est contenté de glousser en faisant le geste qu'elle s'en foutait...

11 mars 2003
Le Pépaire a constaté que souvent il a des plantages « spoon 32 » au moment d'imprimer, et particulièrement quand il parle du Capitaine Haddock.
Thérèse vient expliquer, de manière fort confuse, qu'il y a là un Monsieur qui veut voir le Pépaire. Le Pépaire dit non, qu'il n'a pas le temps, qu'il part dans un quart d'heure et qu'il a des trucs à faire mais il ne peut, comme chaque fois, s'empêcher d'aller voir et de tailler la bavette de l'embrouillemane avec le Monsieur-qui-est-là.
Par la fenêtre on a vu une brave dame qui voulait s'occuper de la blonde qui fait la manche devant le Mac Do. La blonde avait pas l'air convaincue. La grand black à lunettes noires qui est avec elle semait bien le bouzin sur la voie publique. La blonde est entrée dans le Mac Do, laissant son sac à la dame. Elle finit par en ressortir avec des frites et des ballons pour la petite (de la dame). La dame et la blonde partent ensemble (la dame a embarqué le sac de la blonde). Le black mate discrétos au coin de la rue. En avançant un peu, il vient de se prendre le poteau !

Malika regarde un feutre rose, elle dit « c'est marrant, ce truc ; on dirait une bite ».
Le Gros rétorque : « y'a longtemps que t'en as pas vu, on dirait... ».
Le Héron passe dans le couloir, presque en courant, penché en avant. Il parle tout seul. Il dit « Ouais, y'a un truc, heu... ».
Arlette, quand elle s'en va, fait la sympa : « Salut les Peutis », d'une voix assez claironnante, faut dire.

12 mars 2003
Malika, qui bidouille on ne sait quoi sur l'ordinateur du Pépère, se demande « pourquoi il encule les mouches pareillement ». Le Gros explique que c'est pas sa faute : les mouches, elles viennent devant lui et tortillent du cul lascivement. Alors forcément.
Malika — Le pauvre, s'il t'entendait...
Le Gros — Au contraire! Il aime les bêtes...
Sinon, y'a un pauv gars qui erre un peu par les couloir; il paraît que c'est un stagiaire. Un vieux stagiaire alors. En tout cas, il ferme jamais la porte des cabinets quand il en sort. Le Gros non plus, remarquez bien.
Marion, désignant le patalon d'Arlette au Gros parle de feu de plancher. Le Gros reste un moment interrogatif. Puis il comprend. Et il rit.
Le Gros croit avoir défini ce qui ne lui plaît pas chez le stagiaire : le bruit de ses chaussures. On dirait qu'elles sont creuses.
Tout le monde se fout de moi avec mes freewares, se plaint Le Gros après que Marion a apprécié l'usage de 'Map of Chars'...
Arlette arrive toute guillerette et demande au gros :
— Aurais-tu la gentillesse de me prêter une cigarette?
Le Gros — C'est pas de la gentillesse, c'est pas un prêt non plus pasque tu les rends pas, mais je peux t'en donner une, sauf que je sais pas où est mon paquet de cigarettes.
Allant le chercher, il vit Nanar qui rôdait furtivement autour dudit paquet...

13 mars 2003
Dès le matin, Le Gros et le Pépaire délirent.
— Imagine une limace géante sur les anneaux de Saturne... propose le Gros.
— Avec une pointe pour lire les sillons...
— Hein?
— Ouais, elle émet des messages : «Terriens, terriens...».
— T'es rien du tout...
Bob a exhumé une charmante figurine représentant une jeune femme souriante, voire hilare, nue, debout, aux prises avec deux gaillards non moins joyeux et non moins nu. Un système ingénieux permet de remonter la mécanique à l'aide d'une petite molette crantée de sorte que le Monsieur qui fait face à la jeune personne se met à la besogner avec une ardeur manifeste. Bob l'a offert à Malika qui a joué les effarouchée. Sans tromper qui que ce soit.
Ensuite ils ont songé à l'offrir à Thérèse mais le Gros a prétendu qu'elle ne comprendrait même pas de quoi il retourne...

14 mars 2003
Un vendredi. Y aura-t-il pique-nique? Le suspense est presque insoutenable...
Au café, Malika a déclaré qu'elle avait les « nénés » qui avaient grossi.
À ce propos, de profondes divergences terminologiques opposent Malika, Arlette et Marion. Malika : nénés, Arlette : tétés, Marion : nichons.

Ensuite, un sous-groupe dissipé a déliré sur les souris et sur les loirs ; il existerait des souris sauteuses, et les loirs parait-il se défendent bec et ongle (?) quand un chat les importune, ils chantent « loir c'est loir » et pilotent des avions pour détruire les Twin Towers. Enfin, quelque chose comme ça. Submergé d'hilarité, le Pépaire s'est étouffé avec son café; il en avait plein le nez.
Thérèse a demandé « pizzas à midi ? » et personne a répondu. C'est affligeant. Finalement c'était lentilles, poireaux et salade de riz avec des crevettes. Du rôti froid, du vin. Pas assez de pain.
Marion déclare : chuis en train de péter.... (silence tendu) les boulons !!!
À la pause café, comme Gilberte disait qu'elle allait voir un concert de Johnny Haliday, et que Marion rétorquait que elle, elle allait avoir les Rolling Stones en juillet, Arlette, pour faire sa maligne a conclut « moi je préférerais aller voir les Rolling » (prononcé *rolingue)*...

17 mars 2003
À la pause-café ça discutait encore des souris. Thérèse semblait furieuse à l'idée que ces bestioles cohabitent avec nous au bureau; « elles mangent le papier », ajouta-t-elle, d'un air inquiétant.
Le Gros, ça lui semblait plutôt bien comme idée.
Le Gros et le Pépaire dissertent à propos du saucisson à l'ail. C'est un peu comme les cacahuètes, dit le Pépaire (il prononce caca-hu-wet), quand on commence à en manger, on peut plus s'arrêter. Après ils discutent de savoir si on dit Chorizo ou Tchorizo.
Le Pépaire, qui a arrêté de fumer depuis quelques temps, a rêvé qu'il s'achetait des cigares.

18 mars 2003
Journée bien agitée (Conseil d'Administration, avec, comme à chaque fois, le p'tit bonhomme qui se scotche au buffet après la cérémonie et s'empiffre allègrement de petits fours et de verres de vin). Et méchant dossier à finir just in time, comme chaque fois. Heureusement, Malika va acheter les kebabs...
Le Gros en a profité (!?) pour jeter plein de boites à archives qui traînaient au fond et qui l'énervaient prodigieusement...
Tante Pim n'est pas là, elle est malade. Gilberte en fait part à Thérèse qui, pourtant fort pieuse, s'écrie « Ouais! Super! ».
— Mais c'est grave, ajoute Gilberte...
— Ah bon? fait Thérèse, distraite, mais toujours ravie...
Gilberte a une petite bouche. Ça s'est vu avec le kebab. Mais Joséphine, qui a une petite bouche pincée, avait pris un énorme sandwich. Elle avait besoin de boire du vin pour aller à une régnon énervante.

19 mars 2003
La souris est encore à l'ordre du jour au café (croissants et pains au chocolat, aussi, et *vrai* café). Thérèse prétend avoir vu « la maman » des souris. Malika la décrit (la souris) comme un gros têtard... On parle de recruter un chat, ou de demander au Héron d'écrire une note de service à destination des souris, pour qu'elles trient et classent les archives, et ne détruisent que ce qui n'est pas intéressant...

20 mars 2003
Le Pépaire est morose depuis quelques jours. Il prétend que c'est à cause de l'Irak. Je subodore plutôt un excès de vie associative rurale s'ajoutant à un dégoût certain de la vie de bureau.

Joséphine, pendant ce temps, tape allègrement du pied en arpentant les couloirs, faisant retentir le siporex de son rire de folle.
Qu'est-ce que le siporex ?
Le siporex est un parpaing en béton cellulaire blanc. Très bon isolant, il est utilisé dans la construction de maisons. Très facile à scier, ce matériau sert aussi à la réalisation de sculptures extérieures (sur les perrons, les piliers de portails, etc.).

Le «stagiaire» (appelons-le Robert-Henri) a une poigne qui rappelle étonnamment celle de Nanar, au début...
Gilberte a trouvé deux souris mortes dans son bureau; la mère et la fille, semble-t-il... Quant au Pépaire, il est réputé pour voler les stylos de ses collègues.
Le Gros, le Pépaire, mais aussi Nanar, aiment les M&M's.

21 mars 2003
Super-Pépaire est un excellent réparateur d'agrafeuses.
En revanche, il se refuse farouchement à alimenter « la vie de bureau » en l'absence (ouacances) du webmestre habituel (Le Gros). Ça va donc rester vacant jusqu'au 2 avril, advienne que pourra.
Cette après-midi, Thérèse se balade avec une seule chaussure... véridique...
Arlette, elle, vient de découvrir qu'on peut mettre deux feneêtres côte à côte dans Ouindoze.

22 mars 2003
Un samedi! Le Gros est passé au bureau (il y a croisé Le Héron) pour faire sa déclaration d'impôts avec l'aide du photocopieur...

1er avril 2003
Retour de vacances et, en guise de poisson, une sale réunion où d'abord y'a rien qui marche. Joséphine s'énerve, elle va trop vite et dit que c'est tout naze. Arlette a une sale tête, *fouyou !*
Tante Pim s'est remise un peu, elle a des vertiges et envie de gerber grave. Elle n'est pas enceinte, non non...
Le Pépaire n'arrête pas de faire des trucs super-vilains, déclare Marion. Il dit des bêtises, il a l'air de s'ennuyer au travail.
Le Gros était content avec son kebab et ses frites à midi.
Nanar a fait une fausse manip' et a perdu 90 minutes de travail. Il avait les boules mais accusait Monsieur Microsoft eu égard que le logiciel il a rien demandé quand il a fermé, et qu'il a tout perdu.

2 avril 2003
Fin du dossier de la mort ? Marion et Le Gros en ont assez. D'autant que Joséphine est parfois très exaspérante (même si elle a cassé le talon de sa chaussure à cause d'un sandwich, ou quelque chose comme ça), elle se vautre, perd ses papiers, digresse et fait sa maligne.
Thérèse voulait envoyer le coursier dans la Loire (au lieu du Rhône). C'eût été cocasse.
Ayé dit Marion, le ciel est tout bleu, grand bleu, ayé.
Et puis elle dit qu'elle va s'en griller une.
Il s'est rien passé. Déjà y'a pas l'pépaire...

Sinon le Gros s'est bien moqué de Joséphine qui parlait de « stratégie de présentation des résultats » il a dit « ouais tu veux savoir comment on va faire la présentation quoi... ».
Arlette est anormalement calme. C'est presque inquiétant.

3 avril 2003
Ce matin y'avait distribution de petits bonbons SMINT au métro [voir avis d'une consommatrice : Avantages : Un bon goût et dur [sic...] longtemps
Inconvénients : Pas assez dans la boite !! C'est un bonbon agréable et goût légèrement acidulé ce coté acidulé donne a ce bonbon lorsqu'on le mets dans la bouche un léger effet pétillant. Il se présente dans une petite boite orange avec une pêche entière et une ½ pêche dessiné sur la boite. Sa boite est très pratique c'est une boite tiroir et les bonbons sortent un par un. Sa contenance est de 40 petits bonbons. Sans sucre mais avec de l'aspartame.
Composition : Édulcorants (sorbitol, aspartame), acidifiant, anti-agglomérant, arôme, huile végétale, partiellement hydrogéné.
Valeur énergétique pour 100 gr : 267 Kcal
Protéine : 0.4g
Glucides : 86 g
Dont polyols : 85g
Lipides : 3g
La boite contient 8 grammes de bonbons. Il y a aussi un site Internet mais peu intéressant, c'est uniquement en espagnol ou anglais. Il est déconseillé vu la taille des smint d'en donner aux enfants de moins de 36 mois. Par contre d'après le fabriquant une consommation excessive dans la même journée peut laxatif !!! Oups j'ai fini la boite entre le supermarché et l'écriture de cet avis soit 1 heure !!! C'est [sic] petites merveilles sont fabriqué [re-sic, etc.] en Espagne par CHUPA CHUPS BARCELONE. Smint existe à la pêche bien sûr mais aussi a la menthe et au citron attention je ne l'ai pas trouvé dans beaucoup de supermarché je sais qu'on peut en trouver chez Leclerc et Carrefour mais pour les autres ?? Je vous conseille ce petit bonbon frappé du sigle S et d'une forme triangulaire car vraiment c'est délicieux. Voilà mon petit avis pour une toute petite boite.].

Sur le toit du Crédit Lyonnais, y'a des p'tites cabanes (dixit Pépaire); il aimerait bien savoir ce que c'est et il suppute qu'il doit s'en passer des choses là-d'dans, oh bin bon dieu [dixit]...
Bob vint prétendre qu'il neigeait...
Ensuite, un grand calme plat s'abattit sur le bureau.
9h41. Marion est arrivée. On a parlé de Dubout. Les compères attendent le café.
9h48 : on tient le bon bout...
Pis quand c'est l'heure du café, le Pépaire file comme un voleur et on le revoit pô.
On se demande si on va manger avec le Pépaire à midi...? Ça fait longtemps.

Thérèse : « il est trimestriel le mensuel ...? »

Tante Pim et Germaine ont « investi personnellement » dans des 'sièges ergonomiques'.
Du coup y'a des hommes en noir qui circulent partout pour les installer, les régler, etc.
Un homme en noir passe dans le couloir, demandant à son acolyte :
— et... ils sont pédés?
— non, ch'pense pas, fait l'autre...

Le Pépaire, il a caché des boules de Noël dans les boites à archives du Gros.

4 avril 2003
Le Gros est venu juste pour une régnon avec Arlette et des marchands d'informatique. Pichnik à midi, Arlette se vautre sur la table et tripote le bras du Héron en lui parlant, et Nanar se marre discrètement...

Thérèse demande au Gros si son appartement est bientôt fini et s'il fera une crémaillère.
— Oui, mais pas avec vous, rigole le Gros.
Arlette, acide, conclut :
— On voit bien que tu le connais pas !!!

Arlette et Thérèse ont cafté sur la cachette de stylos de Tante Pim. Pasque sinon macache pour en avoir. Mais, au fond d'un tiroir, planqué sous des trucs anodins...

7 avril 2003
Récupéré un truc jetable du photocopieur. Ça peut servir à lancer des boulettes, des petits pois, voire de la purée, suggère le Pépaire.
Joséphine était toute contente d'un truc reçu par mail ; qu'elle voulait absolument montrer au Gros. Des pommes de terre qui dansent sur une sorte de bourrée. « Ouais, c'est pas mal » a fait le Gros, faux-cul.
Julie déclare s'être « levée du mauvais poil ce matin ».
Pépaire nous a parlé du « Titi-Beurre ». C'est un oiseau qui chante quand il va pleuvoir, son chant ressemble à son nom (!?). Sinon, il affirme que « le blanc, ça coupe les jambes ». Et narre une catastrophique randonnée vers Saint-Nectaire.

8 avril 2003
A propos de Joséphine, qualifiée de *rapporte-paquet* (elle a raconté au Héron l'altercation d'hier entre Gilberte et Arlette, et le pauvre Monsieur commercial du fax qui n'a pas pu en placer une), Gilberte conclut : « rapporte paquet, manche à balais, lave-toi les mains dans l'trou du cabinet ». Et aussi « Rapporteur de Paris, mets ta couche et va au lit ».
La chaudière est en panne, on se pèle. Arlette s'évertue à essayer de rallumer cette « putain de saloperie de chaudière ».
Juste à côté il y a deux petites souris mortes. Malika pousse de grands cris horrifiés.
Malika, en passant dans le couloir, déclare « j'ai ma culotte qui me rentre dans le derrière; j'ai horreur de ça... ».
Thérèse, elle, pense que si on retire la poignée d'une porte, celle-ci devient invisible !!!

9 avril 2003
Ça caille toujours autant. « Ils » ont laissé les souris mortes près de la chaudière, exprès.
Malika prétend qu'elle ne fait pas assez d'exercice, « tu vois c'que j'veux dire » fait-elle avec un clin d'œil appuyé...
Tante Pim affirme ne pas savoir qui a l'outrecuidance d'ouvrir les fenêtres subrepticement... Nanar en a marre, il prévoit d'être malade. Marion, elle, est malade.
Vers midi et demi, Arlette s'est engueulée gravement avec le Héron (qui lui même, contrairement à son habitude, haussait également le ton...), elle tapait du pied, hurlait, jurait... « J'en ai marre, vous me faites tous chier... ». Elle va, semble-t-il, avoir un avertissement.
Cette après-midi, Malika a reçu sa lettre de licenciement...

En fin d'après-midi, on entendait Arlette sanglotter auprès de Nanar...

> *Le vieux à sa fenêtre, au rez-de-chaussée. De côté on ne voit que son nez qui dépasse de la façade. Si j'étais un sniper, je serais vraiment tenté…*

10 avril 2003
Les locaux sont en vente. Deux visiteurs se présentent ce matin. L'un d'eux ressemble étonnamment à Saddam Hussein.
Le Gros a un peu jeté Joséphine qui venait hirsute et tapant du pied dans son bureau pour réclamer ci et ça tout de suite etc. Il a dit « faut arrêter avec les *il faut, je veux,* on peut pas fonctionner comme ça... ».
Elle repart furieuse, revient avec sa « bannette » pleine de papiers pour montrer ses « urgences ». Mouais...
La folie stakhanoviste de Joséphine et du Héron commence à fatiguer les troupes.
Le Gros et le Pépaire ont mangé du kebab et des frites à midi. Ils étaient contents. Marion est avec Bob, en déplacement.
Température glaciale toujours ; le réparateur est-il venu ? Mystère...
16h57 : la chaleur revient doucement. Bonheur...

11 avril 2003
Le chauffage est revenu ce matin, on n'est pas plus motivé par le travail, mais au moins on est au chaud !
Nanar a apporté des viennoiseries pour le café de 10h.
Comme d'hab' Thérèse raconte des bêtises et après elle rigole et bien souvent, elle finit par renverser son thé sur la moquette.
Comme tous les vendredis, c'est pique-nique au bureau. A midi, c'est pizza : y'a pô Bob et Nanar qui surveillent leur ligne alors on en profite pour se goinfrer de pizza, de guacamole et de glace, le tout arrosé de coca (Marion et le Pépère ont la flemme d'aller acheter du vin). Arlette fait son intéressante pendant tout le repas... Puis tante Pim traite les gens de tous les noms d'oiseaux (ou autres) et les invite à aller se faire voir chez Plumeau...
Le Pépère, qui pète les plombs, veut aller « faire du ski à Val Tho » (alors qu'il ne skie pas).
Dorénavant le Gros est en congé tous les vendredis.
Un vendredi pas très folichon, Marion s'ennuie.

15 avril 2003
Marion et le Gros reprennent le boulot ce mardi. La veille, ils étaient coincés par un éboulement à Val d'Isère...
Si si ; ils ont même eu une attestation...
Le Pépaire aime les Pim's au pamplemousse et se déclare navré d'avoir encore oublié ses « trop bons sablés du Monde qui viennent d'Écosse (sucré-salé) ». Pas des carrés, des ronds.
Y'a un truc pénible : les cabinets sont près de la machine à café.
Aujourd'hui qu'il fait chaud, la chaudière n'a pas été baissée...
Le Pépaire fait du bruit quand il boit son café ; ça fait « ssschllurrrpsssss »...

16 avril 2003
Peu d'entrain au travail. Et pas de Pépaire (c'est mercredi). Il fait beau.
Julie est toute rouge. Elle est allée au ski sans mettre la crème. Elle a décrété le café avant l'heure mais ça s'est mis à discuter boulot et alors le café il était un peu raté.
Nanar circule dans les couloirs en bêlant.
Joséphine n'a pas appelé Marion ou Le Gros ; elle doit faire la gueule.
Malika appelle Marion et le gros « Bonnie and Clyde ». Aussi elle râle contre les cendriers pleins.

17 avril 2003
Le Gros fumait avec Julie qui était tout énervée. Arrive Marion qui dit « j'ai vu du bruit... ».
09:15, le Pépaire fait *sssschluuuuurpssss* avec son café. Marion joue à Bananaloto.
Le Gros et le Pépaire sont officiellement mandatés pour acheter un vidéo projecteur. Ils vont d'abord aller au bistro pour en discuter. Après ils feront un débriefing. Ils envisagent d'emmener Marion qui est spécialiste réseau. 'On va tous y aller' dit le Pépaire enthousiaste.
— Même Joséphine? fait Marion.
— José... non! répond le Pépaire, péremptoire.
On sait enfin pourquoi les dinosaures ont disparu :
Joséphine avait un bureau spatio-temporel (Ikéa)...
« On en a marre d'être las », dit le Pépaire. Le livret des missions [démissions] commis par le Héron nous plonge dans une sorte de triste et amère perplexité.
On pense qu'il (le Héron) est fou.
En début d'après-midi, Marion et Le Gros ont eu une régnon de kravail avec Joséphine. Marion s'endormait et écrivait n'importe quoi sur son papier...

24 avril 2003
Dur retour pour le Gros après 6 jours de congé, et pour un jour seulement ! La tête dans le pot...
Il y a des post-it collés partout : « faire ci, faire ça, arroser les plantes de Nanar... »
Marion sonnait aux portes du bureau comme une dératée, mais personne voulait lui ouvrir...
Après elle est allée faire le café.
Le Pépaire, l'ineffable Pépaire n'est pas là.
Tante Pim est allée acheter des croissants.
10h49, le Gros est déterminé : « c'est décidé : cette après-midi, je travaille... ».
Vers 13h49 il se demande si c'était vraiment une bonne idée.

Déjeuner : Marion, Tante Pim, Thérèse et le Gros mangent en terrasse, chez P. Z'ont bien cassé du sucre sur le dos de Joséphine et d'Arlette. Comme quoi il vaut mieux être présent à ces repas. C'est vrai qu'elles énervent aussi, mais différemment.

28 avril 2003
Pas de Marion ce matin au bureau. Le Gros et le Pépaire sont très sages. Tante Pim a fait du café.
Tout le monde passe :
— On va au café ? On se fait un café ?
Alors le Gros va au café, et personne ne vient... Alors il fume et boit de l'Antésite. Antésite, ça fait un peu antéchrist...
A midi, le Gros a mangé des restes qu'il y avait au frigo. Taboulé, chorizo, beaufort, yayourte et Danette...
En fin d'après-midi, Marion est revenue, toute pimpante. Il y avait, dit-elle, « du vent qui met les chaussettes à l'horizontale ».
Le Gros et le Pépaire étaient silencieux, presque mornes. C'est trop dur le lundi, beaucoup trop dur...
Après Marion dit : « je vais boire un coup, arroser les plantes du Nanar et après je me casse, ah ah ah ». Dehors on entend des camions et de l'accordéon.
Le Gros n'a même pas le courage de manger des M&M's. Puis finalement si. Les Pim's au pamplemousse rose c'est très bien aussi. Le Gros en a en réserve, cachés au fond d'un tiroir.

29 avril 2003

« tenga aquí de la morcilla* »

Le Pépaire, souvent, il hurle au téléphone. D'où cet adage : « Pépaire au téléphone, les tympans qui résonnent ».
Le Pépaire s'agite, grimpe à l'échelle.
— C'est pas possible, dit Marion, faites-le piquer. Et puis elle chante « sardine à l'huile, que fais-tu là... ».
Arlette, au lieu de dire « c'est vieux » (pour ancien) dit « c'est vioque ». Pour autant que je sache, l'usage n'atteste pas l'utilisation de *vioque* en tant qu'épithète...
La comptable parle de curés. Plus précisément, elle dit « c'est ou ça ou les curés » à Tante Pim.
Marion baille, le Pépaire copie des fichiers et dit « ouh la !!! ». On attend l'heure du... khâphé...
L'immeuble a été vendu. Plus de 3 millions d'euros.
... Le Pépaire imprime un truc. il dit « Ouh la la, ça fait des traces — bahhh, caca. »
On se demande ce qu'on va faire de lui.

* Tiens, voilà du boudin...

30 avril 2003
Journée des rimes en « ouze ». Exemple : « on n'a plus de flouze, mais on a le blues... »
Hier, Églantine a cassé le gros cendrier qui d'ordinaire trône sur la machine à café. On en était tout navrés.
Le Pépaire n'a plus « la transparence de fond avec ses fichiers encapsulés » ; ça fait presque aussi peur d'un velociraptor...

Le Pépaire est aussi un voleur de stylos, dixit Marion.
Les trois drilles (Marion, Le Pépaire et Le Gros) ont mangé de la pizza au chorizo, chez C. S'ensuit (notamment) une longue digression concernant la prononciation de chorizo.
Qu'est-ce que le chorizo? Il s'agit d'une saucisse sèche espagnole de forme allongée et repliée, faite de porc ou de porc et de boeuf, relevée d'ail, de poivre et de piment rouge. Disponible en plusieurs variétés plus ou moins épicées, elles agrémentent les salades composées et les plats de riz, peuvent être servies en amuse-gueule et entrent dans la composition de la paella. Environ 100 g de chorizo équivalent à 300 calories. [voir un chorizo]
Julie tape du pied comme Joséphine.
Monsieur Sch., le grand ami (sourd?) du Pépaire, n'a pas de flashouilleuse.
Et, si le Pépaire a rebooté trois fois aujourd'hui, Marion, elle, a eu des problèmes de Spool 32.

05 mai 2003
Dur retour après quatre jours de félicité i.e. quatre jours sans travailler...
Arlette gâche le café avec ses souvenirs du BAC...
Pépaire se déclare vieux et usé : il a du mal à se traîner...
Ça n'a rien à voir mais je n'aime pas du tout la façon dont le Héron prononce « contraule »...
L'habitude de prendre le café « avant l'heure » semble prise. Ce matin Bob avait fait du café. Du coup, Thérèse, qui arrive plus tard, se trouve shuntée de café ; elle erre comme une âme en peine par les couloirs...
Le Pépaire et le Gros sont allés « voir » des vidéoprojecteurs dans un magasin. Ils faisaient un peu les blérots...
En sortant de chez le Grec on a vu un vilain rat tout déplumé.

6 mai 2003
Un mardi. Le Pépaire clique allègrement. Marion baille. Le Gros fait « mmmouais... ».
Ensuite le Pépaire s'est interrogé sur qu'est-ce qu'on pourrait bien faire pour tester le vidéoprojecteur. Des trucs « limites » en Poyair-Puinte... Puis après il a dit « j'ai pas le temps ».
Marion a drôlement râlé sur Gilberte pour le café qu'est fait trop tôt (cf. épisodes précédents). Mais elle a raison : il faut remettre de l'ordre.
Les gars de la propreté, qui passent la moitié de la matinée au Mac Do, hé ben ils ont le volant « du mauvais côté » (dixit Marion).
On a cru entendre la voix de Malika mais non...
Deux jours sans Joséphine : bonheur (plus dure sera la chute ?).
Le Pépaire, il se tortille tellement sur sa chaise, on dirait qu'il a le ver...
Le Gros et Marion ont mangé au chinois; ça faisait longtemps. Le Pépaire on sait pas ; on sait même pas s'il a mangé. L'après-midi fut plus agitée : installer des trucs d'informatique, mettre des papiers dans des enveloppes avec Tante Pim et Marion notamment qui faisaient les malignes pieds nus... On a bien bu de l'Antésite aussi ; faisait soif !!!

7 mai 2003
Marion en congé, le Pépaire en pleine bourre... et il sifflote (insolemment), fait de la trompette avec sa bouche, fait grincer sa chaise et sirote son café de façon ostensible...
Pépaire fait beaucoup de Poyair-Pointe. A propos, qu'est Poyair-Pointe...?

Le logiciel powerpoint est utilisé pour faire des présentations, des diapositives et des effets de transitions. On peut y insérer des effets spéciaux comme des images et des sons.
Thérèse fait « hum hum », un camion couine tristement dans la rue...
À midi, les deux gros (le Pépaire et Le Gros) ont mangé kebab. Le type était super naze : il s'est trompé dans la commande et a refusé de rendre la monnaie sur les chèques-déjeuner alors qu'il avait affirmé le contraire un instant auparavant. Il fut cordialement détesté... faute de mieux.
Les deux Gros se sont promis de caillasser sa vitrine...

Mot du jour (à partir de *haranguer)* : un hareng gai c'est une morue...
Il y a de l'iode dans les radis... c'est ce qu'affirme Gilberte. Le Pépaire se gausse. Gilberte affirme avoir facilement arrêté de fumer, mais ne pas parvenir à réduire sa consommation de radis. Le Pépaire évoque des patchs roses et blancs...

12 mai 2003
Réunion de *travail* avec Joséphine, Églantine et Adèle, Marion (qui comme chaque fois lutte désespérément contre le sommeil) et Le Gros...
Après-midi paisible après déjeuner chez le Grec... mais sans M&M's, Le Gros est un peu malheureux...
Le Pépaire se délecte à faire *schlourps* en buvant.
En partant, le Gros lui demande, à propos de l'Assemblée Générale du lendemain :
— Tu mets tes beaux habits demain?
— Oui, une chemise à carreaux...
— T'as raison, c'est élégant...

13 mai 2003
Journée d'Assemblée Générale.
Ricanements avec Eglantine à propos de tante Pim qui fayote auprès de Président et du Directeur (le Calife, le Vizir) ; pour arriver à cette conclusion : « c'est une vizirette »...
— Elle en a même la forme, conclut Eglantine...
Et à propos de la vizirette, précisément, Thérèse, l'observant dans sa démarche fayotage, conclut « c'est normal, elle est dans les petits souliers du président... ». Thérèse boit ; elle prétend que c'est pour lutter contre le froid (climatisation en l'occurence).
Le Gros et Marion ont beaucoup joué au morpion...
Il a plu, aussi. A midi le manger était pas mal et le vin bien. Le Gros & Marion ont bien discuté avec Eglantine laquelle a conforté leur opinion concernant Joséphine, étayée également par celle d'Adèle.

14 mai 2003
Marion et Le Gros ont reçu une note comminatoire du Héron à propos de leur « attitude à l'assemblée générale ». Ça s'est vu qu'ils jouaient au morpion (le Héron a écrit *bataille navale* mais bon). Ça calme...

15 mai 2003
Journée de réunion... Un peu mieux que d'habitude mais pas de prise de décision non plus (qui fait quoi, quand, où, comment — sont des questions qui restent sans réponse, éternellement). Plateaux-repas à midi et l'après-midi, présentation, notamment, du rapport de stage de Charles-Henri (assez jargonesque : cœur de cible, testimonial, reporting), qui s'est bien fait allumer par Bob.

19 mai 2003
Axiome du Pépaire ce jour : « Julie à huit heures, café à dix heures »...
Arlette brouille le café en faisant sa maligne, ça fatigue Le Gros prodigieusement. Comme souvent, Thérèse avait son col tout mal mis : une pointe en haut, une pointe en bas. Le Gros et le Pépaire ont parlé de *Délivrance* (la scène « fais le cochon! »), l'origine de la discussion avait trait aux chemises à carreaux...
Delivrance
Quatre Américains de classe moyenne, Ed Gentry, Lewis Medlock, Bobby Trippe et Drew Ballinger décident de consacrer leur week-end à la descente en canoë d'une impétueuse rivière située au nord de la Géorgie. Ils envisagent cette expédition comme un dernier hommage à une nature sauvage et condamnée par la construction d'un futur barrage. Mais les dangers qu'ils affronteront ne proviendront pas uniquement des flots tumultueux de la rivière...
Delivrance est basé sur le roman homonyme écrit en 1970 par l'auteur et poète américain James Dickey, décédé en janvier 1997.
Sorti en juillet 1972 aux États-Unis, Delivrance a glané trois nominations aux Oscars : meilleur film, meilleur réalisateur (pour John Boorman) et meilleur montage. Mais le film est reparti bredouille, la faute notamment au Parrain (The Godfather) et à Cabaret, grands vainqueurs de la soirée. Delivrance a également été nommé à quatre reprises aux Golden Globes et à trois reprises aux BAFTA's britanniques.

Le Pépaire nous a fait goûter du Ricola en poudre, dans de l'eau froide. Marion aime bien ; le Gros dit que c'est une boisson de tafiote.
Voulant envoyer un courrier, Le Gros trouve une photo de Nanar dans l'enveloppe qu'il allait refermer... bizarre, bizarre...

20 mai 2003
Hier, le Gros avait fait une affiche « Wanted Dead or Alive, 5000 $ » (à partir du photomaton trouvé par hasard hier au fond d'une enveloppe) qu'il avait collée sur le placard. Ce matin, l'affiche avait été enlevée, le papier chiffonné rageusement (?) jeté à la poubelle. Qui soupçonner? La femme de ménage? Non... Le Héron ? Tante Pim ?
Tante Pim qui vient interroger Marion et Le Gros sur leur présence à un séminaire fin juin. Mais elle ne connaît pas le programme. Mais il faut répondre. Tout' suite.
Julie porte une culotte en coton à petites fleurs roses.
Régnon délégués du personnel avec Arlette, Le Gros et le Héron.
Marion et le Gros devaient avoir une régnon avec Joséphine à 14 heures ; à 15 h 37 toujours personne. Ça énerrrrrrrve...

21 mai 2003
Ils ont sommeil. Le Pépaire n'est pas là et Tante Pim a des problèmes de fichiers « qui s'ouvrent pas ». Julie a fait du café. Marion tape des pieds, dès le matin c'est mauvais signe.
Il repleut. Marion a pas pris son parapluie : « ils » avaient annoncé le soleil pour cette après-midi.
Régnon l'après-midi avec un petit bonhomme obsolète.

22 mai 2003
Bob pas content était venu à une régnon pour rien (Julie et le Héron pas là)...

A midi : pizza saucisse. Serveur lent et chtarbé. Imaginé un mur en pierres dont chaque pierre serait un tiroir.
Le pépaire a avoué avoir flingué le siège de piano quand il prenait des cours (de piano) : ça c'est quand il se tortille comme s'il avait le ver...
Marion s'endort sur son bureau...
Apparemment, Thérèse, qui est au standard, écoute les appels téléphoniques (privés de préférence)...
Le Pépaire déclare « je crois qu'un jour je vais pas me réveiller »...
Marion émerge en fin d'après-midi...
Le soir, en partant, Le Gros voit une vieille se faire prendre les jambes entre le métro et le quai. Elle voulait se jeter sous le métro, mais pas assez véloce elle a seulement pu s'asseoir sur le bord du quai avant que le métro n'arrive.

23 mai 2003 Vendredi.
Nanar avait la diarrhée.
Tante Pim partait en vacances pour une semaine (ouf !!!).
Thérèse avait décidé pas de pique-nique alors Marion et Le Pépaire sont aller manger du bœuf, à côté d'une fille que Marion connaissait, et qu'on eut dit la fille naturelle de Joséphine et du Héron...

26 mai 2003
Matin, Arlette arrive en boitant.
— Ça va pas ? demande le Gros.
— J'en ai plein le cul du bureau, répond-elle.
— C'est pour ça que tu marches comme ça ?
Marion était arrivée moins en retard que d'habitude. Ça nous a tout perturbés pour le reste du tempo de la journée.
Le Héron inonde les uns et les autres de notes, copies de, idées, à faire, à voir...
Le Gros mouche jaune-vert. Il a dormi sans chaussettes. Il est (par ailleurs) super-content : il a retrouvé un pull qu'il croyait perdu, au fond d'un placard.
Il a également un peu jeté Joséphine qui voulait « faire le point », faire une réunion, etc. Elle revient un moment plus tard à la charge en indiquant que ce n'est pas du tout comme ça qu'elle envisage les relations au sein du département, etc. en bref : elle est pas contente. Le Gros est blasé. Gavé.
Le matin, considérant avec abattement une des nombreuses notes laissée sur les bureaux par le Héron, le Pépaire fait « il est fou ». Ouais fait le Gros. Mais VRAIMENT fou, insiste le Pépaire.
C'est vrai.

27 mai 2003
Matin, régnon. Pépaire très silencieux.
En fouillant dans le tiroir de Tante Pim à la recherche d'improbables fournitures, Le Gros a bien vu qu'elle utilisait des tampons OB.
Chaque fois qu'il va aux chiottes, Le Gros se réjouit à l'idée que « pendant ce temps-là, il est payé »...

28 mai 2003
Le Gros a eu la mauvaise idée d'offrir un café et de parler un peu au gars qui révise les extincteurs. S'ensuit une *conversation* type Café du Commerce :

— On sait pas où ça va, mais on y va...
— Oumph...
— De toute façon ça peut pas durer comme ça...
— Oumph...
— Mais bon, ça peut changer rapidement aussi...
— Oumph...
Marion et le Gros ont bossé comme des malades ce matin. Ils ont décidé de pique-niquer sur place. Comme c'est mercredi, Pépaire n'est pas là. Quant il est là, il n'est pas toujours disponible pour déjeuner : il doit aller à la banque ou acheter des baguettes de tambour. Ça intrigue considérablement ses collègues.
Ils ont mangé des carottes râpées, de la tomate, du gouda au cumin, du st-félicien, du vin, des biscottes aux céréales, de la compote pomme-marron, une danette caramel-chocolat, et j'en oublie. Cigarette, café.
L'après-midi fut non moins laborieuse.

2 juin 2003
Pépaire fait son malin et se moque de Chirac parce qu'il a plus de terrain que lui pour les garden parties...
Il pleut et Marion a oublié son parapluie.
Pépaire a parlé au gros du rap toulousain. Il trouve ça rudement épatant.
Plus tard il prétend que Marcel Pagnol a dit « l'important c'est de s'en foutre ». Et il conclut « et il avait raison ». Puis épilogue « mais on sait pas bien ce qu'il a voulu dire... ».
Le Gros siffle *il était une fois dans l'Ouest.* Il a krékré sommeil.
Marion est sage mais elle en a vraiment marre du boulot. Il paraît qu'Arlette pète un peu les plombs, qu'elle se rend compte de son état...
Il ne pleut plus.
Le Gros a envie de dormir, mais Tante Pim a envie de distribuer des tornioles...
Parfois Marion chante *c'est un petit bonhomme en mousse*... pour le plus grand ravissement du Gros.

03 juin 2003
Hier, Marion a vu un petit morceau de caca par terre dans les toilettes... Ahurissant.
Elle voulait le faire voir au Gros, incrédule, mais c'était occupé.
Joséphine s'est fait casser par le pRRRÉSIDENT, elle est « trop longue et pas convaincante », dit-il.
On s'est fait chourer l'Antésite. C'était celle de Tante Pim mais quand même...
Le Pépaire hurle au téléphone avec Monsieur Sch.. Marion fait « chut » mais ça dure pas.
Le Héron passe en disant à chais pas qui : « je vais me soulager la vessie et pis j'arrive »... Ça nous laisse rêveurs...
Sinon y'a un p'tit aimant qui est tombé du tableau d'affichage quand une affichette a chû, on sait pas pourquoi, et le p'tit aimant il a roulé tout gentiment jusqu'au bureau de Marion-Pépaire-Le Gros et alors le Pépaire il a dit « c'est un signe, je vais me faire virer ».
Ensuite Joséphine a réclamé la version anglaise (qui n'existe pas, on n'a jamais fait ça) d'un texte de propagande. On a bien ri. Non : c'était affligeant.
La bouteille d'Antésite est revenue l'après-midi. Marion se fait les ongles, le pépaire tapote gentiment son clavier, le Gros surfe sans scrupules.

4 juin 2003

Dès le matin Arlette fatigue le Gros à ne plus savoir copier un fichier d'un dossier vers un autre dossier...
Julie fait du café (pas terrible).
Arlette parle de se faire virer, de vendre son appartement, d'aller vivre à Marseille...

5 juin 2003
Arlette a semé un bouzin apocalyptique avec « son » site... faut dire qu'elle confond fichier, dossier, logiciel...
Le Pépaire s'est découvert une passion pour les boîtes à rythme virtuelles.
Dehors, un chien hurle à la mort ; un camion émet de tristes bruits de pet. Si si.
Au café : Nanar grogne contre Thérèse qui cache les interrupteurs sous un calendrier. Après tout le monde parle des horreurs de la petite rue : le gars qui répète sans fin ses arpèges au saxophone, le vieux qui meurt en râlant toussant crachant, les bagarres, le caniche écrasé... Et Pépaire indique que la foudre est tombée sur le village de G.
Arlette parle de strings et de raies des fesses (pasque paraît-il on voyait la culotte de Julie; le Gros se désolé : il a pas vu).
Marion est partie en fin de matinée rejoindre Bob dans un autre département.
Le Gros et le Pépaire ont déjeuné au kebab. Ils ont parlé de Van Gogh, ont philosophé et refait le monde... La serveuse a eu son premier sourire quand le Gros lui a demandé du feu. Ça a laissé les compères perplexes — et un peu égrillards.

06 juin 2003
Le Gros était en congé comme chaque vendredi.
Marion et le Pépaire ont bossé dur.
Le bureau était calme et silencieux...

10 juin 2003
Un mardi comme un lundi avec à sec un Conseil d'Administration assez dépeuplé (grève oblige) et soporifique comme souvent... Le Gros luttait en vain contre le sommeil. Marion se moquait un peu de lui, et Joséphine faisait la maligne (et le pire, c'est que ça marchait).
A midi, après le canon de blanc et les petits toasts qui vont bien, le Pépaire, Marion et le Gros sont allés manger une glace Hägen Daas. Y'avait un vent terrible, ça sentait l'aventure et la fin du monde.
Apparemment, Hägen Daas n'a pas de site web ...?
L'après-midi se passa dans l'abrutissement dû à la chaleur. Il y eut des manifestations et Joséphine réclama pour la énième fois une copie d'un document énorme plein de cartes en couleur.

11 juin 2003
Mercredi : pas de Pépaire. Chaleur épaisse.
Perspective de moult régnons accablantes (DP, avec Joséphine, etc.); et pendant ce temps-là, on fait pas le boulot...
Marion a pris le pich'nique, le Gros se trimballe avec un carton de matériel électrique...
Arlette arrive en faisant de l'esprit : « Vous z'ici? Je vous croyais z'au zoo »...
Marion et le Gros restent perplexes, presque abattus.
Journée de réunions diverses. Avec la chaleur, ça tue la vie... et après on n'a pu envie de travailler...

12 juin 2003
Chaleur. Gilberte et Tante Pim on remarqué que Marion a (un peu) coupé ses cheveux.
Pépaire est allé chez le dentiste dès le matin.
C'est jeudi. Le Gros a téléchargé l'intégrale des fables de La Fontaine.
Le Pépaire secoue sa souris comme un damné et tape sur son clavier avec une sorte d'acharnement méchant qui n'augure rien de bon.
Puis il dit que les mecs qui vont passer le bac de philo, ils vont avoir chaud, surtout ceux qui seront dans les trucs en préfabriqué...
Tante Pim voulait à toute force que Pépaire aille embêter la dame du photocopieur...
Nouvel axiome... (« Ma roulette est super sensible ») qui fit bien glousser les deux Pépaires (le vrai Pépaire + Le Gros).

16 juin 2003
Joséphine s'est fait couper les cheveux. C'est pas mieux qu'avant...
Deuxième moitié de la matinée se passe en régnon. Le Gros dessine, le Pépaire s'embête, Bob coupe les mouche en quatre et encule les cheveux ; Marion est bien sage, Julie peste un tantinet et les stagiaires sont discrètes... Joséphine embrouille un peu.
A midi, en cherchant une terrasse à salades, on est tombé sur le patron de feu-Le Gut, restau qu'on aimait bien. Là c'est tout rouge, trop neuf et propre. Mais bon quoiqu'un peu cher...
Beau soleil : pas envie d'y retourner.
L'après-midi, le pépaire a hurlé au téléphone avec M. Sch., il s'était trompé de date (d'année) sur un document (le paipaire) et après son ami Prosper avait des problèmes de vidéoprojecteur...
En fin d'après-midi : la chaleur revient.
Et surtout, le scoop : on va quitter les locaux à la fin de l'année...!!! [à chuivre]

Mais…

1. PROMENADE

Bon. On a tiré sur les élastiques, remonté nos chaussettes, vérifié la gourde et les biscuits. Ramassé des roseaux et y taillé des sifflets. Le soleil tangue un peu. Ou plutôt : envoie des sortes de spirales floues qui pourraient suggérer une insolation. Ou une canicule. Contrairement aux idées reçues, la canicule est une maladie assez moche que l'on contracte en bricolant dans les égouts ou dans les caniveaux. Mais bon…

dehors, il fait beau.

2. Gnome

N'est pas celui de Daevid. Ici le gnome est visible, rupestre, bistre, fait de bois rêche et de ficelle. Il n'est ni bon, ni mauvais (mais inquiétant, ça oui !) : il va son train. Même genre que mon Eugène de Grand-père : égaré dans les bois, il néglige de demander son chemin au promeneur qu'il croise. Au prétexte qu'il ne le connaît pas. Et il dit ça en bougonnant. Comme si c'était notre faute.

3. Promenade 2

On se détend un peu. Petit vallon vert bien comme il faut, pâquerettes, le panier magique avec le pique-nique (on ne mange pas : on n'a pas faim ; mais ça augure

bien pour tout à l'heure). Le soleil plus flou, quelques nuages bien placés. J'observe. Et tous me regardent gentiment (niaisement) : fourmis, mouches, bestioles. Je m'assois quand même.

4. Le vieux château

Et je l'ai vu. Loin d'abord. Avec un petit chemin sinueux qui permet d'y aller si on veut. De la

fumée, pour faire joli surtout – car il ne fait pas froid. Pas encore. Les arbres sont moches, les corbeaux dépenaillés. Avec un petit effort on distinguerait des potences dans un coin. Des corps gentiment agités par le vent. Mais loin, et gracieux. Des cendres.

5. PROMENADE 3

Cette fois on y va en mobylette, pérore le Grand. Mais la mobylette est en panne. Les haies sont pleines de baies, d'épines et d'insectes bourdonnants. Sentier rectiligne avec des ornières bien boueuses où l'on peut voir le ciel. Le Rouquin se penche sur la flaque ; il est immense. C'est le cousin de mon meilleur copain. Et c'est un taiseux.

6. LES TUILERIES

Foutaise. Minauderies genre gaufrettes. C'est-à-dire : faussement précieux mais vulgaire, au fond. Et bon marché. Madame avance à petits pas par les allées de gravier fin, Monsieur se cache (mal) derrière les bosquets, les statues. On voit mieux son visage à mesure qu'il se rapproche. Il est barbu, et en colère. Madame continue de balancer son ombrelle. Parfois elle parle à son caniche (ou ce qui en tient lieu). On voit mieux, oui. Par exemple, il porte sur le bras une vilaine veste noire

en tissu épais sous laquelle il dissimule – assez mal – un grand couteau.

7. BYDLO

Pesante, oui. Et tirée par des boeufs. Mais les animaux sont malades, ou distraits. Les temps sont durs. La météo – mauvaise. Tout est contre nous. Du haut du phare (la mer est loin pourtant) l'énergumène borgne et cacochyme éructe et invective – puis tombe. Ça fait un bruit piètre. On a honte pour lui. Il se relève péniblement, s'époussète, pousse la lourde porte qui grince et pesamment remonte l'escalier ; le colimaçon. Ça fait des mois que ça dure. C'est pénible pour nous – aussi. Mais personne n'ose lui en parler.

8. PROMENADE 4

L'instant d'après c'est la lumière. Mais une lumière particulière : une lumière lumineuse. Réellement lumineuse. Comme de l'eau – tellement limpide qu'on ne la voit pas, avec une netteté accrue. Je veux dire : l'image est plus nette que s'il n'y en avait pas (je me rends compte de la confusion du propos). Traduire l'expérience de la limpidité. Avec des tas de mots. Pleins de petites pattes. Ils gigotent joliment, comme d'aimables amibes. Lumière liquide, cela existe vraiment ?

9. Ballet des poussins dans leur coque

Chaque chose serait corvée – sauf ça. « Ils sont trop mignons. » Non, pas mignons : ridicules. Grosses ficelles (tant anatomiques que sentimentales). Au fond, se dit-on, amer, c'est là-dessus qu'ils misent : les ficelles sont tellement apparentes que personne ne devrait les voir. Elles appartiennent au même apparatus. Sont légitimes (et pendant ce temps-là les bestioles continuent de danser une sorte de French Cancan absolument grotesque). Ce qui était censé nous amuser commence à nous mettre passablement mal à l'aise. De toutes façons je les déteste. Je ne les ai jamais aimés.

10. Samuel Goldenberg et Schmuyle

Bonnet de fourrure vs. petit bonhomme au loin. Riche, pauvre. Gros, maigre, etc. Ostinato. Banalités. Le vieux est père de l'autre. Le vieux était très méchant. Avare et maigre. Son fils est plus bonhomme et, s'il a bien fait fortune, se montre accommodant. Il est gourmand et bon vivant. Sa maison est ouverte à tous, mais son père refuse d'y entrer : tant de largesses ! tant de lumière ! Cela lui fait – littéralement – mal au ventre.

11. Promenade 5

Vide-poche. On y met de la laine, des épingles à nourrice, les choses de la journée, le rire de la mémé, les pigeons sur le toit, qui guettent, ombres et graffitis. Mais aussi la fatigue, les vêtements trop lourds, les étages.

De la lumière. Mains dans les – poches, justement, arpenter à grandes enjambées le square, les rues ; passer sous les échafaudages.

12. Le marché de Limoges

Ou l'art de, subtilement, se chercher quelques noises. Chicaner. Au fond elles s'en fichent. Elles pensent à autre chose, toujours. Les pensées s'effilochent, les doigts remuent dans le vide. On ne sait pas quoi acheter, ni – finalement – quoi répondre à cette question fugace, qu'était-ce déjà ? – cette question que le vent, très doux, a emportée.

13. Catacombe

Des types avec des hauts de forme. Un peu perdus dans la pénombre. Perdus et incrédules (mais d'une incrédulité antipathique). Des touristes. En ce lieu qui ne souffre aucune dérision. Il se passe des choses incompréhensibles (et très discrètes aussi). Probablement nous dormons. Nous nous

endormons. Ce sommeil est poisseux, poussiéreux. Et dépourvu de rêve.

14. CUM MORTUIS IN LINGUA MORTUA

Ça aurait à voir avec une migraine : quelques girafes dodelinant gracieusement (ironiquement) sachant fort bien qu'elles n'ont rien à faire là. Le truc habituel. Forcément, de loin en loin, on se laisse distraire. On est pourtant prévenu, et habitué. Rien n'y fait. Derrière la nonchalance : la mort. Aucun prestige : simplement des choses qui ne marchent plus ; ne marcheront plus jamais.

15. LA CABANE SUR DES PATTES DE POULE

Et plus précisément, une horloge. Où vit, comme chacun sait, la méchante sorcière Baba Yaga. J'en ai rencontré quelques-unes. Elle est parfois bien jolie. Le sous-bois est parsemé de champignons appétissants. Quelqu'un brandit gourdins et vieux balais et les petits squelettes luminescents trépignent autour de la clairière. La routine, quoi. (C'est plus tard qu'on réalisera que la sorcière, et toute la mauvaiseté afférente, c'est la cabane, simplement la cabane ; le reste : leurres, épouvantails, charpie). Elle se nourrit d'enfants perdus.

16. LA GRANDE PORTE DE KIEV

Nous avions un plan. Grandiose. Des biscuits, des gaufrettes. Monumentales ; gaufrettes monumentales. Bien sûr on a du mal à prendre ça au sérieux. On a tort. En s'appliquant on voit bien les petits personnages, les quidams, les chevaux. Les clochettes et les toiles d'araignées. De toute façon on ne pourrait pas faire autrement. On ne pourrait pas (il n'y eut pas de vainqueur dans cette compétition d'architectes et, faute d'argent, il n'y eut pas de porte non plus).

17 juin 2003
Pause café animée : le magasin d'en-dessous est inondé par la fuite de notre chaudière...
Les bonbonnes d'eau ont été posées sur le palier ; Thérèse comprenait rien : « le type est venu, a pris les vides et laissé les pleines sur le palier ? »
Non : c'est Tante Pim qui a caché les bonbonnes vides... Thérèse est déboussolée s'embrouille, rigole, et part en courant, en clopinant, quand le téléphone sonne.
Nanar a fait une visioconférence en compagnie de Joséphine hier ; il avait l'air content.

18 juin 2003
Cette journée a vu le retour de Charles-Henri, assez pimpant semble-t-il, embauché par Nono paraît-il ...? En tout cas Arlette papillonne autour de lui de façon éhontée. Elle fait rudement sa maligne.
Le Gros écoute du dub sur 'la station radio MP3'.
Le Pépaire, mercredi oblige, n'est pas là ; Marion et Le Gros ont déjeuné avec Bob. Des trucs bon, du dessert bon, et une addition pas trop salée.

19 juin 2003
Un pépaire, pas de Marion. Le Gros bossa relativement.
Les deux compères mangèrent kebab à midii + frites + bière et s'en trouvèrent bien satisfaits.
Marion s'est fait casser sa voiture.
Le Gros a réunioné avec Julie en début d'après-midi.
Thérèse court dans les couloirs au risque de se crasher contre un mur.
Le Gros, qui fait le webmestre, ne travaille pas les vendredis; c'est pourquoi des journées sont manquantes : Marion et le Pépaire n'assurent pas une cacahuète. A ce propos, le Pépaire prononce 'caca-u-éte'. mais bon...

LA PISCINE DE LA PRINCESSE OUMGABOO

Nous nous rendons, en vélo, à la piscine de la Princesse Oumgaboo. En chemin nous nous arrêtons pour contempler des fleurs. Des fleurs qui sourient. Notre guide nous explique que ces fleurs sourient *parce qu'elles savent ce qu'elles vont devenir.*

Au retour, nous nous arrêtons de nouveau devant les fleurs qui sourient. Cette fois, notre guide nous indique que les fleurs sourient *parce qu'elles savent ce qu'elles* NE VONT PAS *devenir…*

23 juin 2003
Lundi de canicule.
Marion (et le Gros idem) n'a vraiment pas envie d'être là.
Le pépaire a été convoqué sans ambages par Gilberte dans son bureau. C'est louche et un peu sexe.
Ensuite Joséphine l'a demandé. Il est revenu en disant « c'est moins bien »...
— C'est plus fort ! complète Marion.
— Ça sent plus fort, conclut le Gros...
Arlette gratte dans le cagibi et parle toute seule.
Tante Pim a racheté de l'Antésite aux frais du bureau... Ah mais!
le Gros et Marion ont bossé sérieusement ; surtout pour un lundi. Le Pépaire il a encore fait des affiches 'patchwork' pour l'association de l'amicale des amis du cercle du club de chais pu quoi...
Marion et le Gros en ont plus qu'assez de travailler dans cette 'ambiance de daube' et rêvent de gagner au Loto, de démissionner et en partant de dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas...

24 juin 2003
Mardi. Joséphine sera là à 10 heures. Ça fout déjà les trouilles...
La chaleur nous accable. Joséphine veut « faire le point à 14 heures »... pas de bol.
Malika aurait trouvé du boulot.
Nanar est resté à taper sur son ordinateur au lieu de déjeuner. Des trucs à finir. Y'a toujours des trucs à finir, c'est ça la malédiction...

25 juin 2003
Pause café fort intéressante à 10 heures : Arlette explique que les autruches ont une mémoire de 24 heures seulement. Thérèse dit « alors on peut les rebattre ? ». Arlette

précise que sous les plumes les autruches sont déplumées, que ça ressemble à un gros poulet, et qu'elles n'ont que « deux doigts de pieds »... Marion n'aime pas la tête des autruches; elles ont l'air prétentieux, dit-elle. Après, en y repensant, elle conclut qu'Arlette ressemble à une autruche. Avec la tête haute et les yeux tirés. Oui, elle ressemble un p'tit peu...

Les poules, elles, vont pas toujours se coucher à l'heure. Il faut les prendre sous le bras et les mener au poulailler. Les vaches regardent passer les trains et s'obstinent à poser la truffe sur le fil électrique des clôtures. C'est parti de ça : les gamins qui se font mal. Arlette (bien sûr) avait vu, à l'hôpital L., un gamin qui s'était brûlé deux fois la main en mettant les doigts dans la prise. Il avait « un trou » dans la main. Peut-être, suppute-t-elle, était-il insensible à la douleur. Du coup on digressa sur les fils électrifiés dans les champs, Marion et Tante Pim racontaient qu'elles s'étaient, jadis, amusées à s'y frotter, exprès, et plusieurs fois. Tante Pim a un fils qui était casse-cou. Il mettait des coups de marteau dans les vitres, tombait de la fenêtre, etc.

« LE CANCER C A CAUSE DE LA TRISTESSE »

Entendu au supermarché :
— T'as pris le papier hygiénique ?
— Ah non, ça j'te laisse choisir…

QUAND LA POUBELLE EST PLEINE
ON DIRAIT QUE C'EST DE MA FAUTE.

En 1690, dans une monographie intitulée *A Letter to a Friend* (« Lettre à un ami »), Sir Thomas Browne, qui avait déjà décrit plusieurs maladies rencontrées au cours de ses études (il avait été étudiant à l'Université de Montpellier, Languedoc) met en exergue cette maladie infantile endémique dans le Languedoc, où elle avait été appelée « les morgellons », du nom de « petits enfants du Languedoc, appelés les Morgellons, parce qu'ils présentent, épisodiquement des poils durs sur leur dos, les autres symptômes de la maladie, étant des sensations de fourmis, des toux et des convulsions » (« wherein they critically break out with harsh hairs on their backs… »). *Wikipédia.*

« J'AI VU UN ARBRE TRISTE ET UNE CORDE. »

C’est l’heure du bain, Petit Ours Gris *(baignoire pleine d’acide nitrique) !*

Un château fort à fabriquer (avec douves et cachots, prisonniers *et prisonnières* à torturer — des heures d’amusement).

« Non Maman, supplie Zoé, n’y vas pas… Tu vas tout casser ! ». *J’ai remanié grammaire et ponctuation.*

C’était comment, avant, un château fort ? Avant quoi ? Le seigneur rentre de la chasse, il est sale et fatigué. Énervé aussi. Du haut des tours de garde et du chemin de ronde qui longe les remparts, les soldats jettent des ordures, de l’huile bouillante, des animaux morts.

Dans la cour, tout le monde est bien occupé : le forgeron détruit une bicyclette, le boulanger vomit derrière un muret…

Devinettes :
Le canard dans ton bain est mort ou il fait semblant ?
Cette camionnette est rouge sang ou jaune glaire ?

À qui est ce portemanteau ?

DEMI-NUT : MOITIÉ DE NOISETTE.

Le vieillard utilisa le mot « maelström ». Je le regardai d'un autre œil.

Et, précisément : on a — crevé les yeux de la Belle au bois dormant, dépecé le gentil éléphant volant, vomi dans la soupe de bébé, on a — dénoncé des crimes, des atrocités commis par des enfants on a fabriqué des objets utiles avec des carcasses on s'est — moqué de la tendresse, de la mièvrerie, des larmes et des reniflements-reniflages, dans la salle de classe salle de jeu on a initié les enfants au vertige, à la rétention, à la fascination, au bruit, à l'imbécillité, à la chute, à l'indécision, au mensonge, à la flagornerie, au dégoût de soi-même, à l'envie de faire pipi, aux douleurs diverses, à la solitude, au rejet, à l'aliénation, à l'épuisement, au somnambulisme, au ridicule et à l'obstination.

« TORTUE DE NUIT. »

La petite fille rêve d'un monsieur, dont elle est amoureuse. C'est, visiblement, un Héron. *Petit, du genre* : foutriquet bellâtre. Il marche torse bombé l'œil qui roule en tous sens. Jambes fort fluettes. Le matin la petite fille est de bonne humeur, elle met des beaux habits. On s'aperçoit qu'elle a dormi avec ses barrettes (gros *cœurs* rouges *écœurants)*. Elle danse dans la cuisine. Ensuite il faut se dépêcher.

Le « Papa » court derrière. La ville est grise. La petite fille saute au cou du « Monsieur ». Elle fait pour lui un dessin répugnant. Il feint l'admiration. Elle s'applique, s'agite, n'arrête pas. Il la félicite sobrement. Mais il se lasse. Son nez devient de plus en plus rouge et pointu. Ensuite, debout sur une table, elle hurle des inepties. Le « Monsieur » s'éclipse discrètement, en emportant une boîte de crayons de couleur (peut-être pour les mettre à l'abris). Et puis c'es l'heure. Le désespoir est complet. Le « Papa », en outre, lui annonce de fort mauvaises nouvelles.

ET PUIS APRÈS — J'ATTENDS.

Bruno est gros. Il mange n'importe quoi et effraie *les autres animaux*. De plus : il louche, et il est très méchant. Même le serpent qui fume a peur de lui. Même le singe épileptique. Même le toucan presque mort. Et le colibri vide. Arbres : verts. Et brun. Ciel : palot. Bruno gâche tout. Plus tard, lors d'un de ses célèbres accès de dépression, Bruno décide d'aller se jeter dans un volcan. Du coup il est tout guilleret. On devine la suite.
Et bien non. Pour une raison que j'ignore, tous se retrouvent pour une sorte de pique-nique impromptu. Bruno semble sur le point de vomir, le singe également. Le serpent ricane, les oiseaux et

les insectes sont en pleine euphorie. Puis. Ça se gâte. L'apocalypse. Bruno devenu léger soudain prend la poudre d'escampette, les autres sont moins vifs. Pétrifiés, apeurés, ou incrédules. On voit les dents du singe qui semble-t-il se noie. Mais Bruno a plus d'un tour dans son sac (si possible prendre une voix idiote et convenue pour lire la phrase précédente) ! Voilà qu'il emporte tous ses « amis » et file à toute allure par la pampa ! Sauvés ! Bruno a même un petit air coquin. De même que la fourmis juchée sur son nez. Tout ceci est fort fatigant. Et il reste si peu à boire. On donne tout à Bruno, qui a fait de gros efforts. Les autres meurent de soif. Meurent véritablement. À la fin, Bruno, tout seul près d'un feu de camp, fait griller des saucisses puis s'endort dans le ciel brille la lune douce et les étoiles nunuches. Quelques insectes calcinés jonchent le sol.

12 SÉQUENCES

1. Ils volent, et ce n'est pas un rêve. Un petit, rouge, et un autre, encore plus petit. En bas les maisons ont une forme sympathique. Tout respire la joie — ou plus précisément : le contentement. Sol sable, vers qui timidement pointent leur nez (?), étoile, objets.

2. Ici aussi la joie, mais feinte. Le cauchemar affleure, on le sent. Courir dans la cour de l'école, entraîné par des camardes qu'on ne connaît pas bien, finalement. Fenêtres éclairées avec rien dedans. Ils sourient trop, les copains, j'ai déjà un peu peur… *(« & je ne comprends pas pourquoi tu es si fier d'avoir eu de la chance ».)* — les petits traits dans l'air pour montrer qu'ils vont vite mais ce rictus, mon Dieu, j'ai mal pour lui.

3. Sous l'emprise d'une quelconque molécule (ils flottent). Certains esprits chagrins essaient de les ramener à la raison. D'autres se contentent d'être moroses (peut-être même ne voient-ils rien). Les lieux : de plus en plus désertiques, à peine un gribouillis par-ci par-là… Ébrieux, oui.

4. Comme preuve : ces homuncules flottants, bleus (je n'y peut rien) genre *bleu héron* qui s'approchent avec un sourire sarcastique un sourire Ralph Records, crispé, crispant, ils vont probablement dévorer les « gentils ». En bas une sorte de palmier kitsch est apparu. Les insultes fusent, convenues (et d'autant plus blessantes). La petite fille couleur terre — prostrée.

5. Et puis c'est la bagarre. Hi hi ! Hi hi ! Aïe crie le petit (on lui tire les oreilles). La petite fille : psychotique. Fenêtres pâles, jaunâtres. Papier, parchemin (peau humaine ?). On a cru voir un escalier c'était — juste un dessin sur le mur ; pas même : un défaut. Fendillé. Ulrich se pencha, sa longue mèche sale pendillait pendouillait et marmonna quelques phrases incompréhensibles en allemand, eut un sourire en coin et avala, d'un coup, sa poignée de médicaments.

6. — et au moment où *les méchants* s'apprêtaient à s'en prendre au petit garçon vert, timide, fragile (agaçant aussi) & que nous nous plongions dans une expectative un peu lâche (au fond, qui des deux *méchants* serait le Héron : celui à grosse tête ou celui qui sent si fort l'urine ?) apparut le redresseur de torts (je le, je ne sais pas… méprise, déteste ?) avec son air faraud son index pointé, *va cours vole etc.* Et l'autre, le petit vert, tout niais. Il faut beaucoup de volonté parfois, et une bonne dose d'abnégation (ou de bêtise) pour se prêter au jeu.

7. La guerre. Une bonne guerre à l'ancienne. À droite les méchants, à gauche : les anti-méchants. Du coup le petit vert prend un air

bravache. Les plantes zé arbustes se sont reculés. Les fenêtres se sont légèrement déplacées.
Et des tourbillons noirs valsent autour des protagonistes.

LE CONFINEMENT N'INCITE PAS À LA DILATATION

8. Le combat fait rage, baférage ; les tourbillons noirâtres partout autour de la tronche, voilà ; de la colère, et même, même, du mécontentement (dans le même temps rien n'a bougé j'ai encore, dans le nez, et dans chacune de mes fibres, l'odeur d'urine de Mme P.). La tension monte, la rage. L'un deux fait « Grr ! ». C'est impressionnant.

9. Et soudain d'eux s'empare une aura jaune citron c'est — cette fois-ci c'est réellement étrange ils ressemblent à des totems, les bras à angle droit la mâchoire crispée, des rides de souci sur le front — alors qu'ils sont si jeunes ! Colère et tétanos. Petit bout de salade, quelques feuilles fanées, et la sueur.

10. La colère est telle qu'elle lance des éclairs (de façon autonome, s'entend) et déclenche des séismes. Les deux autres, les méchants, sans

doute à la solde du Héron, et tout gros tout costauds qu'ils soient, hésitent, reculent, et finalement refusent l'affrontement. Pitoyables.

11. Ils s'enfuient. Et l'un d'eux même appelle sa *maman,* en secret. Il bruxe. La colère est partout, elle — fige tout. Cela fait mal.

12. Et puis (happy end convenu) les deux héros sourient, se congratulent, se tapent dans le dos, tout est fini, tout se termine — comme toujours — bien. C'est finalement la seule fausse note (nous — aurions voulu un carnage, des intestins qui se déroulent et se prennent dans les rayons du vélo, des rictus, des morceaux d'os, bref : un peu d'action).

De Mme L. j'ai une autre vision depuis que j'ai déniché, dans sa très banale bibliothèque, cet ouvrage que je ne connaissais d'ailleurs pas : « Cruelle Zélande », de *Anonymous.* Pauvert ; France Loisirs, 1978. Raphael Sorin écrit à propos de ce livre « Il existe une robinsonnade très poivrée, que je recommande : Cruelle Zélande (signé Anonymous). De son auteur, très méconnu, Jacques Serguine, il faut redécouvir les romans publiés chez Gallimard. L'un d'eux, Mano l'archange, fut retiré de la vente en 1962. Il évoquait trop franchement des amours enfantines. Serguine a multiplié les petits traités licencieux : Éloge de la fessée (Gallimard, 1973), L'odeur de sainteté (Balland,1989), De la Coupe aux lèvres (Éditions Blanche,2004), un essai sur l'érotique de l'épilation pubienne. ».

EXTRAITS DU PETIT CARNET ORANGE

(RETRANSCRIT MI-AOÛT 2013)

Pour la postérité. AZ — très fatigué, n’a pas dormi (mais dormi la journée précédente ?). s’alimente peu/pas ; s’hydrate. Douloureux. 1 doliprane. HA — en forme. MZ — pédicure ? MIN – OFF. Purell. PM — diarrhée (comme souvent). GP — 12,5/6,5 p67. *fils passera dans la journée pour récupérer les médicaments*. AB — a perdu son alarme. Martine (?). RA — Q problème avec Ci. ? Mme P. plaie fermée, jolie[51]. Transit à surveiller. V. pédicure. Douche demain. HA — passage à 7h30 ok. PM – yeux rouges. PA – transit ! SC — déprimée. Selles noires pendant la douche. CHA baisse aigue (???). BE — rasage pedi encombré ++. RO — Habillée/lavée ? contention, collyre. ? pantalon déchiré refus douche : lavabo. Timbre. Souhaite (?) arrêt de la PEC. CO — pas de feuille de soins. Passer voir Isa / pst/plaies div. Toilette au fauteuil. Pdj. CO — Dolip. BE — patch. Pst refait. Dentier. TV toute la nuit. PA déjà habillée. RA pas de feuille. « Cholot, de la merde avec de l’eau » dixit M. TA. JA vitamines ? VI démence ? voir ongles cannelés. SC rougeurs et hématomes un peu

51 . C’est la plaie qui est jolie, pas Mme P.

partout. Aines rouges et douloureuses. Cris dans la rue. CH RAS rougeur nuque, lavée+dex. SC Q de la fermeture de la porte à clef. CA mq Fixical. CO ^p barrette journalière vs semainier ? PA pst bien saturé. Consolidé. ^p l'activité acc de j est arrêtée ? NE Kardegic 75 donné ce matin, à confirmer > fiche de ttt. RA planning aides-mén trop éparpillé > pas de répit. TA NE impossible à prendre. NI gros orteil (d) 1 peu rouge et chaud. ME douleur thorax. MI épuisé. PM au lit. RA diarrhée. MI dort dans canapé. MB rougeurs prendre ai(???). BE quel retour bilan neuro ? capacités ? comportement ? NI douche demain. MI douche mercr. RA pas d'aux de vie à midi pas de tél pas de repas prendre 1 ou 2 alèzes en dépannage. DES selles, dents. BE sensation oppression poitrine. LA resp sifflante sein G dur & chd. SC talon car – demain ou a demain. Toilette. GR pas prêt – déjeuner, casserole brûlait sur le feu, sans réaction. SC ventre très gonflé assez dur. GE pédicure, esth (poils). BL pas de TA. NE > l'alimentation parentérale se fera par cathéter central posé en serv de radio à l'H le 17/1 sois en ambulatoire en attendant (…) dialyse poursuivie 3x sem. ME énervé // poubelles. Anne à voir prise d'info (dossier, etc.) langage (on, faire), pudeur. Reste OK. SC toux ++ selles. MB refus énergique de se lever. SOS médecin samedi soir à minuit (appel à

17h). Tercian 10g. VI – fils refuse jupe. GI les pieds sont très enflés. SC marques rouges épaule G. RO D int cuisses rouges ++ (collants sales). CL compl alim > fruits seulement. CH perte mémoire/perte audition.

Mon père adorait la scène des poules dans *Pain et chocolat* (Pane e cioccolata, film italien réalisé par Franco Brusati, 1972).

LA LOUZE>A RÉDUIRE NOTABLEMENT

La Louze s'inscrit profondément dans le programme d'hier soir. Sortir du bureau, ça va, acheter des cigarettes (c'est cher, t'as qu'à pas fumer, merci) puis des boissons et grignotins (c'est lourd, les bouteilles, dans le sac à baguettes). Chez SPAR (j'adore ce nom, ça fait romain) une jeune femme demande d'un air arrogant au caissier « vous avez pas du mousseux ? » avant de se rendre compte qu'elle est, précisément, devant le rayon idoine… Puis passage chez 20.20 pour emprunter micro et casque pour le minidisc de Sex-Toy. On s'est posé un moment, on a bu du vin sucré, mangé des cawettes, pas poté. Puis repartis avec le tramway. À Perrache, arrivée de Sex-Toy, sans minidisc. Honteux, confus. Ne faisant ni une ni deux nous sautons dans son auto et filons chez

20.20. Qui essaie en 90 secondes de m'expliquer toutes les subtilités de l'appareil. Et que surtout faut pas effacer les 44 morceaux déjà enregistrés. Peur. Le retour est complexe (d'où le nom : complexe de Perrache, une honte pour les urbanistes et architectes) : on s'égare moult fois, on part à Marseille, à Fourvière, on visite les alentours de la prison, et — last but not least — après que j'ai empêché ST de commettre l'irréparable, on circule dans les accès réservés aux bus dans le complexe. Science-fiction. On finit par arriver. De bonnes âmes avaient préservé un fond de caïpi à notre usage. Des cris de joie hystériques saluent mon entrée. On finit par y aller, dans la salle que personne a les clefs. Avec ST on s'échine sur le maniement de l'appareil. On finit par appeler 20.20, on tombe sur la bellissima ragazza, puis le 20.20, qui dans le bruit (de notre côté, les sbires et zbiresses ayant commencé à fourbir) nous explique les ésotériques fonctions de ce minuscule appareil. On fait tout comme il a dit et, nous aussi, on va fourbir. La batucada était au presque grand complet, réunion avec Couzon et Rillieux. Après deux heures de tagada poum-poum (non, rien de gaudriolesque ici), lourds de transpiration, d'ampoules et de Nok, on plie en disant des bêtises, je contrôle l'enregistrement et là, pâleur, stupeur… [là le 20.20 il flippe sévère]… rien. Sauf

3 ou 4 secondes où l'on entend un truc du genre « bon c'est bon là, on y va ? ». Puis un grand blanc. Deux heures de blanc. Ça calme. Retour en auto avec Mme Sex-Toy (aïe aïe, pas sur la tête), failli changer la portière de l'auto. Il y a toujours, pendu à l'arrière à droite, ce sale petit canard en rêche peluche qui me regarde d'un air mauvais. On pose Mme ST en route, on finit à trois (non, rien à voir avec les soirées lyonnaises, de triste renommée, je dis ça pour que ce soit, enfin, indexé) et après garage de l'auto et divers papotages, on convient d'une torchette ou torchouille, ou mufflette pour le week-end, sachant que c'est un week-end long, que vendredi soir il y a l'AG Brazucada et qu'on va boire, déjà, que avant je vais à l'ORL pour ma surdité naissante (trop de drum'n'bass twa ?) et qu'une torchette bien menée n'a jamais nuit. En plus, après, on rentre à pieds. Joie d'être autochtone. Tout est bien qui finit bien, donc. PS : les gens à qui l'on décrit Denise ne nous croient généralement pas. 2008.

Octobre 2005 — (le 15) mon père, que j'appelais affectueusement « le vieux serbe » est mort hier soir, paisible… […] Lundi nous avons « accompagné » mon père au crématorium, en passant par une absoute misérable (curé faisait son malin, phrases incongrues, silences « lourds de

sens », et cet art de retomber sur ses pattes pour nous vendre de la bondieuserie, aussi léger qu'un hippopotame avec une cuirasse en fonte et un sourire comme ça). Puis le crématorium. Le cercueil qui disparaît dans le four hi-tech, comme un petit bateau qui va on ne sait où, mais il y fait sombre. Revu ma cousine, avec qui j'avais joué au docteur, jadis, très jadis. Des oncles et tantes.

Mardi, j'ai voulu prévenir F. du décès de mon père. La prévenir « après coup ». Mais ça ne répondait pas. Le soir j'ai appelé EC : F. a été hospitalisée, TS, médicaments, et trouvée un peu tard. […]

Quand j'étais petit, j'entendais parfois parler de canicule. On disait « le père machin est bien fatigué, c'est la canicule »… je croyais qu'il s'agissait d'une maladie un peu mystérieuse… puisque tout le monde prenait un air entendu.

378. üriniglirimirnaglü Laurent C. - 01/05/05 04:49 - (363220)

« Les vies parallèles coupent sans laisser de trace.

Elles laissent comme un goût d'amer dans la bouche, surtout quand elles se croisent souvent.

Quand on s'en rend compte, il est trop tard. On n'a pas eu mal et pourtant, la blessure est bien là. On peut finir dépité, voire décapité. Perdu, pendu, penaud. Lapinot.

Je suis fan des lyonnais de Kaamelott et mon père était à la table ronde. Le destin, sans doute. Souvenirs ténus de barbecue et de fêtes au bord du Loing, figures de pères potaches et tapageurs, le tien sortait du lot et forçait mon admiration (cette voix sonore, cette énergie, ce charisme qui le rendaient éminemment sympathique à mes yeux). Salades de riz, méchouis sous la pluie. Mémoire plus vivace - pourquoi diable ? - d'un feu dans une carrière vers Achères (peut-être), la nuit, et d'un adolescent plus âgé que moi, impassible, dont le sourire que je devinais narquois et que j'interprétais comme un des symptômes de l'opposition au père (genre Gauvain!) (la mienne devant être en germe) m'intrigue encore aujourd'hui. Et que j'imagine, maintenant, emmagasinant son matériau et attendant l'heure propice pour jeter son oeuvre sur le support adapté. Un personnage intéressant, en fait visiblement un génie, qui un jour entrerait dans l'histoire d'un art devenu majeur, et que j'ai croisé "en glissant".

J'ai passé mon enfance et mon adolescence à glisser, à Fontainebleau. Je suis fan de Cure depuis ce temps là.

A Nice, à la fin des 80's, j'ai accumulé et perdu des fanzines qui parlaient de BD, de détournement BD, et de musique alternative (quelqu'un aurait il sous la main d'anciens numéros - ils sont forcément anciens - de la Langouste des Model/Peltex qui avaient fait les beaux-arts de Strasbourg ?). La Langouste (mais aussi les Inrockuptibles et le cahier Paris de Télérama) chroniquaient les fanzines, Psykopat et ses amis.

Ma passion pour Cure m'a fait acheter L'Equerre, "le magazine du Rock moderne", L'Equerre m'a fait m'abonner à La Langouste, La Langouste m'a aussi fait découvrir le mail art et la musique by mail de Petchanatz qui correspondait avec Costes lequel habitait et habite encore rue de la Pierre levée à Paris.

J'ai vécu à Fontainebleau de 71 à 85, puis à Nice de 86 à 88, puis à nouveau à Fontainebleau de 89 à 92, puis à Paris, Lille et encore Fontainebleau de 94 à 99. Puis nous sommes partis (de l'autre coté du Monde). Et maintenant nous habitons à Nîmes.

Nous achetons (cher) et nous aurons fini de payer dans 15 ans (nous).

86-88, donc. C'est à cette période que j'ai découvert "en glissant" les noms de Matt Konture, Speedy Graphito, Joan (dix ans après j'ai vu qu'un de mes oncles dessinateur à Mulhouse avait travaillé avec lui) et Lewis Trondheim.

Christophe Petchanatz vivait à Lyon, rue de la juiverie. Il faisait et fait toujours de la musique sous le nom de Klimperei, avec Eric Chabert des fois. Alexandre Astier, le Roi Arthur de Kaamelott, est chroniqué à Lyon par Christophe Chabert et la boîte de production d'Astier est située rue de la juiverie. Les parallèles plient sans qu'on le sache. Et je ne me vois jamais me tenant fièrement à leur carrefour. Car quand on glisse, on ne sait pas se tenir.

Je regrette de ne pas avoir acheté un album de Lapinot à la librairie en septembre 97, j'aurais surement adoré ma lecture et ça aurait été délicat de ma part (il était si fier de m'expliquer que tout marchait du tonnerre pour son fils, j'étais si fier d'annoncer que j'allais me marier, les 80's étaient bien loin et mes passions de l'époque mises en sourdine, je ne faisais pas le rapprochement : nos

parallèles étaient loin de se rencontrer... A négliger les détails, on manque de réactivité et on passe à coté de la plupart des rencontres et des aventures humaines qui font le sel de la vie. En revanche, l'esprit d'escalier poussé à son paroxysme ressemble fort à de la paranoïa : trouver sur son lit de mort, en un éclair, les liens cachés reliant toutes les choses entre elles et sombrer).

En 87, Petchanatz m'avait envoyé une carte postale de l'association. Verte, qui annonçait la parution et le prix du n°3 "biotriannuel" je crois. Je n'ai jamais donné suite. Je le regrette. Je me suis par omission privé de la délectation de saveurs inouies (insensée cette phrase). La curiosité n'est un défaut que lorsqu'elle peut être rassasiée.

Je n'ai pas écrit ce qui précède ((avec pour idée de faire mon Amélie Poulain)). C'est ce qui m'a précédé qui m'a écrit. Et j'ai suivi, me laissant glisser, au fil de l'encre. C'est un tort.

Lewis Trondheim ne s'arrêtera pas de dessiner. Les parallèles qui se coupent me l'ont affirmé, elles ne tardent jamais à rebondir. »

Lâché par mes collègues sur un dossier, je bouclais le truc, fâché. Sur le chemin du retour (?), à pied(S?) : une voiture quitte la chaussée et vient

percuter le mur près de moi. Je n'ai rien mais saisis l'occasion : je fais le gars traumatisé. Hôpital. Mutisme. Je marche bizarrement, je boîte, j'ai un bras qui ne va plus. Personne ne sait que je simule. *Chaque soir pour rentrer chez soi il faut passer une sorte de douane industrielle. Les gardiens en font à leur guise mais chacun finit par passer. On monte des escaliers en pierre, très hauts. Il n'y a pas de rampe. Un vieil italien devant moi s'arrête, regarde au loin : la montagne dans les couleurs du soleil couchant. C'est très beau. Puis il se laisse tomber du haut des escaliers. Je savais qu'il allait faire ça, j'avais ressenti sa tristesse.* Une angoisse me prend : je fais semblant d'être handicapé, **ou je crois que je fais semblant d'être handicapé** ? Même si je ne dois pas me trahir, j'aimerais être sûr. Je n'arrive plus à marcher normalement.

Le 30 août 2013 MRL [52] m'écrit « on a été "coupé".... ??? Peut-être ??? Si oui, sinon... ? Je me prépare doucement à l'adieu du silence.... Il faut percevoir ce qui échappe aux yeux et à l'ouïe, c'est une image qui n'est pas nette.... Quand les flocons d'hiver

52 . Compagne d'un de « mes » patients, Émile D. Tous deux avaient parfois côtoyé mon père dans leurs activités de type CHRS (Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale).

deviennent trop lourds, les courants d'air trop forts, les étés trop chauds, et la neige trop lourde, quand les lacets des chaussures sont trop difficiles à atteindre, quand j'écoute à haute voix ce que je voyais, tout devient très proche, et je me rends compte que ma génération approche. »

(À mesure que j'écris, le monde s'efface.)

Est-ce que la vache a soif
ou est-ce qu'elle y va (au ruisseau)
pour faire comme les autres,
pour *être* avec les autres ?

> *Akim prétendait que « si une femme fait l'amour avec un noir et se fait enculer par un blanc en même temps » (ou le contraire ?), et que leurs sexes se touchent, cela produit de l'électricité et la femme meurt.*

Il y avait Bernard G. qui vivait dans la terreur de sa mère. Quand il nous recevait chez lui, il ne fallait pas sortir de sa chambre, ne toucher à rien et ne pas faire de bruit. Un jour j'ai réclamé un verre d'eau : il a fallu mettre un petit napperon pour protéger la toile cirée qui recouvrait la table en formica.

Il y avait Boris B., qui était très gros, mais qui frappait rudement et sans scrupules ceux qui se moquaient de lui.

Il y avait Bruno, qui avait une tête ovoïde et les yeux mi-clos. En plus, il portait des pull-overs ridicules.

Il y avait Bruno, un autre Bruno, qui se vantait de pouvoir éjaculer sans bander, et sans se toucher. Mais il ne nous a jamais fait voir (sa petite amie toutefois, confirma).

Il y avait ce grand laid attardé qu'on appelait « Titoune » et dont les colères étaient d'une violence terrible (quand on mettait le feu à son journal, notamment).

Il y avait cette fille, rencontrée dans un refuge, qui n'avait pas de poitrine, et qui voulait qu'on parte ensemble en vacance — elle en avait assez de ses copines.

Il y avait Chantal R. qui ne sortait jamais sans sa (ses?) petite(s) soeur(s) et qui avait des crises d'épilepsie quand on commençait à flirter un peu trop.

Il y avait Christelle B., la première fille que j'ai embrassée — sur le chemin qui traversait le camp militaire désaffecté.

Il y avait Christian G. qui raffolait des DS à boîte automatique (il en volait, parfois, avant de les abandonner dans un étang peu profond).

Il y avait Christophe H. qui, soûl à la bière, s'était masturbé et avait éjaculé sur le tapis où, un instant plus tard, Éric M. s'allongea, en grognant « c'est mouillé ».

Il y avait Christophe M. qui portait les ongles longs parce qu'il jouait de la guitare classique. Mais je ne l'ai jamais entendu jouer. Il aurait bien aimé sortir avec Isabelle P..

Il y avait Christophe P. qui notait ses « pensées » dans un petit carnet qu'il avait tout le temps dans la poche. Mais personne n'en a jamais lu.

Il y avait P. Les autres voulaient toujours que je lui casse la gueule. Un jour on s'est brièvement battu. Il a reçu un coup de poing dans le ventre, et j'ai récolté une lèvre fendue. Après on était bon copains.

Corinne possédait — semble-t-il — une vertèbre surnuméraire. « Mon os », disait-elle.

Il y avait Denis M. qui était juif. Il feuillette un bouquin de cul à la maison. Il examine chaque page, faussement choqué, et chaque fois s'écrie, exorbité, mi-hilare mi congestionné, « non, c'est dégueulasse, c'est trop dégueulasse » — mais regarde jusqu'au bout.

Il y avait Didier G., mon cousin, à qui l'on faisait faire n'importe quoi (insulter le concierge, mettre le feu au champ, ramener des musaraignes à la maison, en fourrer plein le lustre). Il adorait qu'on lui raconte des histoires effrayantes avant de s'endormir. J'ai délicieusement joué au docteur avec Patricia, sa soeur, ma cousine.

Il y avait Dominique P. qui jouait de l'accordéon, un morceau intitulé « premiers pas ». Ses parents étaient épiciers. Je ne comprenais pas qu'il ne nous offre pas des bonbons plus souvent.

Il y avait D., le premier de la classe, un vrai génie, dont la petite soeur était incroyablement vulgaire, et que ça amusait beaucoup.

Il y avait Gilberte qui, devant les autres, s'asseyait sur mes genoux et se tortillait jusqu'à ce que je bande. Puis se tortillait encore plus.

Il y avait Gilles R. et Jean-Yves F.-H., leurs pères étaient motards. Ils vivaient dans une caserne et le dimanche on allait rôder près des half-tracks garés dans les entrepôts.

Il y avait Gilles W. qui nous avait fait croire que son père était dessinateur de BD pornographiques « il est payé pour dessiner des zgegs », disait-il. On a su plus tard que son père était architecte. Par ailleurs, GW se vantait d'éjaculer très rapidement lorsqu'il se masturbait.

Il y avait Habiba qui, après qu'on eut couché ensemble, m'avoue qu'elle a deux gosses et un mari en prison, « pour meurtre ».

Il y avait Henri M. chez qui il y avait un piano, à la cave, et où on organisait des « boums ». C'est là que je me suis réconcilié avec Corinne S. après qu'elle eut trouvé un préservatif usagé dans ma corbeille à papier (je m'étais branlé avec mais elle était persuadée que je l'avais utilisé avec Isabelle P. — avec qui je sortis plus tard, du reste).

Il y avait Jean-Jacques D., qui est mort d'une overdose à Avignon.

Il y avait Jean-Marc B. qui aboyait pendant les lectures de poésie.

Il y avait la fille du charpentier qui voulait tout le temps que je joue avec elle à découper des robes en papier pour ses poupées.

Il y avait Laurent F., qui jouait de la basse et adulait Jaco Pastorius (je crois).

Il y avait Laurent V. qui marchait en traînant les pieds — car il n'aimait pas ses chaussures et voulait les user rapidement.

Il y avait le cousin de Dominique P., un rouquin, dont la mobylette était toujours en panne, une grosse bleue.

Il y avait les frères V. qui me menaçaient régulièrement de me casser la gueule, sans que je sache pourquoi (beaucoup plus tard j'ai su que c'était parce que mon père ne voulait plus leur louer le garage).

Il y avait Lise J. qui retirait son panty pendant la classe.

Il y avait Luc et Louis, qui dealaient, et dont le père m'a soûlé à la gnôle, un soir. Je me suis réveillé sur ma mobylette, au milieu d'un rond point, parmi les fleurs.

Il y avait Marc P. qui vivait dans une superbe maison à l'abandon. Un jour qu'un vieil homme passe dans le salon où nous nous tenions et nous salue, je lui ai demandé si c'était son grand-père et il m'a répondu que c'était son père. J'étais gêné.

Il y avait Michel F. qui, un soir, soûl, avait essayé se noyer.

Il y avait Mirjana, yougoslave, qui rêvait d'épouser un homme riche et se laissait faire par tous les types qui avaient une belle voiture. Des vieux disait-elle.

Il y avait Patrice M., qui sortait avec Mathilde, fille sotte et (trop) dodue.

Il y avait Patrick L., qui avait du succès auprès des filles parce qu'il avait une *Gitane Testi* et qu'il était taciturne (en fait il n'avait rien à dire).

Il y avait Philippe M., le frère de Sylvie M., qui était apprenti pâtissier. Il nous apportait des gâteaux parfois. Lui n'en mangeait plus : écoeuré.

Il y avait Raymond W. qui haïssait « la société » et « tous ces cons ». Je l'ai revu plus tard, presque clochard, assis sur un banc, tête baissée. Pas eu envie de le saluer. Il ne m'a pas vu. Il regardait par terre.

Il y avait Renaud L., fils d'un peintre un peu célèbre, qui répéta longtemps « tu te rends compte ? on est constitués de molécules ».

Il y avait R., un redoublant, qui un jour, couché à plat ventre sur la pelouse, derrière le CES, faisait mine de forniquer et avait fini par sortir sa bite. Hilarité. Arrive la surveillante générale : « R., sortez de la pelouse ». Suspense... R. ne bouge pas. Elle répète son injonction, et R., immobile, répond distinctement « non ». Furieuse, elle s'en va en assurant qu'il allait avoir « de ses nouvelles ».

Il y avait Salima et Nacéra, les deux soeurs, qui se tenaient très mal (on voyait fréquemment leurs culottes) et se curaient le nez avec application en ricanant.

Il y avait Sébastien M. qui avait été mordu à la main par le chien de la ferme où on allait chercher le lait.

Il y avait Siegfried P. qui était effrayé (« terrifié ») à l'idée que les porteurs de baladeurs d'aujourd'hui seraient les sourds de demain, nombreux, et que le monde, par conséquence, serait insupportablement bruyant.

Il y avait Sophie G. qui se laissait promener à mobylette, qui se laissait caresser les seins mais refusait qu'on l'embrasse sous prétexte qu'elle avait un fiancé.

Il y avait Sylvie M. que j'ai masturbée des heures durant, sous acide.

Il y avait un copain qui avait un hamster qui était tombé du huitième étage.

Il y avait un gamin qui s'étonnait que je ne mange pas mes crottes de nez.

Il y avait un type qu'on appelait l'olisbos. On prétendait qu'il ressemblait à un godemichet. La première (et dernière ?) fois qu'il a fumé de l'herbe, il a répété pendant une demi-heure que ça ne lui faisait rien, hilare, puis s'est penché sur la corbeille à papier et a vomi sans prévenir.

Il y avait Viviane, qui avait la langue extraordinairement râpeuse, et qui ne savait décider si elle *sortait* avec moi ou avec Jean-Jacques.

Il y avait Yasmina qui avait cette façon incroyable de m'enfoncer profondément sa langue dans les narines pendant l'amour. Elle croyait que je « l'aimais vraiment » parce que je l'avais sucée.

Il y en avait un dont la mère était esthéticienne. Ils étaient pieds-noirs et parlaient toujours du bon vieux temps.

Il y en avait un qui savait dessiner une tête de bonhomme « à la six quatre deux » :



Le frère de Patrice M. (Jean-Luc ?) détestait les chiens. « Une bombe sur chaque chien ! » proféra-t-il un jour, fâché. Il était tombé de vélo et s'était cassé la clavicule à cause d'un chien justement. Il a fait carreleur puis a travaillé à la morgue.

Cela fait des années que je rassemble des preuves, dit le Héron. Je n'ai pas vu passer le temps. Je ne pourrai jamais — personne ne pourra jamais —

rassembler toutes les preuves. L’ensemble des preuves pourrait former *une évidence.* Mais l’ensemble des preuves c'est l’ensemble du monde. *Ça ne prouverait rien.* Outre que je ne sais pas exactement ce que sont supposées prouver ces preuves. Je ne rassemble pas : je collectionne. Si je n’avais pas le dégoût d’utiliser une image, une métaphore éculée je dirais « je collectionne les grains de sable du désert ». Je collectionne le désert. Comme si mon épiderme s’épaississait et s’insensibilisait à mesure que croît ma « collection ». Je suis aujourd’hui incapable d’en donner le nombre. Pas plus que la nature. Des — âmes ? Des bribes de « vérité », contradictoires, incohérentes. J’examine les preuves, et puis je les détruit. Elles ne servent à rien. Je n’ai pas tenu de journal. Au début je trouvais qu’il n’y avait rien qui vaille la peine d’être noté. Aujourd’hui je croule sous les « idées ». Elle me navrent, m’envahissent. Nuisent.

La machine à fabriquer des preuves fonctionne en permanence. Seul je ne pourrai jamais en venir à bout. Combien sont-ils (elles), de l’autre côté, qui inlassablement fabriquent des preuves ? Pas même de fausses preuves (à quoi bon ?) non : c’est le nombre, la quantité, le volume qui garantissent leur impunité. Tout *simplement.*

Chaulés, les murs trébuchent.

Indifférence des amants (ils manipulent des morceaux d'animaux morts : pattes, oreilles, gencives, avec cet air narquois et sûr et fier, comme si on était en train de les photographier).

Elle jeune femme et enfouit son corps, pensais-je; elle murmurait jamais rien des fins vaisseaux de sang, bouche luisante, remuements Elle retire son slip, si charmante, souillée; mais considérablement aboie).

Il s'agit seulement d'entreprendre, l'écoulement enfin, préférences, et de peser, macération, une figure de haine: la premières amours.

Il se vide, littéralement. Exsude, pleure, saigne un peu des gencives. Il se dandine et tortille en regardant avec crainte du côté de la fenêtre.

Torture; sa propre chair (Elle espacés.

Linge tendu ettez vous sur le sommier.

Alors c'est Au moment où ma chair à table (au bout d'un moment).

Fourrures le poids de mon escargot.

Nous devons la surprendre, on ne dit manger des fruits, bestiole.

Manque de temps, vous avez l'habitude.

Couchée sur les dalles pour atteindre l'écuelle, silence travaillé Il s'agit d'accepter, regarde ce qu'elle cache derrière son laiteux, permet tout, puis elle vient s'affaler.

☐ Ils rêvent. Cela se rejoint, forme de grandes masses laiteuses qui s'entrechqouent mollement. Des continents. A y regarder mieux, on distingue de petites choses qui vaquent (il n'y a pas d'autre verbe) dans les reoplis de cette chose immense, douceureuse, qui dodeline comme gentil prédateur feignant d'être repu.

je n'en veux plus parler.

Il installe des miroirs de façon à toute sa force - arrache après avoir hurlé si fort.

Oui, accroupie Ramassez-le.

C'est une langueur, toujours la même: ramper devant j'aime pas ça.

- Rarement.

Si profondément englouti, vous avez la doigt qui disparaît.

Les ronces autour de la maison sont noires, Mâchonner le coin de l'oreiller - poudre de chrome.

Son cul deuils factices, et parfois, modeler sa tête contre la brique, qu'ils continuent leurs petites affaires.

- TANT PIS! ils voulaient ouvrage: le pire.

Les autres rient, la chatte de cette demoiselle.

détailler mieux ces corps bloqués, les bijoux innombrables, joue.

☐ Simplement vous ne pouvez plus marcher. Les jambes sont intactes, la volonté. Mais quelque chose semble cassé. Figé. Et la conscience même, engluée. Plus rien ne bouge alentours. Prendre conscience qu'on est pris dans une image d'Epinal, avec en permanence le danger

imminet (il sera éternellement imminent), la douceur, les ris, les flonflons, les gentils personnages en canotier, les demoiselles en crinoline, la rivière, les paniers à pique-nique, les gestes, les minois.

Ecoutez, derrière les lanières de dentelle: Quelle heure est-il, quelle leur façon de la tuer, ignominies, ce noir c'est de la belle Avec cet accessoire nous saurions en finir.

Petites filles, cassée, de plâtre.

Maman est vexée; lèpre, unis des deuils factices, Elle.

Et son corsage déchiré.

Tête penchée, une vitre, dans l'attachez-vous? Juste relief de l'air.

Il explique le jeu.

est là qui sait ce qu'il regarde son cou.

J'ai cru pourtant heure peut-il bien être? Elle a des sourires en souplesse.

Grumeaux manque vomir. Héron pas bien content déplore le gaspillage du bon manger. L'autre est

fier, penché au-dessus des *cabinets,* il n'en perd pas une miette (et n'en mets pas à côté, surtout). Grumeaux c'est yaourt tropépé, fromage fourbe qui s'éclipse, viande filandreuse remâchée trop longtemps boulette sèche comme une chique entre la joue et la gencive. Même le chat ne joue plus le jeu. Et la fenêtre est fermée. *(Paul et son épouse s'ennuyaient dans leur voiture, à 2 heures du matin. Alors, ils ont lancé un bâton de dynamite par la fenêtre pour voir. Mais. Les vitres de la voiture étaient fermées.)*
(&) All The Seats Were Occupied.

Le couteau a entamé la peau.

Elle avait une façon se tord, manège.

A la cave, les cicatrices.

Il a sorti sa joue, jetés, agrippés aux fers, l'ai repoussé malgré ma bouche.

Quelqu'un la fait tomber; j'entrevis une seconde son souffle tiède.

Il combien de temps cela prendra.

Migraines, toisons et l'échine Un vieillard endormi.

Pantomimes.

Elles parlent en chuintant, toléré, le doute, elle court, déchire le maillot.

Il la saisit mais le temps passe, désoeuvrée.

Plus tard, ses mains caressent ta poitrine, sourd aux injonctions de sa maîtresse.

Elle la discuter, on la dévore toute - bouche touille au cul! Trop tard! pas).

Les hurlements formaient une sorte de tapisserie, ça faisait bien Géhenne. Nous, dans le canoë, on pagayait comme des force-nez.
Elle, devant, se mirait le minois dans un tout petit miroir, parmi z'embruns, récifs, crocodiles spasmodiques hérons subaquatiques racines et petit vents coulis. Impeccable. Du haut des très hautes falaises, de petits indigènes (mais vraiment très petits) nous lancent des trucs, des rochers, des boules de papier aluminium. Et au-dessus, tellement grand —

Elle tombe de plus ce sont des noeuds, un mirage.

C'est une plaisanterie, feint en plus souvent.

Postures: soufflent, bijoux d'acier femelle, je vous invite tout de suite (aussi) dans la poix, le parfum ne coûtent.

Elle est à pleine gorge, la bonde, elle est ici une couture.

On ne cesse de ramener des corps, presque silencieusement, main, ses jambes, comme s'il pétrissait quelque chose, caresse pâmoisons nos jungles nos humeurs.

Journées sans envies; je défaite, me rassurait.

Lèvres vibrantes, on comprendra.

Au moment l'intérieur.

Il se frotte entre les doigts, chaque virage, échardes.

Il fait froid mais beau, nous allons (où vous sçavez). J'arrache quelques vieilles plantes et le Héron s'occupe un peu de la voiture. À 16 heures nous revenons. À 17 h nous faisons un puzzle puis repas et télévision. Et voici le début de l'histoire (et les bras, ramper, mais je n'aurais plus)

Le chien est. Il ne me reste que des plaies.

Ils nous aiment de moins en moins.

aux plus jolies ce qu'elles désirent secrètement.

Saisir sa si peu de chair -, se dégrafe.

Elle ne bouge pas (triste : une équipe de foot a perdu, ou une guerre — ou au contraire ils ont réussi l'impossible, n'importe : mêmes grimaces laides ô l'émotion est laide). C'est le Héron qui manipule la caméra, les images. C'est lui qui souffle les répliques (toujours les mêmes). Visages de Hérons, art appliqué. Ce soir les chiens lèchent leur morve sur la toile cirée. Hérone à peine décédée : on la bourre d'étoupe. Et on boit.

corps pesant, le tulle, ou plutôt: elle ne se réveille jamais, Elle avale, chair blanche, se rhabille (puisqu'elles ne savent tends la main.

Ils comparent vos mérites, de verre - elle se dans un coin, je l'ai trouvée assise à s'énerver, complaisamment.

Son grand embryonnat manuellement eut ordination qui fut aujourd'hui griffon & Héron. Des bouses locales acceptant en votre grille un

agneau vous arguez au vin et lou[53] blanc et puis nos trompes lasses, rond timoré moissonnant et grouille-léger en offrant le noeud et autres appellations : gland et admiration — sçi-faict.

Trouillant la grenouille de lard [illisible] tant de vin et de farine et assez de la peau humaine et de lard lingot de bovins de nos vandales (ou *sandales* ?). Et traces admirables de symétrie organisée de belvédère de langue que vous aurez frôlant qui font plumes expertes.

Une admiration unique y trouverez, lad pauvret, gêné et mirifique. leur bonheur y vint uni comme palmarès et mystère de blattes et al'[54] bouffe de la med [55] . Nous admettons qu'on rêva de notre effarant entonnoir de miel et menthe car les non-entendants de l'entonnoir, la fin du monde [illisible] agenda de feu-malade qui nous a tenus et qui nous pardonne mal de demander le vide lavable blanc.

Demandant de priver de la gloire de rédemption et les forêts bréfienties[56] de par qui emprunter avec

53 . Loup ?
54 . Elle.
55 . Merde.
56 . Bran + fiente ?

nous raison qui nous forme, défoulant à bon droit blizzard du Nord étriqué des meilleurs. Les mil fjords et en mort de défunt Nous admettons vous y donnerez [illisible] damné fion.

Fin du monde, donc. Ce qui fielleusement nous éloigne du propos. L'inventaire (et se laver les dents).

Avec ses grandes grosses lourdes pattes il avançait tel un arpenteur chaussé d'épaisses cuissardes. Il-Héron vascillait (oui) tout au bord du gouffre il s'en moquait (un pti coup d'aile, et hop, à peine ébouriffé) mais à chaque pas qu'il marmonnait là près du bord ça s'effritait il en tombait des bouts, du Monde, et cela nous navrait.

À quoi sert un couteau qui ne coupe pas ? — je l'ai jeté.

Est-ce que je vais lui dire ça au médecin (jeudi 19 septembre 2013) : docteur je pète sans arrêt, je ne bande plus depuis des années — et ça ne me manque pas —, je me trouve de plus en plus laid, perpétuellement fatigué, déprimé ?

IL FAUT DU TEMPS

(Tout est dans tout — surtout le Héron.)

Liste alphabétique des genres

Agamia (f.) Reichenbach, 1853 (1 espèce)
Ardea Linnaeus, 1758 (12 espèces)
Ardeola Boie, 1822 (6 espèces)
Botaurus Stephens, 1819 (4 espèces)
Bubulcus Bonaparte, 1855 (2 espèces)
Butorides Blyth, 1852 (3 espèces)
Cochlearius (m.) Brisson, 1760 (1 espèce)
Dupetor Heine & Reichenow, 1890 (1 espèce)
Egretta Forster, 1817 (14 espèces)
Gorsachius Bonaparte, 1855 (4 espèces)
Ixobrychus Billberg, 1828 (9 espèces)
Nyctanassa Stejneger, 1887 (2 espèce)
Nycticorax Forster, 1817 (6 espèces)
Pilherodius Bonaparte, 1855 (1 espèce)
Syrigma Ridgway, 1878 (1 espèce)
Tigriornis (f.) Sharpe, 1895 (1 espèce)
Tigrisoma (n.) Swainson, 1827 (3 espèces)
Zebrilus (m.) Bonaparte, 1855 (1 espèce)
Zonerodius (m.) Salvadori, 1882 (1 espèce)

Blake Heron est un acteur américain né le 11 janvier 1982 à Sherman Oaks, Californie (États-Unis).

Sous sa forme de héron, elle a la forme habituelle de ce grand échassier au long bec et au plumage blanc. Lorsqu'elle prend forme humaine, elle apparaît sous les traits d'une belle femme aux très long cheveux blancs et au regard triste. Elle porte un kimono blanc dont les manches et le bas de la robe ont la forme d'ailes et de plumes. Sous cette

forme elle ne touche pas le sol et flotte dans les airs sans qu'on aperçoive ses pieds.

Et merde.

(Que je voulais te dire. Ce que. Toi. N'es pas.)

Du tout.

Se fier
aux apparences.

> *Mon ami ce jour (25-09-2013) publie sur Facebook « a, depuis hier, subit une échographie et un scanner thoraco-abdomino-pelvien, avec des découvertes pour le moins inquiétantes », puis « Pas encore de nom commun sur ces résultats médicaux, mais on y pense très fort ».*

Sa fesai longtemps que le Héron navet pas fait de régnon. Outre ces jeux de mots discutables. Pourtant les jours se suivaient, inégaux, pittoresques souvent, avec cette sensation d'avancer, certes, lentement, certes, mais d'avancer. Le problème c'est qu'on ignorait — la direction.

For example, ce matin. Légère contrariété concernant l'Éconazole. C'est tout de même un

antifongique. À ne pas utiliser à tort et à travers, je veux dire. La première heure se passa dans une sorte d'obscurité bruyante, zébrée de flashes lumineux (la TV). Et donc du « son » d'icelle. *Oggy et les cafards*. Circonlocutions. Diarrhée persistante. Désir de s'emparer du *cahier des auxiliaires* (il y a tant à glaner, dans la répétition, et l'ordinaire). (De certains projets ~~jamais~~ pas encore mis à exécution.) 52 672 textes potentiels (ce jour 19 décembre 2013). Fastoche en plus.

Bon. Trois poubelles alignées, genre JIM, BOB et KENT. Vérifier l'exactitude.

— Le monde est insatiable.

Chez les F. carnage. Agitation (pis). Monsieur enfermé dans la salle de bain avec sa merde (comment dire autrement ?). C'est d'abord l'odeur qui m'a alerté. Mme faisait mine de rien (encor qu'un peu renfrognée). L'autre dame (plus grosse, plus jeune) faisait semblant de se rendre utile. Mais l'épicentre : nada. Négociateur d'abord. Puis harnaché de latex (gants, tablier, moral d'acier). Le pauvre bougre cul nu. Le lavabo bouché où trempent des vêtements abîmés, dans un JUS DE MERDE. Puis — le héros, le sauveur, bravo, tout le

monde applaudit, même le gars de la chaudière. Et repartir, modeste.

Puis. Jean. Sourire cireux. — Ah ! c'est vous ! *Oui… sinon qui ?* Derrière (coulisses), ça remue un peu. Madame fait celle qui n'existe pas. Mais se trahit parfois (et puis : nous sommes plus attentifs). Affable. Mielleux. Ce joli petit geste lorsqu'il soulève ses testicules pour sécher *dessous* — avec un sèche-cheveux ! Me parla de l'inauguration du Monoprix (X-R), en 1965 : un petit bassin avait été aménagé, où l'on pouvait pêcher la truite.

À la suite de quoi : simulacres en tous genres (compassion, compassion, compassion ; un œil sur la montre).

22 XII 2013 — J'étais mort. Je n'étais ni triste ni contrarié : serein. On me transportait sur une civière et nous descendions une montagne. Je ne voyais pas grand-chose mais cela ne m'intéressait pas. Il y eut une halte et je sentis qu'on me touchait. On me coupait les jambes, à hauteur du bassin. Cela n'était pas douloureux et ça ne saignait pas. Je me sentis soudain beaucoup plus léger : j'avais la sensation que je pouvais presque m'envoler.

Je me souviens quand ta cousine disait « Jojo-la-Pique » pour « Jeux Olympiques ».

L'ennui irrémédiablement s'est installé. Je l'apprécie. Il y a quelque chose de franc et de lucide dans l'ennui. ~~Enfin : ce n'est pas *« je m'ennuie »* (au contraire) mais tout et surtout *tous* m'ennuient. J'ai souligné *tous* comme on envoie un paraphe, griffe du stylo sur le papier. Crac.~~

Pluie de débris aigus coupants
Comme des
Débris aigus
Et coupants.

Ça faisait un moment que Captain Napohéron navet pas passé ses troupes en rvue.
— Allez hop, au pas d'course (tu parles, deux ou trois mètres à parcourir à la suite de quoi dans un désordre pathétique *mais* totalement dépourvu de drôlerie les zbires vaguement alignés titubant de fatigue (ça oui, cette douleur persistante dans les os des jambes) ânonnent leur rapport, criblé d'approximations, d'oublis et de mensonges :
— Gina, de plus en plus on la (traite) par-dessous la jambe. J'explique : première sonnerie (bouton rouge cassé) pour la porte en bas puis deux étages moches flanqués d'énigmatiques placards condamnés (le cabinet de Barbe-Bleue). Sonner encore puis la porte (clé Fichet) *retenir son souffle* (cette insupportable odeur aigrelette, unique,

inimitable, indescriptible). Virage à droite (pas regarder les étagères surchargées de — bibelots colifichets saloperies en tous genres). Bibelots confidentiels. Ligne droite : salon. Dossier. Papiers.) Sortir de là, prévenir hypocritement, éclairer. Là : minuscule mémé ambiguë dont seule la tête émerge du drap. Carrée, ambiguë, pas de doute : celle-ci est un Héron. Et de la pire espèce : polie, têtue, con comme une — par exemple déplore que l'eau soit mouillée — mais sans plaisanter. À tel point que je ne sais plus où j'en suis de mes parenthèses. Siège de douche, tournant. Température de l'eau *pas trop* difficile à régler. Un rituel relativement huilé. Les aléas sont rares et petits. Du coup : ne penser à rien, ou presque (ou à aut' chose). Gestes et réponses se font sans moi qui suis ailleurs narre le marin.
— Mais où ? interroge le Héron.
— Je ne sais pas, avance le marin, marri.
Avec le temps on prend ses aises on est moins rigoureux.
— Vraiment ? pérore le Héron arc-bouté sur lui-même avec ses bottes sa cravache et son monocle — vraiment ?

Un bouquet d'arbres, un gros bouquet, comme une dent isolée sur une gencive (campagne).

Je fais, désormais, beaucoup de choses avec parcimonie. Mais j'avance ; j'avance.

Petit bonhomme, presque sphérique, béat, lunaire, presque asiate. Il a cette façon, en peu de mots, en peu de gestes, cette façon de rétrécir le monde autour de lui : tout se résume enfin en petites préoccupations : la montre, les lunettes, la position des rideaux, la couverture pliée en trois et la proximité rassurante de l'urinal, posé sur un petit tabouret, sur une petite serviette éponge qui pue. Autour, chacun s'affaire. Tous le détestent mais l'on continue de s'empresser, avec entrain, et avec le sourire.
Héron, concentré de Héron.

Zigouigoui Stardust.

Chez R. Qui me demande suavement d'ouvrir la fenêtre (circonlocutions pareilles à des courbettes alambiquées) :
affublé de mes gants en latex j'ouvre grand la fenêtre et je crie URBI ET ORBI !!!

Que dire (tous ces tentacules forçant tous les orifices, même yeux, oreilles, narines, même — nombril !) ? Le héron dissimulé entre les gros seins lourds de la jeune auxiliaire, dissimulé dans les poubelles de la cité, dans les bus, les flaques, les

reflets, crâne allongé, noir, claquant des mandibules, crâne sec près de se rompre silhouette noueuse zigzaguant en vélo sur l'avenue déserte (quasi), marques, empreintes étranges dans la glaise pentue des raccourcis, dans la corne de brume dans les petits lazzi glacés que distillent les minces serpents furtifs que l'on trouve (encore) par dizaines dans les régimes de bananes, les cagettes, les containers…

> *15 juin 1997 — « Sale temps. « Il » est à l'hôpital de D., tout cassé. Mauvaise chute dans sa grange, côtes pétées, poumon crevé et infecté, fracture épaule, colonne vertébrale (on ne sait pas bien, recoupements d'après diverses sources d'informations plus ou moins crédibles), fracture du crâne, traumatisme crânien, hématome cervical, (lobe temporal droit). Ablation d'un poumon. »*

Bruit de bêches dans les potagers comme bruits de bottes à chaque impact rangées de crânes volent en éclat, se nuagent de poussière (et ça sent).

Lassitude serait un mot terrible je veux dire — un mot bien trop énergique, imaginez : vos os sont comme / du dentifrice (je n'ai pas trouvé mieux,

plus précis). Autour la chair compacte (un peu trop), homogène. Plasticine. Viande reconstitué. La véritable saloperie[57] : donner à cet assemblage le minimum de conscience nécessaire
pour — précisément — en souffrir. Plus : une narine bouchée, toujours. Et le bruit des sinus.

pppa
(petit poème pour antoine) :
Nous,
Hier,
Fûmes lundi.

Relire *Quelque chose noir* (Jacques Roubaud), *Le poids du monde* (Peter Handke) et *En ce moment précis* (Dino Buzzati) — histoire de se mettre en jambes.

Reprise de l'écriture doigts au clavier comme gros sabots du cheval de labour. On appuie fort. Et appliqué. L' « inspiration » est juste là, posée. Chat mauve affublé de vêtements (oranges). Il prend — pour donner le change — un air, disons perplexe. Dans la forêt les bêtes (immédiat souvenir : *Sylvain et Sylvette,* dans le format à l'italienne) des animaux stupides glosent. Bien satisfaits. Ils se moquent les

57 . J'avais d'abord lu « horlogerie ».

uns des autres (figures canoniques : Le Loup, Le Héron, Le Chat et Le Cochon). Les arbres sont bien droits, mutiques. Il n'y a plus rien à manger.

Dialogues :
— Tout le monde aime le rouge !
Etc.

Arrive ce moment d'angoisse (tant attendu) : un ours mécanique, sanguinaire. Profil gauche (torse nu), de face (en *robe de chambre),* profil droit : tenue de sport. L'ours mécanique est tout le temps en train de pleurnicher (subtil avatar du Éron ?). Et l'eau est trop chaude, et ça chatouille, et chuis tombé, et ça fait mal… pour à la fin (dans le miroir) se trouver incroyablement beau. Et, là, il fait réellement peur.

Un pas en avant (pour tomber), jouer avec le fil électrique (rose). Observer tous les gestes.

IL Y A SOUVENT DES ARAIGNÉES
DANS LES MÛRIERS

Elle arrive obséquieuse et portant les valises : bleu. Le bleu calme gris des bords de mer quand il n'y a personne. Je ne sais pas quelle heure il est.

Vaguelettes clapotent. Grasses. Grises et grasses. Molles. Pas envie d'y tremper les pieds. Sur des piquets les mouettes calmes, frileuses, se rencognent sans nous quitter des yeux.

L'hôtel n'est pas très loin ; les chambres y sont froides et humides. On ne chauffe jamais avant la mi-octobre. Le petit déjeuner est servi sous la véranda ; de grands morceaux de pain frais, petits rectangles beurre et — confiture maison. Confiture de mûres. Il y a souvent des araignées dans les mûriers.

On gare les voitures dans le chemin, on longe le ruisseau, cette eau glacée atrocement limpide, on encourage les gamins à cueillir les baies noires — était-ce en été ? à la fin de l'été ? À la fin de l'été, je crois.

Des araignées comme le cœur du fruit, petite pelote sèche, poussiéreuse, noirâtre, qui craque désagréablement sous la dent. On frissonne. On mastique mieux, vite, scrupuleusement ; on déglutit.

Citation :
C'est un crapaud qu'on ne voit pas. Parce qu'il est invisible. On ne le voit pas parce qu'on ne le voit pas. Il est partout où l'on va même si on ne le voit

pas. Il est derrière, rarement devant. Quelquefois, il est à côté : gauche ou droite. On ne le sait pas parce qu'il est invisible. Ne le voyant pas puisqu'on ne le voit pas, on l'oublie parfois. Il reste autour. Lorsqu'on est faible, il lèche la figure. On ne l'oublie plus car ça ne ressemble à rien une langue de crapaud invisible.

Pendant la nuit, il surveille et au petit matin il mange tout. On n'est pas bien le matin. Au réveil surtout. Car on doit s'extraire de la panse du crapaud invisible. Le crapaud reste tout au long du jour. Il ne quitte pas. Il ne renonce pas. On le sait. Alors, on se tue et le crapaud rit. On l'entend même quand on est tué. C'est affreux parce qu'on l'entend toujours et on ne le voit pas.

François Lamothe, Le Crapaud, non daté.

> *La personne avec qui tu vis va mourir. Et il n'y a que toi qui puisse la sauver. Personne ne sait que tu as ce pouvoir, pas même elle. Que fais-tu ?*

#26.02.2014, les dits de Lola
Le lièvre et la tordue (Jehan de La Fontaine).

(Début des 56 415 poèmes.)

1/56 415
A
siates, têtes de
(canards)
nous ne
nous ne jamais
jamais pourrons
déchiffrer / ce qui tant les amuse (j'observe
que l'un d'eux est
dépourvu de pattes : il est
dans l'eau).

Nous (réduisons, amenuisons), rampons plats comme des trucs plats (et gris et sales). Il me manque quelque chose. Savoir quoi… Signe diacritique, outil rouillé mais bien commode. Temps et silence. Monter descendre l'échelle (en bois,). Des gens parlent ça crache des bribes, des morceaux de visage/s. Glitch. Glitch glitch (on patauge pesamment dans la boue qui sent ; y'a des bouts qui pendouillent des arbres aussi, et la nuit). « Sale corbeau qui est loin ». Je l'appelle comme ça.

Bernard est en souffrance : son esprit se délite, sa compagne va mal et il se rend compte qu'il ne peut pas l'aider. « Le monde existe », m'a-t-il confié

tristement ce matin (4 mars 2014) en posant sa main sur mon épaule.

2/56 415
Madame comme papier cadeau (rien d'autre
sur le
sable
vertical (autour
annotations floues
et ce chiffre : 21

La même moue que (Nathalie, disons
(surprise-partie)

3/56 415
La nuit
(bleue) : crétins qui dansent ou j
ouent de la musique la (musique)
lune : confetti mal collé (même) on nous
dit on nous
persuade de
du pittoresque on nous
marche sur des bouts de tissus (bleus)
qui s'étendent
« de part en part ».

« Moi je joue de l'Arnica. »

La nuit, les pylônes des lignes à haute tension mènent une drôle de sarabande…

Un po
un po
ème saloperie marc de café
des crabes inconnus dans le
(corps)
le (corps) de la compagne
dans la cuisine (par exemple).
Pourquoi font-ils cela ?
Demain moi je serai vaillant et sympathique
avec mes
avec les spectres ils sont
plus ou moins décharnés mais
spectres, chacun sa *spécialité* (spectre au gros cul & à la merde acide spectre maigrelet diaphane presque et d'une bêtise à pleurer spectre moustachu (style Saddam H.) qui chaque jour répète ce qu'il a dit la veille spectre à l'accent italien fasciné par cette télé à laquelle on ne comprendra rien spectre étique allongé doigts dans la bouche comme pour en extraire quelque chose (j'ai peur, le jour où) famille de spectres tous plus fous les uns que les autres lui silure *jovial* elle vieux spectre jeune et j'ajoute leur rejetonne, spectre en coulisses qui commente tout, goguenarde faute de mieux et moi, tel un trou du cul plein de certitudes, avec mes grosses chaussures : j'arpente.

Moka : l'ombre un peu grasse du ~~hibou~~ héron qui veule se coule sur les façades, la nuit, ombre plus sombre que la nuit elle
change subtilement de forme selon ce qu'elle *cherche* selon
ce qu'elle va pha
gocyter (chien, chat, petit vieux égaré, quidam) suite de quoi elle émet un petit rot presqu'élégant, s'excuse d'un geste, d'une mimique et brusquement se fond, de façon tout à fait naturelle, dans le « décor ». Plus rien ne transpire : tout est calme, ordinaire.
Il brandit son fanion, presque cucul-la-praline, mais personne ne le voit.

Le héron est dehors, (mal) déguisé en pistolero. Il tire à droite à gauche, fait exploser des trucs. Il profite du 14 juillet pour régler quelques comptes. *Fêtards du 14 juillet, redoutez, redoutez le Héron…*

4/56 415
Gris en quatre parts

1. fabriquer de l'alcool (sereinement) et très vite entrevoir de petits animaux difformes (mais sympathiques) ;
2. (de manière dextrogyre) : un ours et un scaphandrier regardent la télévision. Ils s'aiment. Ils regardent un film avec des gens qui s'aiment ;

3. la musique est triste — *et c'est normal ;*
4. enfin, arrivés quelque part et quoique l'un l'autre fort différents (et sachant que cet amour est sans issue) s'accorder un instant de, de de niaiserie.

J'avais emporté tous mes livres : de petites boites en bois, fragiles. Du balsa. Faciles à transporter. Bien sûr au fil du temps il n'en resta plus grand-chose. Cependant j'avais plaisir à regarder de temps en temps dans mon sac, les débris, de plus en plus ténus. On peut vivre, oui, même ainsi.

La paresse — pas trop loin de la mort. Non la mort comme *arrêt des fonctions organiques* la mort comme chemin vers le silence, la fraîcheur (humus *vs* putréfaction mais je me trompe sans doute) à 6 ans elle expérimente l'ennui — d'où moment de confidence perfide concernant certains *qui ne font que des bêtises,* outre que le papa de P. est allé en prison parce qu'il s'est laissé entraîner par des hérons (à braquer une bijouterie). Soi-disant.

Je déteste le mot « friandises ».

Pourquoi ? parce que, tu vas voir et aussitôt après volaient les pierres, les cailloux ça — faisait des bruits d'insectes dans certains cas un jour même on a vu ch'te jure c'est vrai deux cailloux se cogner en

l’air et
— et ?
pluie de débris aigus coupants comme du
des aiguilles même et tous ceux qui regardaient ont eu les yeux crevés.
— Comme les chats ? (l’enfant avec candeur et niaiserie interroge)
— ?
— Comme les chats crevés ?

> poème 5/56 415
> (pénibles épopées) :
> cosmonaute asphyxié la tête dans un
> dans un (je sais pas moi on dirait une cafetière italienne)
> unijambiste de surcroît (à moins que ça soit un effet de la perspective je n’ai
> je n’ai jamais jusqu’à présent je crois
> dans mes écrits évoqué L’ERREUR DE PARALLAXE c’est exactement ça
> à quoi j’ajoute : un vaisseau spatial particulièrement rustique (en perdition ; d’ici une fraction de seconde il s’écrase sur cette montagne rouge fadasse — sans compter le robot (qui curieusement porte des chaussures de clown) faussement menaçant apparu côté cour. Le combat — statique — fait rage. Éponges. Attrayantes éponges.

L’éternité n’est pas sûre (au sens de *sécure)*…

Oui, il me reste quelques mètres carrés ; vraiment pas grand-chose.

Par exemple : un hippopotame, creux. Nulle *Pasiphaé inside :* rien. La bête est creuse, pailleuse (teilleuse, disions-nous) mais nonobstant apparemment viable. D'ailleurs « ils sont tous comme ça ». C'est surtout leurs dents qui nous épatent : ça ne fait pas très naturel.

> *Myriapode (le plus terrible poème jamais écrit).*

Escargot anorexique en déshérence à l'intérieur de sa coquille — même.

La barbichette (le « bouc ») chargée de miettes, de vieilles miettes molles collées, et la Marie-Thérèse qui répète comme un robot détraqué « ça fait quinze ans que je fais ce métier » (mais, à chaque question un peu *technique* : « oh, ça fait longtemps que je ne m'en suis pas servi »). Puis : ce plat de nouilles (trop cuites), immortalisé par la voisine soi-même. Là : altière, noble. Mais ici : longs pets sonores (laissant augurer le pire). *Ça n'arrête pas,* dit-elle en guise d'excuse (?). Remonter (bus). Mathilde qui. Marmonne des

sons des syllabes concassées des
soupirs des ch
uintements parfois (& par malice je lève un sourcil
je la regarde « pardon ? » — elle
se confond en piètres dénégations et reprend aussitôt sa mélopée ses minuscules glapissements puis réclame qu'on (on ?) aille vider sa poubelle MAIS ! qu'on rapporte le sac vide). Et puis merde putain Héron *stabilisé* dans un corps brisé (brisures molles) avec tout le toutim et — Vanessa. Pu.is. Celle dont — dont la grand-mère s'appelait Cloporte, ou Doryphore. Ou Pétronille. Héron permanenté, flanqué d'un chien permanenté avec — dentier permanenté qui traîne, sarcastique, au fond du lit. Et la pisse (j'ai regardé les vidéos jusqu'à en perdre la vue me suis plongé dans le grain de l'image et — déçu, finalement), partout.

« La caque ! La caque pourrie… ! »

Ravi de lire comme Dali fustige l'artificielle cohérence du roman (par exemple) où plutôt comme le roman singe une prétendue cohérence de (la vie ?). Oui.

Que dire qui n'aurait déjà été narré ?
— Un truc rigolo ?
— Bah, quelques calembours oiseux, c'est tout…

— Sinon ?
— Toujours impressionné par les étrons tourbillonnants de Mme Furax… laquelle me parla également du manuscrit de Voynich.
— Ouais, bon, ensuite ?
Captain Héron semblait se désintéresser totalement de sa tâche, de ses responsabilités, de ses prérogatives… Il contemplait l'horizon ou le bout de ses pompes, absent et absorbé à la fois. Du murmure lointain quelques mots retinrent son attention :
— … chez R. shampoing mais pas de sèche-cheveux…
— Comme d'habitude…
— Comme d'habitude. Les cartons entassés un peu partout ne bougent pas. A. : lui ai filé en douce une bouteille de chrab. J'ai coché « surv. hydratation ».
— Bien joué.
— Il m'a donné une poire que j'ai posée ni vu ni connu dans le saladier de Mme P. *chez laquelle une lumineuse « auxiliaire de vie »*…
— Syntaxe ?
— Bah !
— Puis ?
— L'autre qui se tripatouille la bouche. Un pansement sur le sacrum.

— Sa fille ?
— Bah !
— Et ?
— Les T. Le gros silure rigolard qui gigote doucement sur le lit tandis qu'autour lentement s'agite « le reste » de la famille, outre la TV (les salauds étaient en train de mater un film ou des moustiques s'enfilaient). J'ai, une fois encore, renoncé à distinguer le propre du sale, le haut du bas…
— À ce point là ?
— Je suis fatigué.
— C'est l'automne, ça va passer.
(silence douteux)
— C'est tout ?
— Non, l'autre, la grosse, mouillée de chaud avec sa robe de chambre en, en feutre, ça existe ? sa grosse tête, énorme, sa bouche, ses dents…
— C'est un Héron.
— Probable. Fort probable et puis…
— ?
— … aux dominos : elle gagne toujours.
— Bizarre ça non ?
— Chuis pas doué, faut dire.
— Quand même, c'est bizarre. Je propose une | il proposa une expédition punitive — mais secrète. Que nous ne

On fait beaucoup d'efforts pour « rester » en bonne santé — ce qui est absurde…

poème 6/56 415
trois volets comme on
comme on dirait trois
trois je ~~ne~~ sais pas (chronologie ?) :
rose, jaune, gris ça
nourriture (je crois) ça
parle oh je
ne souhaite pas davantage (me navre,
me navre tant) puis les le triptyque
se referme — clac ! —
ça t'écrase la gueule.

(2004, apocryphe) — Je déteste me lever. Non : je déteste me *réveiller*. Reconstruire tout cela, les détails, les souvenirs désagréables. Je dors « côté rue ». L'agitation de mes contemporains finit toujours par me réveiller. Je lutte : je me rendors. Mais il y a, tôt, les camions poubelles et les cris, les sifflets, les chants — oui, les chants — des hommes qui les servent. Il y a les *livraisons,* les enfants qui piaillent, les adolescents qui s'esclaffent lourdement, les chiens qui aboient, les mères de famille qui, la voix haut perchée, échangent des banalités confondantes. Bref il y a tout cela : le monde qui s'affaire. Je finis par ouvrir un œil. Vue

sur les vêtements laissés là en vrac, sur le cendrier qui déborde, les livres. Subséquemment : les verres, la bouteille. Je m'étire, me gratte. C'est l'envie de pisser qui finit par l'emporter. Je me lève, me gratte. Vais pisser. Parfois je me lave (une douche rapide, debout, dans la baignoire trop haute), parfois non. Manger un peu ou bien fumer ? C'est selon. J'aime être seul le matin. J'ai toujours l'impression de me lever tôt. Toujours. Le frigo (malodorant), les restes, la poubelle. N'importe : sucré, salé. Café ou thé ou rien ou jus de fruit (cette belle impression de santé !). Cacahuètes. Biscuits. Cigarette. Bière. Vaisselle sale. Ensuite. Livré à moi-même, j'essaie de me souvenir des projets de la veille. Faire ceci, *acheter* cela, penser à… à…(écrire, peut-être ?). Je finis par mettre le linge sale dans le sac à linge sale. Déféquer (parfois). Se demander — sans raison — l'heure qu'il est. Parfois je m'intéresse au temps qu'il fait. Si le ciel est gris, s'il pleut, ce sont autant de bonnes raisons de ne rien faire, de rester là en se disant qu'on trouvera forcément quelque chose à manger, le moment venu. S'il fait beau je baisse les stores, je tire les rideaux. Je tire les rideaux. Et quand j'ai décidé d'aller dormir c'est, au bout de mes — modestes — forces, pour le plaisir ineffable de l'endormissement ; de l'anéantissement : la fin du monde. — 22 X 2004

Plus tard, dans une sorte de salon de thé-salle d'attente, où se déroulent des transactions lentes et silencieuses. J'aperçois dehors un homme sans tête (dont on ne voit pas la tête). J'en fais part à mes « collègues » qui s'affolent et font immédiatement disparaître toutes traces de l'opération en cours — tout en me remerciant obséquieusement d'avoir repéré cet homme (dangereux, un inspecteur de la brigade des stupéfiants).

De quelques expressions attribuées à Ostoja, mon grand-père paternel (décédé avant ma naissance) :
« lui diable » : c'est un pauvre diable ;
« lui esprit » : c'est un simple d'esprit ;
« moi donne coup d'boule » (à prononcer avec une voix grave et un accent d'Europe centrale) : ja vais te donner un coup de tête ;
« moi séparer viande des os » : je vais t'administrer une correction dont tu te souviendras longtemps.

Et donc, nous attaquons sur tous les fronts ! faire flèche de tout bois : de la gnognotte. Le scripteur, faux-ant-héron[58] s'il en fut (car après tout, le nerf de la guerre, la cruche à l'eau, les petits ruisseaux, etc., tout ça c'est de la héronification alors, comme

58 . J'ai parfois du mal à me relire.

sempiternel, il s'assit derrière le haut bureau de bois dur (et nonobstant strié de toutes parts de graffitis occultes ou grivois), fit claquer la règle en fer sur le bois dur du bureau dur et d'une voix lasse (mais fort virile) ânonna : Hé bien ?
Les sbires en blouse grise, morveux, l'air outrancièrement coupables, s'avancèrent en traînant les pieds.
— Oui M'sieur.
— Hé bien ? répéta-t-il, magnanime.
— D'abord on est allé chez la Dédé.
— Hé bien ?
— Ça va. Elle met plus ses gouttes dans les yeux (elle dit que ça lui fait mal), mais ça va.
— Après, après (un plus petit, tout excité, veut prendre la parole) on est allé chez le J.
— Non, c'était avant.
— Hé bien ?
— S'est engueulé avec Greg à propos des pansements des orteils. Paraît qu'il faut plus lui en mettre.
— Pourtant c'était pas bien beau !
— Ouais, genre panaris et compagnie !
Ils rient.
La Denise ? Accrochée à son soutien-gorge comme dernier rempart de civilisation face aux assauts des barbares. Puis l'autre folle, la moustachue, et son clochard alsacien.

— Du neuf ?
— Bah, il avait mis son pull à l'envers…
— Un pull ? par cette chaleur ?
— Ouais. Il a dit que ça se verrait pas vu qu'il mettrait son anorak pour sortir.
Hilarité générale.
— Et puis ? (Comme si ça ne suffisait pas.)
— Et puis les deux, là. Mais y'avait pas de lumière dans la salle de bain alors ni vu ni connu ch't'embrouille…
— Bien.
Le Maître, le Héron, a l'air satisfait (pour une fois !). Il faut dire qu'il y a suffisamment d'aléas comme ça.

Le vent
vent héronique
dans les échafaudages
pharaoniques :
musique.
Musique stupide comme des de Robert Cohen-Solal
J'aime ça je pourrais
rester des heures écouter les yeux fermés comme

je me tenais blotti sous le porche, à Héricourt
sous une couverture
(il y avait de l'orage).

> *De temps en temps un bout de saucisson qui était coincé entre deux dents réapparaît. Ça n'est pas désagréable.*

poème 7/56 415
c'est rose et c'est
dégoûtant (enfin, *ça prétend)* il y a
un pauvre arbre au loin (rose sépia
des membres.
buisson avec poumons
des mots
poumons
si l'on plisse les yeux on fait
disparaître
le superflu
— ce qui reste : vêtements
c'est tout.

Du sable à l'intérieur des paupières (Merci Monsieur Héron !), des cals, des cors aux pieds (Merci Monsieur Héron !), des bouts de viscère qui pendouillent, esquintés (Merci Monsieur Héron !), esquintés comme des vieux bouts de, comme des pâtes trop cuites (Merci Monsieur Héron !), et malmenées. Merci Monsieur Héron !

Monsieur Héron est apparu un jour, avec son costume bleu roi (318CE7) élimé maculé et ses marques de fabrique (diverses distinctions dont il

est plus que fier (patapon) — *étiquettes)*. Et il est resté là, courroucé, rouge, gonflé, on eut dit un dindon. Il nous regardait tous et une légère fumée grise sortait de ses narines. Son regard a fait un tour il a susurré — « traîtres ». Et la colique nous a pris. La colique ! Nous nous tordions sur nos chaises inconfortables. Tortillions. L'air de rien. Comme mus par un, léger. (Presque 1700 km/h quand même !) Dehors, derrière, on entend tapoter. Le gars muré (vivant), mais timide. Mais insistant. Lancinant.

Lola 2014 :
— Quelle heure est-il ?
— Il est zingueur…

Lola 2014 :
Lola prononce Zeppelin « zéplin ». Je reprends. Lola : Non ! Zéplin ! Zéplin d'embrouilles !

poème 8/56 415
vaste confusion, des
genres, des couleurs
(on verse quelque chose (du
poison peut-être ?
— bah…
alcool, crépi
tout ce qui reste à faire j'ai
lu les poèmes de jorge louis je
me suis emmerdé
— goudron et nicotine,
décolleté lampe à huile
je me suis emmerdé.

Elle avait une peur panique des pigeons — elle pouvait faire un écart de plusieurs mètres pour éviter un de ces volatiles.

Pénible : le matin, tôt, odeur de ragoût de mouton.

Sa première pensée fut de déplorer qu'elle ne fût pas morte.

À quoi bon toutes ces enseignes lumineuses qui donnent l'heure — la plupart du temps fausse ?

La couleur de ses chaussures était atroce : une sorte de marron orangé très voyant. J'ai mis un moment à retrouver à quoi cela me faisait penser… à certaines merdes de chiens, en fait.

Distrait, rêveur, je tapotais le sol du pied en inventant des rythmes. Il me fallut un certain temps pour me rendre compte que la consistance, sous ma chaussure, était assez étrange.

> *Parmi les prénoms que tu aurais pu porter il y avait Leïla, qui n'est pas très loin de Lola, finalement. Et si j'ai pensé à Leïla, c'est d'une part parce que cela sonne bien, à mon sens, avec ton nom de famille, mais aussi à cause du souvenir d'une petite fille — lorsque je travaillais en psychiatris, circa, 1977, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or — petite fille qui était à la fois très jolie, étrange, avec un charisme étonnant, et aussi une grande violence, envers elle-même, c'était une petite fille qui se mutilait, elle se mordait les bras jusqu'à se faire saigner, elle se frappait la tête contre les murs, à tel point qu'elle avait subi une lobotomie, chose exceptionnelle à l'époque (ça ne se pratiquait plus).*

J'ai passé une bonne nuit. Je suis étonnamment calme — c'est presque déplaisant.

Le reflet de l'homme qui marchait dans la rue s'est pendant quelques secondes superposé exactement avec les plantes qui ornent le hall de l'immeuble.

Pendant ces quelques secondes, j'ai réellement vu — un monstre, mi-homme, mi-végétal. Effrayant. Il existait *vraiment.*

La petite mémé était là, prostrée sur son fauteuil, le visage ensanglanté — mais non (confiture de mûres).

UN MONDE D'OBJETS.

J'ai croisé un homme qui tenait une peau de banane à la main…

C'est assez curieux cette façon
de disposer (de loin en loin)
ces petites maisons il y a
sûrement une raison.

(Ensuite elles disparaissent dans le gribouillon.)

Le 27.03.2010 — Lyon 4e : feu de combles dans un immeuble. Hier vers 4h20, les sapeurs-pompiers sont intervenus au 21 rue Dumont à Lyon 4e pour un feu qui s'était déclaré dans les combles d'un immeuble de quatre étages, le dernier étant un squat. Pendant leur intervention, qui a duré jusqu'à 5h30, une personne a dû être évacuée. Une entreprise a été dépêchée par la mairie pour poser une bâche provisoire.

La vieille dame qui dit à une autre : « Moi, j'ai un beau cancer ».

J'étais fatigué et frileux. Une odeur de merde me suivait partout. Je ne sais pas pourquoi j'avais en tête ce mot, ce simple mot : *« Viognier »*.

MA CHAIR ÉTENDRE.

À mesure qu'il s'éloignaient, les camions de pompier semblaient ne plus émettre leur vigoureuse sirène mais plutôt une espèce de lointaine, confuse et hésitante cornemuse.

Regarder l'heure quand on est en retard ne sert qu'à perdre un peu plus de temps.

De quelques adages de sagesse : « quand il pleut, on reste chez soi » ; « quand il y a trop de monde, on va ailleurs » ; « évite de traverser la rue ».

S'ARRÊTER EN SI BON CHEMIN.

Avec la modestie nous sommes loin de la vanité mais proches de l'orgueil.

L'ennui, proche du détachement.

Fut, de ne pas être morte.

(Œt la déontologie décroît à mesure qu'augmente la fatigue.)

Quelque part entre le détachement, la lassitude, l'amusement — je crois que je pourrais mourir assez facilement maintenant.

> Wad : substance terreuse riche en manganèse.

Dandy-Minute.

Pourquoi (dans mes narines) comme
trait de — poussière
le soleil provoque ce
cette

On serait mort. Il y aurait — la pluie, le bruit incessant d'un moteur d'un
ventilateur au bout d'un moment, assez vite, on ne s'en rend plus compte sauf que ça
rend fou enfin une sorte de folie la même qui inciterait à se balader vêtu d'un tablier de légionnaire avec un couteau énorme (réellement énorme) et qu'on traîne par terre tellement il est lourd et c'est
précisément
ce bruit dont je voulais parler, comme d'une meule, bruit d'une lame fort tranchante quoique

présentant quelques menus défauts ici et là (ébréchures). Dans le ventre.

Ça m'avait bien plu, ce rêve où j'étais mort. Quelque chose de limpide, léger — glorieux aussi (mais sans orgueil). Tandis que *le* (le Héron) fourbissait ses troupes, bande de cloportes en armures vernies des trucs d'une teinte superbe (vieux cuir brun), brillante, profonde et tandis qu'admiratif, fasciné, on contemple cet équipement : ils vous pourfendent sans état d'âme. sang, esquilles, bouts de tendons frétillants, intestins artistement déroulés, sang (encore), merde, dents arrachées, oreilles, yeux qui pendent dans orbites, corps ensanglantés, brisés, qui errent en hurlant il manque — la moitié de la tête. C'est très laid et angoissant. Le Héron se tient à l'écart il a de jolies jumelles en cuivre, il fume pensivement, examine les nuages.
— S'il croient que ça me fait plaisir, murmure-t-il, presque contrarié, avant de redescendre la colline à brides abattues (mais il était à bicyclette) et, plusieurs fois, manqua tomber aussitôt le combat s'enraya, les morts se relevèrent, les estropiés s'époussetèrent, on passa beaucoup de temps à ramasser, redresser, recoudre et nettoyer *les accessoires.*

J'AI PERDU LE FIL.

Bon. Ce matin le (H) était blême et constipé (bigrement) ; oublieux et pathétique. Puis de mauvaise foi (notamment lorsqu'il prétendit s'incarner en son propre fils). Puis très flagada (avec déambulateur). Trajet poliorcétique. Héron suivant raide catatonique puis noir (presque carbonisé) et bon enfant cependant. « Ça ne passe pas » répétait-il. J'ai essayé d'interpréter : déglutition ? excrétion ? difficulté à mourir (assez commun, ça) ? Non. Simplement, il réclama de la Blédine (sic). Puis. Il se dédoubla. Mâle euphorique vs. femelle dépressive. Lui grand mince élancé elle petite boulotte et — myope. Nous par la fenêtre regardions le pont Masaryk dans l'attente d'une hypothétique orthophoniste (charmante mais main molle : répulsion) elle refusa de m'expliquer sa recette « locale » de pommes de terre ensuite charabia. Pis que confusion : déréliction. Chacun parle à ta place, vit et pense à ta place enfin : tu n'es pas. Ça ne t'empêche pas de téléphoner j'ai — entendu ce matin (en 2014) un jeune homme affirmer « ça ne casse pas des barres » puis, enfin, H., laborieusement, baissa son masque (désormais trop lourd) et avoua ses peurs. Cela concernait principalement la qualité des repas et la télévision.

Je lisais (Ortese, La mer ne baigne pas Naples). Mon œil me démangeait *(mon* œil, celui qui voit) et, machinalement je me grattais machinalement, de l'index et je me
crevai l'œil.

Un jour *meurent* les ampoules qui éclairaient l'alcôve. Après avoir tergiversé longtemps, on les remplace. L'intensité est différente, et la lumière. Bref : une nouvelle vie commence.

Je peux dormir *si je veux*.

La phrase préférée de Madame Néant : « Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures ». Elle prononce cette phrase comme s'il s'agissait d'une sentence profondément métaphysique. Et, au fond, peut-être oui, finalement.

Un crocodile (c'est, finalement, banal). Finalement. Un crocodile en scoubidou. Géant. Et vivant. Ah ah. On rit. Et croc ! on ne rit plus. Le monde est — fréquent. Paltoquets et pirates (somme toute assez fringants) arborant jambe de bois comme d'autres un Havane. Il sourient, ils sont jeunes, beaux, raisonnablement vigoureux ; bref : des bons à rien. Dans l'arène immense (où quelque part minaude Néron (-le-Héron) : d'un côté le crocodile géant en scoubidou (ou en perles ?) et de l'autre les

foutriquets, faussement pirates. Armés de sabres ébréchés, plus ou moins en carton recouvert de papier d'argent (comme on disait) ils ne doutent de rien. Comme il a peu faim le géant crocodile fait un carnage. Il joue, il gaspille. Ça gicle un peu partout, sang, yeux, intestins. Très (très) vite les bellâtres ont cessé de faire les malins et de pavoiser avantageusement face aux gradins. Quelques demoiselles s'évanouissent, que l'on jette aux murènes. *Sed lex.* Au loin : tonnerre, horizon charbonneux, miradors et fournaises : le pays du silence. Là-bas les hérons rampent, privés de pattes et d'ailes. Feraient presque pitié (n'étaient ces cris pénibles permanent, insupportables. Puérils finalement).

9/56 415
glitch (peut-
être Michel Simon peut-être
une — *gueule cassée* ils
ont des ennuis
(avec leur voiture, je crois)
si l'un regarde « en bas » (ou bien vomit) l'autre
a le regard altier sous la casquette on sent bien
qu'il s'agit d'un *passage*.

(rêves)

pendant quelques années, j'ai noté mes rêves. c'est

un exercice intéressant. à relecture je m'aperçois que le *héron* était, déjà, là

11 mars 1983 — J'avais trouvé un moyen d'inciter *« les vieux riches »* à épargner et à faire du sport en même temps, il leur suffisait d'enterrer leurs économies, sur un terrain appartenant à l'IRCAM protégé par caméras. Arrivent les jumeaux G. (une histoire de poupée en creux, un massacre dans un centre commercial) Coup de fil de la mère. (pour 200F !). Des gifles. On part, essayer de pleurer sous la pluie. il y a des couloirs à ciel ouvert, un concert *disco* au sommet d'une pyramide maya, les musiciens sont déguisés en mains. Des vieux rockers et des noires partout. Falaise sculptée, morceaux de mica colorés — le musée kafkaïen...

8 juin 1983 — Fornication, jupe courte, dans la cour de l'école...

13 juin 1983 — Gros rat dans ce grenier que je voulais aménager en atelier (avec vue sur un jardin *fou)*.

17 juillet 1983 : la G.S. sabotée vendue à un anglais — *grâce à l'autocollant.*

29 août 1983 — rêvé du pape.

5 mai 1984 — rêvé d'un chinois et d'une robe de chambre.

14 novembre 1984 — Escargots en papier, plats, *qui font peur* et lacèrent la figure.

9 août 1987 — Nous allions déménager à Périgueux. *J'empruntai* la Mercédes de mon père. Elle était pleine de bouquins pornographiques. Un chemin de crête s'enfonçait lentement dans la mer, la mer était penchée (l'horizon en surplomb).

20 août 1987 — Je cassais tout dans la galerie Sarradet. Elle me disait : tenez ! et me donnait un chèque de 25 milliards. De plus en plus fâché je continuais de tout casser. Alors elle me dit qu'elle va me donner 250 timbres à 10 francs. Je m'énerve davantage. Je retourne tout casser. De belles choses. Quand je me réveille je suis épuisé.

22 août 1987 — j'étais avec elle. Il y avait, un peu plus loin, deux gros ours, de vrais ours, même s'ils ressemblaient à des jouets en peluche et marchaient au pas de l'oie de façon amusante. Ils attrapaient les gens avec leurs grosses pattes griffues et leur dévoraient la tête. On s'est enfui vers un champ de choux géants, pour ne pas voir ça.

31 août 1987 — rêvé que je m'énervais contre mon père et Nicole et que je bouffais des champignons hallucinogènes.

31 octobre 1987 — dans la nuit j'ai rêvé que F. faisait une fellation à Patrick D. et qu'ensuite j'essayais de la sodomiser mais elle voulait pas "à cause de la rectoscopie"...?

1er novembre 1987 — Cette nuit j'ai rêvé que je sautais la soeur d'Éric C., en vitesse, et sans conviction.

8 novembre 1987 — Dans la nuit j'ai rêvé que j'allais — stupidement — attendre Éric C. à Fourvière. On m'emmenait dans une baraque en planches en haut d'un monticule, on me demandait mes billets, j'en sortais plein de mes poches, mais ça ne convenait jamais. — Vous risquez une amende de 6000 francs, répétait un contrôleur.

5 mai 1991 — ça frappe à la porte : ça me surprend et me contrarie : il y a l'interphone, une sonnette... pourquoi frapper? Je demande qui c'est, pas de réponse. Je regarde par l'oeil : plein de silhouettes à contre-jour obscurcissent, emplissent l'escalier. J'ai les flubes, je me réveille.

7 mai 1991 — on était dans un immense appartement avec plein de maghrébins, c'était une fête, il y avait des groupes qui jouaient ; successivement : traditionnel, rock, jazz. Des musiques bien bizarres soit dit en passant, dont ce trio : un batteur jazz, deux guitaristes rock, rythmiques, qui psalmodiaient des mélopées étranges. J'étais de mauvaise humeur car je trouvais que F. était trop gentille avec tout le monde, filles et garçons. Après on va dans la cuisine, qui est côté cour ; une porte-fenêtre donne sur un immense cimetière juif. Je me dis "ah, je comprends pourquoi le loyer est si peu cher!".

8 mai 1991 — Dans une grande voiture conduite par Bernard G. nous étions, Michel, Laurent et moi. On circulait dans une immense gendarmerie. A un moment, et sans qu'on sache bien pourquoi,

Bernard loupe un virage ; nous dévalons abruptement 4 ou 5 mètres et la voiture est toute esquintée. Nous sortons indemnes sauf Michel, qui reste inerte. Il simule, me dis-je, pour ne pas aller à la guerre, et toucher une pension. Nous ne nous occupons pas de lui. Je pars avec Laurent rejoindre notre régiment. Au début les sentinelles se méfient, nous tiennent en joue, vérifient notre identité. Lorsqu'on est enfin reconnu, on nous admet. Il s'agit de se mettre en uniforme. Hélas, il n'y a plus de chaussures en 42. Il me va donc falloir rejoindre un autre régiment. Un gradé veut arranger les choses, échanger sa veste (de costume, chinée) contre mes chaussures, mais ça n'arrangerait rien ; je lui fais remarquer que son costume serait dépareillé, et surtout je sais que lui a envie de changer de régiment et je ne veux pas lui faciliter la tâche. Je pars. Je serais bien resté avec Laurent pourtant. Plus tard, dans une grande plaine, on charge des autocars, il y a de l'orage, des éclairs, de la boue partout. La nuit tombe. Nous sommes en 1939 et je dis au chauffeur du car : "ne me demandez pas comment je le sais mais — nous allons perdre cette guerre".

11 mai 1991 — je cherchais un exemple de programme d'éditeur de texte, d'abord à la maison, en vain, puis dans un supermarché (en vain également ; j'y trouve quelques autres ouvrages intéressants sur le Turbo-Pascal mais ils sont chers). Alors que je suis dans une allée du supermarché, une fille, d'un groupe qui me dépasse, me donne un léger coup de pied au derrière, par jeu, mais comme elle s'éloigne avec les autres, son pied reste vers moi et sa jambe s'allonge démesurément.

Un petit matelas, trop fin.

Dimanche 12 mai 1991 — F. était directrice d'un centre de conférence ; c'était dimanche matin ; je voulais aller au bureau pour faire des trucs pour moi mais finalement on reste au lit et on fornique fort. Après, F. va à son travail, elle contrôle que les chaises sont rangées correctement dans toutes les salles, je la suis partout ; elle porte une robe, ou une jupe, et pas de culotte. On fornique encore une ou deux fois, une fois sur une chaise, et une autre fois par derrière, F. étant penchée, accoudée, sur une table. Elle est très irritée mais fornique de bon coeur tout de même.

J'ai la bouche pleine de fibres jaunes, sèches, que je n'arrive pas à cracher, je dois l'ôter avec mes doigts. Je me rince la bouche avec l'eau du lac, espérant que les pin-up qui se font bronzer non loin ne m'ont pas vu. Ensuite, c'est un monde constitué uniquement de grands entrepôts et hangars désaffectés, et de chemins de pierre. Je suis une entité un peu perdue qui s'est acoquinée avec une autre entité (que je perçois un peu sous la forme d'un bonhomme en coton gris) plutôt psychopathe. Il franchit le mur d'une propriété, pour voir s'il n'y a rien à voler. Mais le propriétaire arrive, l'accule dans un coin — je l'aide, du haut du mur, à grimper pour se sauver. Nous marchons côte à côte ; il me fait comprendre que c'est moi qui devrait commettre le prochain délit. Nous avons chacun une arme ; lui une espèce de lame de scie à métaux bleue ; i il m'explique que quand on l'utilise (mouvements amples et rapides) elle st chauffée au rouge. J'ai moi un couteau très court, à lame large et arrondie au bout ; un peu ridicule. Nous marchons. Il fait, sur mon ombre, avec sa lame, le geste de me tuer, plusieurs fois. Je ne suis pas très à l'aise. Plus tard nous sommes dans une vaste pièce vide (à part quelques gravats). Il y a un combat contre un crocodile en glace. Mon camarade est touché et meurt. J'arrive à bout du crocodile avec mon couteau ridicule. Mon

camarade meurt, il est réduit à deux ou trois os très plats, jaunis. Arrive une sorte de ridicule éléphant en peluche, qui se meut gauchement. Il a des dons magiques et me doit quelque chose. Je lui demande de ressusciter mon coéquipier. Il manque se tromper et ressusciter le crocodile! Puis mon coéquipier est ranimé.

13 mai 1991 — j'étais au bureau, on bossait tous sur des ordinateurs posés sur une grande table ovale. Sur les machines étaient branchées des radios F.M. qui nous mettaient de la musique dans les oreilles ; très chiant ; c'était censé, d'une part améliorer la productivité, et d'autre part contrôler notre activité ; je crois que je finis par couper les fils. Je me dirige vers l'ascenseur, j'appelle. Dedans , il y a des meubles, etc. C'est une femme, qui vit avec sa mère, qui y a installé son appartement. C'est petit, je lui dis, mais pas si mal que ça. Elle tire un rideau, me montre sa batterie. En joue. L'instrument est tout en or, les peaux, même. Bof. Je monte. Il y a une réunion au bureau, il y a tout le monde, y compris Brigitte C. qui a un air drôlement inquiétant. Elle prépare une crasse. Après je suis au milieu d'une vaste pelouse dominée par un bâtiment genre panthéon. Soudain

une fenêtre s'ouvre, c'est comme un théâtre de marionnettes : le personnel du bureau est représenté sur une toile, légèrement caricaturé, le tout en camaïeux de brun, rouge, ocre. Et là, soudain saisi par une inspiration, théâtral, je pointe le doigt vers eux et m'écrie «Il y en a un parmi vous qui a trahi l'un d'entre-vous». Et je m'en vais, satisfait de mon coup qui, pensé-je, va m'arranger pour ma promotion sociale.

A un autre moment, au bout d'un long chemin de crête, un lac, et deux hors-bord en mauvais état, qu'on doit revendre.

17 mai 1991 — après une espèce d'exode, je reviens «chez moi» ; j'erre un peu. En face du bistrot où j'ai l'habitude d'aller, il y a un appartement habité par une vielle femme ; j'aime y aller : les meubles, l'agencement de l'appartement, tout me ravit. Ensuite je vais au café où un émir (qui est aussi un — vizir?) a établi ses quartiers. Ma «fiancée», à qui j'avais recommandé de se tenir sage durant mon absence, est en train de faire un strip-tease très médiocre devant cet émir qui est vautré dans un vieux fauteuil en cuir. J'emmène la fille dans une autre pièce (mais les rideaux sont en

gaze) et, assis moi aussi sur un fauteuil, je l'embrasse et la caresse (elle ne porte plus qu'un court chemisier blanc et des bas blancs) ; sa langue est épaisse, chaude et mouillée, son sexe est gonflé, mou. Elle ne m'aime plus, elle veut obstinément retourner près de l'émir pour finir son strip-tease.

26 mai 1991 — je devais me déplacer nuitamment dans une institution genre prison ou hôpital psychiatrique. C'est comme un jeu de société : chaque pièce contient des éléments différents, qui sont autant de pièges — ou d'énigmes : des prospectus, des types qui dorment, la ronde de nuit, une armoire de vestiaire, etc. Je ne sais pas bien comment ça finit mais ensuite nous attendons le train pour aller à Royan, via Satrouville!!!

27 mai 1991 — F. et moi étions deux petites souris noires (presque) et nous nous amusions bien : dans un amas de planches près d'un lavoir nous entassions des tas de trucs : de minuscules bouteilles de vin, un petit coffre couvert de pierres brillantes, de la nourriture. Nous escaladons un mur de pierre dont le sommet est à niveau avec une prairie charmante. Soudain, on aperçoit des

animaux. D'abord flous. Des vaches? Non : des chats. Qui sans bouger se rapprochent. Je dis à F. qu'il faut filer. Comme elle ne réagit pas assez vite je la pousse du haut du mur ; elle atterrit dans l'herbe en bas ; un chaton se jette sur elle. Là j'ai taille humaine, j'attrape le chat qui mord et griffe la souris, les sépare avec difficulté (comme on décollerait 2 objets solidement fixés) mais ça va. F.-petite-souris-noire est indemne. Ouf.

Avec F on entre dans un ascenseur, dans un immeuble de standing. D'autres gens arrivent, très élégants, mais sobres (BCBG...). Chacun appuie sur le bouton de l'étage désiré. Les portes se ferment, l'ascenseur grimpe... sans s'arrêter (à la stupéfaction générale) jusqu'en haut : vingtième étage. Là c'est une grande pièce qui ressemble à une immense salle d'attente. Lumière tamisée, bleutée. Tout le monde est avachi sur des divans. Les gens qui étaient avec nous s'intègrent à cette espèce d'orgie assoupie. F. et moi, et une autre jeune femme à l'air sage et timide, désirons partir mais c'est très discrètement qu'il faut appeler l'ascenseur, et c'est très vite qu'il faut y entrer et partir. Nous nous arrêtons quelques étages plus bas, là où initialement nous souhaitions aller (voir

quelqu'un). La jeune femme a l'air si sage est soudain changée : débraillée, l'air vicieuse, elle nous fait comprendre qu'elle va tout de suite remonter, à l'aide d'un autre ascenseur...

31 mai 1991 — sur un toit, des drogués brassent ; en les arrêtant (je dois être une espèce de flic) je démets, presque volontairement et avec une satisfaction notable, l'épaule d'un récalcitrant.

F. et moi nous occupons d'E., victime d'une cabale de M. (accompagné de quelques patibulaires — dans son genre) et N. Veulent lui prendre ses enfants, la jeter à la rue. Nous arrangeons, non sans difficulté, les affaires au mieux (nombreux aller-retour en voiture d'une maison à l'autre, passages théâtraux où nous sortons juste quand arrivent les autres, etc.). Ensuite, je ne sais plus si c'est E. qui veut coucher avec moi — et je n'ai pas bien envie, ou le contraire. La première hypothèse, je crois.

26 juin 1991 — dans un grand bâtiment genre bibliothèque de la Part-Dieu, F. et moi attendons longuement un ascenseur. Lorsqu'il arrive, et que nous y entrons, il part non pas verticalement mais horizontalement. Il nous dépose en un lieu ouvert, campagnard ; un endroit où l'on élève, industriellement, des porcs. Au début, des petits cochons sympathiques qui gambadent gentiment, puis des plus gros, plus calmes puis au bout, un énorme porc, mort, que mangent d'autres, à peine plus petits ; il (le port mort) est déjà passablement entamé, comme une outre vide. F. et moi savons qu'il s'agit là d'un lieu d'élevage clandestin appartenant à Mac Donald's et Quick ; on cherche à partir ; le terrain est situé en surplomb, assez haut, d'une avenue nocturne et pluvieuse. Pour descendre il faut se laisser filer le long d'un fil électrique qui paraît fragile. On se demande qui va descendre d'abord. Ce sera F. car "elle est moins lourde".

29 juin 1991 — J'étais dans ma chambre à Annecy-le-Vieux ; je ne pouvais sortir de la chambre car R. (une secrétaire du CREAI) avait lavé par terre et tout était mouillé. J'écoute des disques, le Led Zeppelin 3. Je pense à Alban, j'ai son adresse à

Lyon. Un jour que je passe place Kléber, je monte dans l'immeuble où habite Alban et je dépose une bouteille de whisky sur le paillasson. Plus tard, je réalise que cette adresse est périmée, qu'Alban n'habite plus là depuis des années. Je retourne là-bas récupérer la bouteille. Au retour je rencontre Brigitte C. C'est, dans le rêve, une fille sportive. Elle était de passage à Lyon. Je lui confie la bouteille et la raccompagne jusqu'à la gare. On découvre un passage (genre Croix-Rousse), un escalier, que je n'avais jamais vu auparavant. On est tout content, on dit que ce sera notre secret. L'escalier termine sur l'arrière-cour d'une MJC. On passe. A un moment toute une bande de petits arabes nous tombe dessus, nous fait les poches, pique le sac de Brigitte, etc. A ce moment je me découvre un super-pouvoir : je peux à volonté produire une sorte de fluide brûlant qui enveloppe l'ennemi. Les gamins se sont barrés avec nos affaires mais, comme je tiens un des meneurs dans le fluide cramesque et je menace de le réduire en cendre si nos affaires ne nous sont pas restituées. Je suis vraiment content d'avoir ce super-pouvoir. On s'en va. Plus tard, dans une immense librairie, j'achète des tas de livres sur des sujets extrêmement divers (les armes au XVIème siècle, tel philosophe inconnu, etc.).

30 juin 1991 — On m'avait coupé la langue et je gardais le morceau dans ma bouche ; ça m'étouffait et me donnait envie de vomir. Plus tard : *Elle* était morte, couchée à côté de moi, froide...

6 juillet 1991 — une bonne femme, une canadienne, nous a embauchés, moi, mon oncle, et un troisième qui ressemble à l'écuyer dans Le septième sceau, pour couper des arbres dans une forêt. tandis qu'on grimpe à sa suite dans le sous-bois, l'"écuyer" me demande :

— Tu as déjà installé une douchette?

— Non, répondis-je spontanément. Puis, réfléchissant, j'ajoute : une ou deux fois, si, peut-être... Il ne répond rien.

— Pourquoi tu demandes ça? reprends-je un peu plus tard.

— Pour rien, pour savoir.

Il a un air mystérieux. Une voiture qui dévale la pente s'arrête contre un arbre. Les deux passagers

en sortent et se sauvent. Nous restons là un moment, étonnés, puis je dis à mon oncle : barrons-nous, ça va exploser! On descend en courant, et on se jette à plat ventre dans un pré, où sont aussi allongés les deux occupants. La voiture explose. je me mets à donner de grandes claques sur la tête du chauffeur, qui a les cheveux courts, et gris, à l'exception d'une grande, longue, épaisse mèche, grise elle aussi. Malgré une fatigue intense qui rend les mouvements difficiles, je lui mets des tas de claques sur la tête en le traitant de salaud.

7 juillet 1991 — j'étais dans la maison de Fontaines-Sur-Saône, c'était la maison de Claude S. et j'étais comme qui dirait, son fils spirituel. C'est l'hiver. Je pars, en sandales, torse nu. Je grimpe des rues pentues, pour aller à Fourvière, ou tout comme. Je fais des exercices respiratoires et mentaux (!) pour ne pas souffrir du froid (il gèle). Ça marche assez bien. Je monte. Derrière moi j'entends deux jeunes femmes qui parlent d'un air snob :

— Tu sais que Philippe, qui travaille à la DDASS, a publié un poème...

Et justement, voilà Philippe qui descend, l'air fatigué, et le visage tout marqué de cicatrices de petite vérole. Je lui dis bonjour, il n'a pas l'air de vouloir s'arrêter ; on se fait la bise, je lui demande comment ça va, il me dit que ça va très bien, lui, l'air de dire que moi ça va pas très bien — je me rends compte que oui, je dois avoir l'air d'aller pas bien, torse nu, en sandales, en plein hiver (et il se met à pleuvoir de surcroît).

10 juillet 1991 — Je vais, après avoir fait les bennes avec un patron de cabaret-théâtre, je vais acheter des collants ; ça ressemble à Le Locataire quand il achète la perruque. La vendeuse veut voir si le sperme peut tacher le tissu. Elle me masturbe à travers le collant (noir). J'éjacule abondamment. Je suis amoureux d'elle. Je veux coucher avec elle ; elle n'est pas contre mais ce qui l'ennuie un peu c'est qu'il y a des clients. On monte à l'étage. Je veux la sodomiser. Elle se met, nue, à quatre pattes. Ça se passe facilement.

— C'est la première fois que tu fais ça? demandé-je.

Elle dit oui.

Plus tard, ou avant, avant de fouiller les bennes, peut-être, c'est une sorte de fête de la musique ratée, tout le monde s'ennuie, les artistes ne sont pas venus. M'accompagnant à l'aide d'une guitare sèche très "modique", je chante une vieille chanson de Los Paranos et c'est l'enthousiasme! Tout le monde reprend en choeur, je deviens une sorte de héros.

12 juillet 1991 — à côté de Saint-Nizier je rencontre deux arabes immenses, au moins 3 mètres de haut, des voyous à la figure pleine de bave (comme enragés). Ils me branchent méchant mais dans le rêve j'ai une tchatche incroyable : je les embobine dans des histoires sans queues ni têtes et ils m'écoutent. On est assis par terre autour d'une petite valise dont je tire des tas d'objets, des médicaments que je leur prescris, des fontaines entourées de bassins, miniatures, mais qui "marchent" vraiment, avec de l'eau et tout. Ça se termine dans le flou, on attend un bus qui n'arrive pas...

22 juillet 1991 — rêve en noir et blanc. Je suis en bus ; on voit un accident ; un type qui a les jambes

qui ont explosé. Il est couché dans la neige sur le bas-côté. Dans le bus il y a un type en casquette qui explique que la guerre d'Annecy (?) et l'Indochine, c'était pareil. En effet (et il le prouve abondamment) : si on prononce d'une certaine manière les noms des villages d'autour du lac, cela donne le nom de contrées ou de ville d'Indochine. Cependant je reste sceptique : j'ai l'impression qu'il y a un truc, sans arriver à mettre le doigt dessus.

30 juillet 1991 — F. me faisait une fellation (fort bonne) et, en même temps, je l'embrassais sur la bouche. C'était excitant.

1er août 1991 — on conduisait une vieille femme infirme dans une maison de retraite de qualité... on l'emmenait en hélicoptère. A un moment, attachée sur son fauteuil roulant, on la pousse dehors. Un parachute s'ouvre, elle descend cependant assez vite. Elle ressemble à la dame qui avait une jambe artificielle à Vinay. Attachée sur son fauteuil avec toutes ses affaires, elle file vers le sol. Elle va s'écraser, je pense. Non : le parachute s'accroche à

une branche d'arbre, comme un ressort ça la projette de nouveau en l'air puis elle redescend et plonge dans une large rivière, et coule aussitôt. Un homme-grenouille, plongé à sa suite de l'hélicoptère, la ramène à la surface.

Je veux discuter avec des juifs mis il y a un problème : avec un goy ils ne peuvent évoquer "que la première loi, ou la dernière loi", et rien du reste. Ce qui empêche d'aller plus loin dans la discussion. Alors ils décident de me faire momentanément juif. Pour ce faire, l'un d'eux pose ses doigts, réunis en pointe, sur la paume de ma main, et prononce des paroles magiques. Je me sens tout content, le sentiment d'appartenir à quelque chose. Ils disent que maintenant, quand je rencontrerai des juifs, je serai rempli d'un sentiment de ravissement. En effet, je vais m'installer dans une épicerie tenue par des juifs ; je m'y sens comme chez moi : c'est chaleureux, accueillant, etc. Des filles parlent ensemble : quelqu'un doit leur passer un Word 4. Moi, je leur donnerai Word 5, me dis-je...

3 août 1991 — Dominique C. et moi avions du mal à organiser nos bureaux, pourtant c'était dans

une pièce immense. Il y avait, par ailleurs, de plus en plus de meubles, et des gens qui nous perturbaient. Puis je m'aperçus que chaque meuble était un piano et voulais les essayer tous mais il y avait Petrucciani dans la pièce et j'étais gêné (mais je jouais quand même...).

5 août 1991 — je devais me battre contre une bande de jeunes arabes. J'obtiens de les combattre un par un... J'assomme le premier ; le second, je lui passe la tête à travers une fenêtre (porte-fenêtre à petits carreaux) puis je remue de haut en bas de manière à l'égorger sur les morceaux de verre qui restent ; hélas, le troisième à combattre était un robot. Je me savais cuit.

10 août 1991 — rêvé que j'avais des rapports homosexuels avec... Michel Champendal ; il avait une petite poitrine (et je crois que moi aussi) et on se masturbait mutuellement en se roulant par terre sur le sol en ciment d'un immense supermarché désaffecté.

11 août 1991 — j'allais à l'école mais hélas j'avais une semaine de retard (et un autre qui était comme moi me dit que c'était la semaine la plus

importante) et puis mes livres, mes cahiers étaient abîmés.

13 août 1991 — quittant un parking souterrain où des pédophiles essayaient d'attirer de jeunes garçons, je vais chez Jacques M. Jacques M. habite l'épicerie des parents de Dominique P., à Héricourt. Le magasin est fermé, les vitrines vides, et poussiéreuses, mais il y a le nouveau numéro de Décharge (spécial Europe, ou spécial Parlement, je ne sais plus). Justement, JM arrive. Il a un gilet brodé et un chapeau carré, genre Sancho Pança. il a l'air cossu et munificent. Il dit qu'il est en vacances et qu'il va repartir. Je ne sais plus pourquoi je venais le voir, mais j'ai très soif et lui demande de l'eau. Il me conduit plus loin, sur un talus. Il y a Claude S., et une jeune allemande, blonde, comme il se doit, cheveux courts, vêtue de haillons en laine bleu marine ; elle dit à JM qu'elle ne lui en veut pas, qu'elle est adulte, etc. Claude S. ne comprend rien et me demande lourdement de quoi il retourne. Je lui fais comprendre que JM a couché avec la fille. JM nous donne de beaux grands verres d'eau couverts de buée. S'appuyant à un édicule en béton derrière lui, très décontracté... il se fait mordre l'épaule, vers la nuque, par un énorme serpent. Il faudrait immédiatement le faire saigner au niveau de la morsure mais l'opinel est

juste à côté de la tête du serpent, qui est resté là, au milieu de nous. Je suis paralysé. Claude part en courant chercher un couteau, je me réveille...

15 août 1991 — je déambulais avec Roger P., ou Maurice... ils se confondaient... On entend un grand bruit dans un appartement, au premier étage d'une grande bâtisse... On monte pour faire cesser ce raffut qui nous irrite. On sonne longuement ; il y a un bruit de cavalcade, qui nous indique qu'il y a une deuxième sortie, puis la musique s'arrête, une voix nous dit "appelez le numéro tant" (c'est un numéro de téléphone) ; la lumière s'éteint, une vois à peine audible :

— Ils croiront qu'ils auront mal compris.

Ce qui à mon sens signifie qu'ils nous ont indiqué un faux numéro... On ouvre, on entre. Il y a Roger et F. avec moi. On regarde partout. C'était, semble-t-il, l'appartement de tante Nénette ; on trouve des photos, des documents ; pris d'un pressentiment, je me dirige vers la sortie, je dis "venez"... F. et Roger traînent un peu et... Robert surgit par l'autre porte et s'écrie : "convention de Genève! Il faut tout laisser ici!". Roger et F., et moi, posons à contrecoeur les photos et documents que nous

voulions emporter. Je suis particulièrement fâché après F. ; je lui dis "Quand je dis de partir c'est pas pour des prunes! Quand je dis de partir, il faut partir!". Mais Roger a une petite clé qui permet d'ouvrir l'autre porte. Une petite clé à tête ronde, dorée, qu'on enfonce presque complètement dans la serrure et qu'on tourne du bout des doigts. On entre. On trouve de grands albums où sont réunies des coupures de programmes TV (Télé 7 jours) : tout ce que tante Nénette a regardé dans sa vie ; on dirait un annuaire... un autre classeur nous ravit beaucoup : ce sont des images découpées dans ces mêmes programmes (mais aussi dans Télérama) et rassemblés par thèmes. Il y a une page "araignées" — par exemple. Et la page "lapins" nous ravit complètement.

18 août 1991 — Geneviève G. vient s'installer chez nous. Nous habitons au 41 [avenue Félix Faure] mais c'est l'appartement d'ici (rue Juiverie), en plus luxueux. Je suis assez content que Geneviève vienne habiter chez nous (concupiscence). Par la fenêtre je vois G. [le régisseur] marcher sur les toits des immeubles ; il conduit des architectes ; un gamin en vélo est avec eux. j'entends du bruit vers la porte. Je regarde par

l'oeil : un type très patibulaire (le neveu de Claude S.). Il cherche Geneviève. Son nom n'est pas sur la porte mais il s'attarde, il reste là à regarder... J'ai peur. Involontairement, je fais bouger la porte. Ça fait du bruit ; il y a du jeu. Terrorisé, afin qu'il ne se doute pas qu'il y a quelqu'un derrière la porte, je continue de la remuer, pour faire croire que c'est un courant d'air... Je regarde de nouveau par l'oeil : il est bouché! Sûrement, le type a vu que je le regardais, et il a mis son doigt... il me faut du temps pour comprendre qu'il a laissé un message sur la porte ; c'est le papier qui bouche la vue...

A un autre moment je suis un espion et j'égorge quelques espions adverses...

22 août 1991 — il y avait : des juifs qui devenaient des esprits et s'envolaient vers... un monde différent, ils s'envolaient et devenaient de longues flammes... quand ils commençaient à s'envoler, ils étaient encore matériels alors, s'il y avait un obstacle, ils le traversaient, du reste, les employés du musée en avaient assez de réparer la porte vitrée au bout du couloir, qui était fréquemment fracassée. Même ils lésinaient, remettaient au lendemain... Moi j'étais un juif initié, et mon travail

était de reconnaître les juifs qui s'ignoraient. C'était simple ; je leur serrais la main et, s'il y avait comme une vibration, agréable, c'étaient des juifs. Godard, par exemple, en était un, à qui je serrais la main. Une fois un certain nombre de juifs trouvés, je les emmenais je ne sais où, par des parcours semblables à des décors de théâtre. Pour se distraire, on emmenait des femmes (des non-juives). Mais elles étaient toutes petites. Arrivés dans un vaste local délabré, je trouve des instruments de musique. Misérables! Le "piano", par exemple, est un carton à dessin ; quand on l'ouvre, comme certaines cartes postales, le clavier se déploie... un clavier en carton, sans les touches noires... on peut en jouer ; ça a un son d'orgue... peu à peu l'instrument se développe et devient acceptable... il y a d'autres instruments, une batterie, des guitares... qui eux aussi deviennent de vrais instruments et... les Beatles (ce sont des juifs aussi). Au moins Mc Cartney et Ringo Star. Mais les 4 y sont je crois. Ils essaient les instruments, jouent un peu, disent "et si on jouait ça?" et, oh miracle, les Beatles réunis jouent ensemble et... je joue avec eux. Un peu à l'écart, mais quand même. Je joue le piano-orgue. Mais je ne connais pas tous les morceaux... en même temps nous nous occupons d'une vente de charité, des bijoux, à des femmes riches qui cherchaient un peu l'aventure

une veut un tour de cou, et que je le lui attache. Il est trop court. Je suis confus. Je ne voudrais pas qu'elle pense avoir un gros cou! Heureusement, d'habiles manipulations permettent de développer les bijoux [Freud!] et c'est une parure de perles qui lui couvre toute la poitrine que je lui attache finalement.

23 août 1991 — je grimpe les escaliers — qui sont à gauche de la gare Saint-Paul ; ils mènent à un grand collège — université religieuse rattachée à Fourvière ; c'est assez délabré ; les classes s'entraînent au chant dans la cour ; chaque classe, en rang, chante un air différent! Au bout d'un dédale de cloisons plus ou moins mobiles, je trouve ma mère, très animée et mon cousin Frédéric, abattu, l'air fatigué, amer. Agacé par le bavardage de ma mère, j'entraîne Frédéric à l'écart pour qu'il me dise de quoi il retourne.

— Elle a recommencé, dit-il, parlant de sa femme qui participe à des séances de bondage.

— J'étais en déplacement et les voisins l'ont entraînée.

Un peu plus loin, je lui montre un album que j'ai, où je collectionne des photos érotiques ; je veux vérifier ; "c'est elle!" dit-il plusieurs fois, désignant une photo. Effectivement, à y regarder mieux, c'est elle. Elle m'apparaît sous un jour nouveau, intéressant. J'abrège les consolations au cousin car il y a Espil qui m'attend pour faire je ne sais quoi, et puis Yvette C., car je dois bosser pour le CREAI ; elle surveille mon travail sur l'écran, sans rien y comprendre (je programme).

24 août 1991 — je suis avec un autre gueux, comme dans le film de Giono ; on en a marre de coucher dehors. d'ailleurs un groupe de touristes s'est moqué de mon short démodé. Je les ai copieusement insultés en tournant sur une chaise de bureau, mais on est parti. Précédemment on vivait avec des types pires que nous ; mais il fallait faire semblant d'être complètement drogué pour qu'ils nous fichent la paix ; on approche d'un vaste bâtiment historique, monumental quoique grotesque. La police ne surveille l'accès : il n'y a pas que nous qui souhaitons y dormir. En contrebas, un énorme flic jette par terre, sur les carreaux, un énorme burin, en faisant force manières, comme une majorette qui fait tourner sa canne. Le son que

produit le burin est censé indiquer si les carreaux ont été descellés et si quelqu'un est entré dans les sous-sols. Le flic ne décèle rien pourtant il y a une femme cachée dessous. amusés, on tourne, on regarde. Un beau monsieur qui avait laissé son pardessus sur le parapet l'en retire vivement comme on s'approche ; il croit qu'on veut le voler! Un peu malgré nous, nous nous retrouvons intégrés à une fête, une soirée très chic, très riche. Personne ne semble faire attention à nos pauvres vêtements. Mais nous sommes gênés. A l'étage, nous trouvons un piano (qui a un son de synthé, des sons différents selon les zones du clavier) et nous nous amusons bien, à improviser. Arrivent des gamins, les enfants de la maîtresse de maison. Nous sommes anxieux : si les enfants nous dénoncent à leur mère, nous serons chassés. Mais non, et même nous sommes intégrés à leur groupe et rions ensemble (la fille qui mène la bande est la "Nelly" de Henri Calet (Trente à quarante), sournoise, perverse). C'est le goûter. Puis la mère arrive. C'est un événement. Là encore, on craint fort d'être obligés de partir. Mais non. Elle nous dit simplement, en riant, de changer ces vêtements ridicules (elle croit qu'on est déguisé en artistes). Nous sommes embêtés, expliquant vaseusement que nos vêtements sont restés chez nous, ou ont été égarés... Mais elle ne nous écoute pas.

[...]

Jean-Philippe vivait avec nous. Un jour, on achète un appareil de sécurité à fixer près du chauffe-eau, destiné à repérer les fuites de gaz. On dirait d'ailleurs un chauffe-eau miniature. Un tuyau en caoutchouc longe le tuyau du gaz. A un moment, ça paraît mal fonctionner : l'appareil s'enflamme. C'est à cause du tuyau du gaz, brûlant (dans le rêve c'est normal), qui a fait fondre le conduit en caoutchouc. Des flammes sortent de l'appareil par bouffées. Et là, JP fait délibérément une connerie : il manipule l'appareil de telle sorte que celui-ci produit une quantité énorme de suie, qui envahit l'appartement! En rage, j'arrête et éteins l'appareil puis contemple le désastre : l'appartement est couvert de suie grasse, partout, tous les objets. J'entends F. qui parle à JP dans la pièce du fond : "ce n'était pas la peine d'aller jusque là pour qu'on te mette dehors...". Le mettre dehors, ça oui, et sans ménagements! Je lui demande de me rendre les clés, et je le fous à la porte. Salopard! Et je commence à nettoyer. Je crains que la plupart des appareils soient définitivement endommagés.

[...]

J'ai aussi rêvé d'un gros homme (cf. le film, encore) qui vivait dans une montée d'escalier, mais c'est vague.

27 août 1991 — par la fenêtre on voit chez la chinoise ; c'est tout éclairé, des pompiers déambulent, dubitatifs, parmi le désordre ; il y a de grands cartons marqués IBM ; je me dis qu'on aurait dû s'inquiéter et appeler les pompiers bien plus tôt ; cependant, on ne voit personne...

[...]

Je suis un gueux, je suis vêtu de hardes, j'ai autour du ventre une ceinture constituée de sacs en plastique sales contenant diverses choses, des outils... notre principale activité consiste à errer dans une grande décharge et à casser, par plaisir semble-t-il, des voitures, des appareils ménagers au rebut... Avec une masse, de préférence. Je suis fatigué et un peu triste ; j'en ai assez. Je pars. Ça n'est pas difficile ; il suffit de suivre telle allée. En partant, je croise ceux qui arrivent, qui vont devenir comme j'étais. Insensiblement, mon allure a changé ; je suis propre, des vêtements propres... la décharge est en fait une sorte de Disneyland ; mais ceux qui y entrent ne savent pas ce qu'ils vont

trouver, et ceux qui sortent ne doivent pas les prévenir ; ensuite j'entends une version rockabilly de "you really got me", plutôt intéressante, et je dois choisir une pochette pour le disque. C'est Krabs ou Bruno Charpentier qui ont fait les dessins...

29 août 1991 — dans une toute petite maison, très petite, comme un décor expressionniste, une maison pas crédible, je venais d'assassiner quelqu'un. A vrai dire, je ne suis pas sûr d'être le coupable ; c'est peut-être quelqu'un d'autre ; d'ailleurs le corps est introuvable. Pourtant, quelqu'un est entré par la fenêtre, affolé (l'assassin?), et la police cherche à m'arrêter. Je m'enfuis. J'arrive dans un petit château, il y a une réception extrêmement huppée. Par chance, je connais une des filles qui posent en rang sur l'escalier de l'entrée, une noble. Elles ont toutes des robes en soie rose, mais de coupe moderne. Je me sens déplacé mais il importe que je reste là : ça me protège de la police.

30 août 1991 — le CREAI avait décidé d'organiser des stages, ou des concours de mathématiques. Je

suis dans la salle, assis à une table. Christian M. surveille. Je n'y comprends strictement rien. Une fille à côté de moi dénigre notre livre de maths. D'abord, la reliure est pourrie, des pages s'en vont, d'autres manquent ; et elle sort un autre livre, nettement plus compréhensible : celui de l'année dernière! Ensuite c'est dans un vaste hall meublé style musée. Un père, indien (d'Inde) et sa fille, en sortant, lisant un e formule algébrique qui les fait rire ; elle est absurde ; moi je n'y vois qu'une jolie gravure lapidaire... J'essaie, en vain, de réparer un banc. Je n'ai pas d'outils et je n'ai aucune idée de ce qu'il faut faire. L'indien et sa (belle) fille reviennent ; je comprends qu'il cherche un disciple et que ce sera moi, faute de mieux (le temps presse et les autres sont encore plus bouchés que moi...). Cela implique certaines prérogatives avec la fille. J'ai fabriqué quelque chose avec un bout de bois, des câbles électriques et des sonnettes de vélo. C'est un programme informatique ; il fonctionne mais ne sert à rien. Cependant, le père le considère avec sympathie et, pour l'essayer mieux, désire qu'on lui passe une des assiettes (il y en a des piles) posées sur la table, derrière. Mais alors qu'il y a un mouvement de précipitation pour la lui donner, il fait montre de ses pouvoirs en faisant s'approcher de lui l'assiette, lentement, comme une soucoupe

volante... Je suis impressionné, je ne le croyais pas si "initié"...

1er septembre 1991 — j'ai déménagé des tas de pianos, avec le Pascal de Bellecour Musique, et le vieux M. Grange qui brassait à côté. Chaque fois on rachetait, pour à peine plus cher, un piano de qualité supérieure ; alors il fallait remporter l'ancien, monter le nouveau (chez ma mère, habitions nous). Le dernier, un quart de queue, avait un son d'orgue fort tonitruant.

3 septembre 1991 — nous habitions dans le grenier aménagé qu'avait Éric M. au-dessus de chez ses parents, à Annecy. Sébatien M. et Michel V. nous rendent visite. Je discute beaucoup avec MV, on est confortable. Hélas, je dois aller au travail (à Vinatier [Hôpital psychiatrique]). A un moment je décide de ne pas y aller, nos visiteurs ne pouvant rester jusqu'au lendemain... je téléphone à l'hôpital mais soudain m'apparaît que j'ai oublié le nom du pavillon. Ça commence par un "O", j'en suis sûr. J'égrène mentalement des quantités de combinaisons de lettres, pour trouver... en vain. Puis ça me revient! Yves Bertherat! J'appelle, je

préviens de mon absence. Puis, après avoir raccroché, je me rends compte que j'ai appelé d'une cabine située dans l'hôpital. Et que par conséquent, au standard, ils auront perçu la provenance de l'appel (dans le rêve, un appel extérieur et un appel intérieur n'ont pas la même sonnerie). Puis il y a l'histoire d'un type qui a volé une Mercédès et qui circule dans l'hôpital, très lentement c'est vague.

4 septembre 1991 — on vivait dans un grand appartement vétuste, en planches. Pierre A. était mon père ; je me lève, vais à la salle de bain, les W-C sont au millier de la pièce, minuscules (comme un bol). Je pisse dedans mais ça déborde! Je passe la serpillière. Je me fais drôlement chier. Je me dis que j'aurais mieux fait de pisser dans le lavabo.

6 septembre 1991 — Chirac faisait une tournée en province. D'abord, pour attirer les gens, ils passent un court-métrage sur le rock'n'roll ; du genre "le rock'n'roll attire les jeunes, tâchons de comprendre pourquoi". Il y a de très gros vieux rockers (genre Elvis sur la fin) dont un qui chante "banana split" tandis qu'un type déguisé en banane danse et virevolte tout autour. Arrive Chirac pour son petit

meeting. En fait, je le connais, Chirac. Pour rigoler, je le coince dans un coin de la pièce et lui dit "Alors, Monsieur Chirac, dites-nous pourquoi vous n'avez pas emmené Giscard en URSS?" (normalement, je le tutoie). Il se marre et répond "vous n'avez qu'à le lui demander!". Après il y a la réunion, je vais pisser. C'est magnifique! Derrière une porte genre sortie de cinéma, c'est immense, et tout en fer gris-bleu et carreaux peints en gris, comme les serres du Parc de la Tête d'Or, les petites, où des fois ils affichent Floraison des Gloxinias. Il y a des couloirs immenses, des escaliers en fer, des portes. On peut choisir entre diverses options indiquées sur les portes : "Seigneur", "Géant". C'est une sorte de jeu dérisoire. Bien auparavant, je devais aller chez le dentiste mais, n'ayant pas eu la possibilité de me laver les dents, je cherchais des tas de prétextes pour ne pas y aller. En chemin je trouve plein de photos, par terre. Dans la salle d'attente, beaucoup d'enfants. Mon père me fait chier : il parle fort et dit des bêtises. Les autres gens nous regardent, pincés.

10 septembre 1991 — J'étais Michel Sardou, vieux et maigre. En tournée en province. On allait jouer,

ce soir-là, dans un immeuble en construction, un amphithéâtre qui était — aussi — l'arrière-boutique d'un salon de beauté. On faisait la balance [réglages de la sono]. J'avais des musiciens professionnels, batteur, guitariste, etc. J'étais las, déprimé, pas tellement content de ma musique. Je décidai d'essayer d'améliorer un peu ça... je demandais au batteur, au guitariste et au bassiste de jouer un peu plus rock... et je demandais, discrètement, au sonorisateur, de presque complètement couper les claviers (synthé, nappage...).

Je tripote un synthé, je joue un peu de batterie ; je m'ennuie terriblement. On m'amène trois greluches couvertes de fond de teint orangé : les choristes sont recrutées, chaque soir, dans la ville où l'on joue. Elles veulent me faire la bise et je montre, ostensiblement, que ce fond de teint me déplaît (j'en ai plein les joues).

22.11.91 — On avait voulu acheter une mini-chaîne. Dans une boutique tenue par une fille composée pour moitié de la jeune vendeuse de là où les pains au chocolat sont bons et pour moitié de l'assistante de l'architecte du CREAI. Ils nous avaient promis qu'on l'aurait un ou deux jours après. Dix jours plus tard, l'article n'est toujours

pas là. Je me fâche, j'exige le remboursement des arrhes. Ils nous reversent 50 francs — alors qu'on avait avancé plus de 1000 francs. Mais cette somme aurait été répartie en arrhes et acomptes — et sous ce prétexte, ils refusent de nous rembourser environ 1000 francs. J'insiste, menace d'huissier (Monsieur Bernard Marche), ils nous donnent 300 francs ; je prends, continue de râler, la fille me donne encore 50 francs, que je prends puis, comme j'insiste, je me rends compte qu'ils sont plus ou moins en faillite. Elle propose de me payer le solde en monnaies étrangères : elle me file des gros billets hongrois, bulgares... je ne sais pas ce que ça vaut mais je les prends. On marche (moi et un autre homme, on a des habits militaires démodés) le long d'un long chemin bordé d'arbustes. On arrive en Chine. Je suis seul. Il y a des scènes de massacres. Je me réfugie dans une grande maison dont les habitants ont été massacrés (ils sont en train de l'être, en fait : on voit simultanément la scène : les victimes sont dans un grand champ et des hommes à cheval, genre Mongols, passent parmi eux et les frappent (tuent) à coups de sabre (ou de gourdin) ; les habitants de la grande maison, qui étaient très riches, ont été installés, pour les plus vieux, sur des chaises, non par respect mais par dérision : ils seront tués comme les autres. Dans ce groupe, les plus jeunes

laissent parfois éclater leur peur ou leur colère (sanglots, cris) mais les parents les enjoignent au calme et à la dignité). Dans la maison, il ne reste qu'une vieille servante chinoise au visage tout fripé (réminiscence de la lecture du Klima? les esprits fangeux...) qui ne m'aide guère : je voudrais me cacher quelque part mais aucun lieu ne me paraît sûr... Par la fenêtre on voit les massacres et, dans la maison contiguë, les têtes alignées sur la balustrade de la terrasse, les têtes plus ou moins momifiées, sèches (même réminiscence, KLIMA) des habitants. Je finis, au moment ou les militaires pénètrent dans la maison, par tuer (un coup de couteau — KLIMA) la servante, et une autre personne de plusieurs coups de couteau. ... Je suis couché sur le ventre, le canon d'un fusil s'approche de ma tête, frôle l'oreille, cherche, puis on me tire une balle derrière l'oreille. Un trou marron puis, après un temps qui paraît trop long, le sang qui se met à couler, épais, abondant. Je me réveille.

11/12/91 — je me promenais avec deux ou trois revolvers-jouets (dans un sac à dos). J'entre dans un café pour boire une limonade. Il y a là des jeunes gens dont une jeune fille brune à cheveux courts avec qui je marche dans la rue en lui

donnant des conseils sur "la vie" ; à la télé, dans le café, on annonce que de dangereux terroristes sont recherchés et sur le point d'être pris. Je range prudemment mes revolvers (qui sont moins jouets) mais personne n'a rien remarqué. Je sors. La police et l'armée sont partout, arrêtent les autos, fouillent les passants. Mais je ne suis qu'un petit garçon en short, avec son petit sac à dos, et personne ne s'intéresse à moi. Plus tard, c'est dans une sorte de musée (?), lieu bétonné absolument sinistre, des soldats sont là et l'un d'eux vient vers moi, faussement soupçonneux ; il feint de me prendre pour un terroriste, menace de me torturer (me faire mal au poignet!), d'un air sinistre. Je ne suis pas rassuré. Au moment où je m'aperçois qu'il fait semblant, je me rends compte que, pendant qu'il me parlait, d'autres gamins avaient ouvert mon sac à dos, avaient fouillé mon sac à dos et en sortent maintenant les armes, d'un air stupide. Les soldats voient ça et s'approchent, m'encerclent. Cette fois c'est sérieux. De rage et de dépit, je tue un des gamins de deux balles dans la tempe puis me suicide, de même, de deux balles dans la tête. Le revolver fait des bruits ridicules : comme un vieil allume-gaz ou un pistolet à amorces sans amorces. Je meurs. J'ai très mal à la tête, et très longtemps.

13/12/91 — au cours de la visite d'une exposition (agencement, installations, musique, objets) organisée par Thierry W., je m'aperçois que je ne porte qu'un court tee-shirt sur lequel je tire afin de, comme on dit dans les livres, dissimuler ma nudité, non que ça me gêne, mais plutôt pour ne pas gêner les autres, encore que je craigne que certaines jeunes filles trouvent que j'ai "un petit zizi" — mais la fin de l'exposition est remarquable : nombreuses petites araignées qui sont aussi des petites pâquerettes en plastique, défilent en chantant une chanson pop en anglais, où il est question qu'«on va les manger mais qu'elles sont nombreuses».

20/12/91 — en Yougoslavie. De loin on voyait un ouvrier porter, ou tâcher de soulever une énorme vitre. Il soulève, ça oscille, ça prend une courbe inquiétante et retombe, comme un couperet, sur le bonhomme, et le coupe en deux à hauteur de l'abdomen, et l'homme crie, les gens s'attroupent (je ne souhaite pas en voir davantage).

22/12/91 — tout le rêve se déroule dans un grand immeuble presque inhabité (en construction). Dans une grande salle des ventes, je suis assis à côté de Françoise B. ; elle joue — mal — du piano et j'attends qu'elle ait fini pour jouer à mon tour,

mais cela dure et je m'impatiente de plus en plus, mais sans le montrer. Plus tard, je visite l'immeuble, de l'extérieur (en volant comme superman) ; je vois de petites personnes couchées ensembles, s'étreignant ; je crois que c'est un couple — d'enfants, je les sépare, mais c'étaient deux petites filles (environ 10 ans) couchées ensemble en train de se caresser. Je suis couché sur l'une d'entre-elles, je la pénètre, lui fais l'amour, mais abstraitement, l'esprit et les regards ailleurs, absent, lointain (même physiquement, c'est comme si je flottais à 10 ou 20 mètres au-dessus d'elle)...

26/12/91 — Colette était allée se promener sur les fortifications ; là-haut, il y avait des jardins, des labyrinthes. Elle s'était fait importuner (et peut-être pis, violer?) par des voyous. Sans vraiment le vouloir je la tire d'affaire. Puis vient la fin du monde : tout est inondé, les gens s'affolent, il y a des exodes, on avance dans l'eau boueuse, épaisse, jusqu'aux genoux. Il y a pas mal de gens que je connais, et Dominique C., Christian M., etc. Je grimpe sur le dos d'une espèce de vache, un petit buffle? ou yack? et je découvre ce moyen de

locomotion très simple : selon qu'on lui pince (ou mord?) l'oreille droite, ou gauche, l'animal tourne dans la direction voulue. Pour l'arrêter, il suffit de lui mettre les mains sur les yeux. Je suis absolument ravi d'avoir trouvé ce moyen de locomotion qui est tout à fait adapté à ce nouveau mode de vie, itinérant, et archaïque. Avançant, je rencontre un représentant de commerce, avec cravate et attaché-case, qui cherche à me vendre des ordinateurs. Je me moque de lui : ces trucs sont complètement inutiles, désormais, obsolètes, "démodés". Ah ah!

Lundi 30 décembre 91 — j'avais tué une dizaine de personnes (des gitans) après les avoir incités à se battre entre eux et s'entre-tuer peu ou prou. Ils se battaient à coups de couteau(x) et moi, ensuite, je leur tirais dessus au pistolet-mitrailleur. Après, ennuyé, et sachant que je serai pris de toute façon, je renonçais à les enterrer et ça formait un gros tas dégoûtant, haillons sanglants. Ça se passait dans ma maison de campagne (au vrai, une sorte de bâtiment délabré dans une banlieue déserte) et je pensais pouvoir disposer de quelques jours de répit avant que quelqu'un vienne.

2 janvier 92 — j'étais à Héricourt, je suivais la rivière ; elle était asséchée, longée de maisons en ruines et, en même temps, la berge opposée était inondée ; j'ai visité beaucoup de ruines, c'étaient des maisons qu'on pouvait acheter à bas prix pour les remettre en état ; il y avait Nicole et Michel. D'une fenêtre ouverte de la maison on entendait du Deleted pop, très fort ; ça me gênait un peu...

4.1.92 — on décidait d'une partie de football : moi et un autre adulte (?) choisissions à tour de rôle nos joueurs parmi un groupe de petites filles. Mais certaines manifestaient si vivement qu'elles préféraient être avec l'un ou avec l'autre, que la répartition se fit, dirait-on, à l'amiable. On commence la partie. A mesure que le temps passe, les équipes changent d'aspect : les fillettes sont arabes ; celles de l'équipe adverse portent le voile, celles de mon équipe des minijupes en cuir, des bas noirs et des talons-aiguilles. Puis il y a un incident, un coup-franc ; une de l'équipe adverse prétend qu'elle a été bousculée, voire frappée par une de mes joueuses. la foule dehors gronde : le terrain de foot est situé à la jonction de deux quartiers (intégristes, «libéraux») et entouré de hauts grillages. La foule des intégristes hurle, quelques-

unes envahissent le terrain ; un journaliste (anglais?) qui ressemble au fils (?) de Noëlle et Robert entre à son tour et réclame des explications quant aux rumeurs qu'il a entendues dans la foule intégriste. Il lui est répondu que le match se déroule normalement et il repart, dans la foule des intégristes, et dénonce «les mensonges et les informations mensongères colportées par le FIS» ; la foule s'agite, on s'empare de lui, il disparaît dans la foule, on l'entraîne vers une petite baraque en ciment... Il est fou, me dis-je, il va être lynché! — la tension me réveille.

6-1-92 — je me réveille dans un vaste appartement en désordre, un peu délabré, défraîchi ; j'ai dormi tout habillé. Je n'ai pas faim. Lydie, qui a le visage couvert de sang séché veut que je l'embrasse (la bise) avant de partir, ce que je fais à contrecoeur. Dans la rue je m'aperçois que je ne me suis pas lavé, et que je n'ai pas mangé, je m'en fiche. Je m'arrête dans un café, je me sens très «différent» (de ce que j'étais, avant) ; je bois un café, achète un paquet de Craven sans filtres (après un assez long moment d'hésitation). J'ai des problèmes avec l'argent, ne sachant si je donne trop ou trop peu. Au bureau je feuillette un magazine très élitiste :

sujets absolument futiles, voire incompréhensibles, articles en toutes langues, images rétro... après, avec deux ou trois bricoles, je fabrique — génialement — une lampe de bureau. Je suis très fier de moi, il a dans l'assemblage des divers éléments quelque chose de réellement étonnant, je me sens (néanmoins) tout paresseux.

le mercredi 8 — j'ai souvenir que j'ai rêvé que Annie B. (la comptable) avait connecté Multiplan au téléphone pour additionner «tous les chiffres de l'horloge parlante».

J'étais un étudiant algérien ; j'avais chez moi des tas de livres dont certains étaient — depuis peu — interdits. Un de mes amis, dans la police, un beau gosse à lunettes-miroir, me prévient d'une menace diffuse. Je me demande si je vais l'accompagner : il va surveiller la sortie d'une école de filles. Mais non : j'ai peur qu'on nous prenne pour des homosexuels (dans le rêve, je crois bien que je le suis, d'ailleurs).

Robert et le boucher de chez Maréchal ont fait un travail chez nous et je veux leur offrir du vin ; mais je pinaille, je ne trouve plus les bouteilles, puis j'ai du mal à choisir, puis je ne trouve pas le tire-bouchon. Quand je reviens vers eux (je crois bien que l'appartement est inondé) ils me montrent, l'air mi-figue mi-raisin, qu'ils avaient apporté leurs bouteilles. Ils ne prennent pas la mienne.

23.1.92 — les enfants, en général, étaient très agressifs envers les jeunes adultes que nous étions (il y avait Alban). Soit ils nous mordaient, pinçaient, frappaient de mille manières en faisant des grimaces horribles et en poussant des cris stridents, soit, et c'était pire, d'où nous étions (une sorte d'immeuble-sculpture), ils se jetaient dans le vide, juste pour nous faire chier. On va chez Lucien, je ne me souviens plus.

Au premier étage (on habite au RdC et le 1er est loué à des gens bizarres, célibataires jeunes un peu

psychiatriques), montant par curiosité (et je crois rendre ses clés à un qui les avait perdues) on trouve, sur une chaise, ce mot laissé par une pensionnaire : «le gris est un blanc qui a mal tourné». Je trouve ça très bien, très profond...

3/2/92 — j'étais Ladislav Klima et je déambulais parmi une campagne grisâtre et déserte en compagnie de la brune Livia (cf. Le grand Roman). Quelques jours auparavant j'avais dû me faire mal à la main gauche, probablement en tombant dans un fossé. Ce jour-ci, j'ôtais le pansement, sous lequel, je le craignais, se tramais quelque chose de peu sympathique. En effet, mon index ou mon majeur, un peu trop long, était totalement insensibilisé et je sentais nettement que l'os et la chair ne se tenaient plus : je sentais l'os qui bougeait — dans le doigt ankylosé...

8/2/92 — Ça devait être en Inde. J'étais dans un taxi, parlant anglais avec la conductrice (il fallait que j'en tire le maximum d'informations parce que je devais moi-même bientôt faire le taxi...). Il y avait partout des poux (dans le rêve : des sortes de petits vers blancs de 2 ou 3 mm) mais elle

prétendait que dans son taxi il n'y en avait pas. Pourtant j'en fus vite envahi, et assez rapidement cessai de tenter de m'en débarrasser. Nausée.

17/2/92 — j'habitais un très grand appartement, comme l'intérieur d'un bateau et Patrice était allé chercher des gâteaux à l'autre bout et les rapportait, de gros grands gâteaux de pâtissier, des gâteaux de bande-dessinée, même, mais ils étaient en biscuit. Patrice faisait tout tomber et ça me fâchait : au lieu qu'il les rapporte, on aurait pu les manger sur place!

20 février 1992

J'ai rêvé à Brigitte. Nous habitions dans un de ces affreux immeubles construits entre les deux vraies bonnes guerres. Des blocs jaunâtres. Nos appartements se faisaient face via une cour sinistre. L'appartement de Brigitte et Alban semblait, a priori, n'être constitué que d'une seule grande pièce, cubique, dont la moitié (en hauteur) était un entassement de vêtements, chaussures, etc. Des strates multicolores, des centaines, des milliers de vêtements. Brigitte, un peu exubérante, invite F. à

choisir dans cet amoncellement. F., au début paraît sceptique, voire hostile, puis, le temps passant, une amitié s'établit entre Brigitte et F. Nous allons tous à une fête dans un domaine très vaste, rassemblant plusieurs vieilles bâtisses très vétustes (certaines sont impossibles d'accès : les planchers s'effondrent, etc.). Nous sommes là, mais intrus : nous n'avons pas notre place parmi ces jeunes gens très riches qui jouent aux voyous. Il y a la visite de la mère de celui qui reçoit, bonne dame très attentionnée, et le fils se montre à ce moment-là bien gentil aussi. Avec Alban je zone un peu, on sait pas quoi foutre, on traîne, on rôde, on s'emmerde puissamment.

22-2-92 — j'étais en formation d'infirmier psy. à Vinatier, lors d'un stage externe, qui durait fort longtemps, je me rendais compte que j'avais tout oublié des cours et que le jour de l'examen je serai complètement nul...

20/3/92 — il fallait traverser, en Afrique, un fleuve où grouillaient des piranhas, des hippopotames, des crocodiles ... un peu dans le genre jeux vidéos ; grâce à une heureuse conjonction, nous fûmes de l'autre côté, mais

perdus, désemparés. Nous tombons sur une bande de mercenaires dont le chef est mâtiné de Eric D. et de ce jeune nazi vu au cours d'un «reportage» sur les oï. Ce type soupçonne l'un de mes hommes d'être un traître ou un ennemi, il regarde ses yeux avec une lampe-torche. Malgré qu'il a l'oeil mi-clos (un oeil), le gars, un arabe, garde bien les deux yeux ouverts : s'il refermait un peu son oeil droit, il signerait son arrêt de mort! après de longs palabres on se sépare. Le chef nous salue, martial ; il est près de la porte de sortie et une banque, un comptoir, un bar, cache le bas de son corps ; je soupçonne quelque chose : une blonde absolument fadasse est en train de le sucer. Je suis rassuré : je craignais que ce fût F.!

23/3/92 — F. et moi appartenions à des gens (qui?) qui, pour nous ôter nos pensées, nous avaient ouvert le crâne, découpant et ôtant le sommet, comme une boîte de conserve, pour y faire tourner en rond un train miniature. C'était ça qui ôtait les pensées Seulement, mon sommet de crâne avait mal été remis : je le tenais, j'y pensais sans cesse, en me disant que peut-être je ferais bien d'aller à l'hôpital pour me faire arranger ça ; j'avais surtout peur que ça s'ouvre pendant la nuit.

25/3/92 — Un formateur expliquait à une secrétaire : « l'important c'est le config.sys, l'autoexec.bat, le répertoire DOS et... du papier cul ; parce que le papier cul, on en a toujours besoin... »

[jouer au billard avec verres de bière (pleins/vides)]

7/4/92 — Deux enfants, qui étaient grimpés au sommet d'une cheminée d'usine, jouent ; immanquablement l'un d'eux tombe.

On vit dans un monde nazi. Éric D. est un chef de la police. On m'emmène en voiture (une traction) par des rues pentues qu'encerclent des murs. Depuis le bureau d'Éric, qui domine la ville, la vue est superbe : soleil couchant — ou levant — sur les sommets enneigés... je vois qu'il a dans les mains une lettre qui m'était adressés, de Home Produkt, m'annonçant l'envoi d'une cassette ; je sais maintenant qu'ils ont lu tout mon courrier. Je fais mine de rien.

23/4/92 — on recevait de superbes (?) cartes d'invitation à un truc commercial (soldes, nouveaux produits). La carte incitait à téléphoner pour recevoir la même carte mais couverte de pierres précieuses ou métaux précieux. J'appelle. Une femme à la voix douce et troublante me répond puis ne dit plus rien, je reste au moins un quart d'heure à l'écouter respirer et c'est un moment d'émotion très intense.

26/4/92 visitant une villa/station service désaffectée, au-dessus de chez nous, je m'aperçois que certain passage permet de rejoindre une partie habitée. Là, des gens très "décadents" y vivent, chacun selon son plaisir. Un jeune homme très dandy se passe des films pornographiques. Au-dessus, une salle où sont tournés les films : des femmes sont attachées dans des postures pénibles et chacun peut en user à sa guise. On me propose d'en sodomiser une ; ça ne me dit rien mais je n'ose pas refuser. Dans ce rêve mon sexe est comme celui d'un enfant et pas très dur. Je n'y arrive pas. Des gens veulent m'aider, c'est très pénible. Je dis ensuite "si c'est ça j'aime mieux

regarder les films", soulevant l'approbation du jeune dandy. Plus tard, on reçoit du courrier : ayant demandé à Bernard en quoi consistait, finalement, le métier de policier, il nous avait envoyé ses cours, avec la mention confidentiel, à me renvoyer... enfin on allait savoir...

18/5/92 — Nous étions à Groisy, une assemblée assez oiseuse. Nous avions loué, assez cher, une sorte de grande toile plastifiée marquée aux couleurs des États-Unis, et étendue sur la montagne, pour accueillir Mickey, ou quelque chose du même genre Mais le visiteur s'était dédit et l'on palabrait là-dessus. *Elle,* de plus en plus nerveuse, marchait alentours avec des mouvements bizarres, comme l'une des prostituées dans *Roma* qui fait une espèce de gymnastique folle lors de la présentation. En cercles de plus en plus larges elle s'éloigne de la maison. Elle semble très perturbée. Elle se couche sur la voie ferrée, un train passe aussitôt. Malgré la distance, je sais que la tête est séparée du corps et, horrifié, je dis que je ne veux pas aller voir. Je me suis réveillé, un train passait.

23/5/92 — Cela se passait dans un pays de l'Est. C'était la crise, la misère. J'étais un personnage à la

fois idiot et plein de bonne volonté : le pire. A la suite d'avatars oubliés, je me retrouvais à la rue, ne possédant plus qu'un vélo. Tous les gens avec des vêtements gris, par les rues grises. J'essaie de me faire accepter par une bande de voleurs, à bicyclette eux aussi. Je les accompagne au marché. On y vend des cubes de viande gros comme des noix à peu près. Les cubes sont présentés avec une longue herbe qui les traverse. Je profite de ceci, me croyant subtil : j'attache le morceau de viande à mon poignet à l'aide du brin de ciboulette, mais tourné vers l'intérieur. Je pars. En fait on m'a vu. On crie! Simultanément je vois le chef de la bande payer, y compris ce que j'ai volé, à l'aide d'une grosse coupure. Le vendeur lui rend tellement de pièces et de petits billets que j'ai l'impression qu'il est perdant. Ils me rejoignent. Ne me rejettent pas ; ce qui me surprend agréablement. J'ai fait une connerie, mais ça partait d'une bonne intention quoi.

1 juin 1992 — on mangeait, F., moi, PA et CM ; PA me reprochait de n'avoir pas acheté les fromages moi-même (c'est F. qui les avait achetés) ; je réponds que je n'ai pas eu le temps. CM, assis sur le bord de la fenêtre, se balance

dangereusement ; il manque partir en arrière (nous sommes dans un immeuble très élevé) : je le retiens par la main et lui demande de faire attention. Il me répond au point où j'en suis... puis se lance dans un délire : si, au moment où il tombait, il prévenait les pompiers en leur donnant seulement comme indication que, autour de la fenêtre d'où il est tombé, il y a un câble de Minitel, les pompiers auraient du mal à s'y retrouver (on imagine en même temps une recherche s'effectuant de l'intérieur du réseau, une scrutation de l'architecture des câblages même).

15 juin 92 — dans un hôtel, dans une station de sports d'hiver, on accueillait toute la misère du monde : des réfugiés, venant de tous les horizons. Une remarque de F. sur la nature ambiguë des personnes reçues me fait découvrir soudain que chaque personne est en fait un cadavre de femme aux cheveux noirs, longs, ligotée, égorgée (mais cela ne saigne pas), disposé sur un support en marbre blanc, cubique, comme une oeuvre d'art... on va on vient dans cet hôtel qui est aussi l'immeuble où habite ma mère, à Annecy-le-Vieux. Parmi les nombreux ascenseurs il y en a un qui, contrairement aux autres qui sont miteux, est doré,

orné de miroirs, de galons, etc. Normal, me dis-je : cet ascenseur conduit au bureau des Impôts...

17/6/92 — on était, F. et moi, au salon ; il faisait très chaud. On décide d'aller dans la pièce du fond. Au lieu de la fenêtre il y a un balcon. F. s'élance — je lui dis ne te penche pas trop! mais elle saute la balustrade. Je suis abasourdi. Je me dis qu'elle me fait une farce, qu'elle se cache sur le petit rebord qui est derrière la balustrade en ciment (en même temps je me dis que F. n'oserait jamais faire ça, que c'est dangereux de se tenir sur ce petit rebord, et qu'avec l'élan qu'elle avait pris c'est impossible) ; je me dis alors que peut-être elle a saute sur le toit de la maison d'en face... dans le rêve la rue est très étroite, c'est possible ; mais je n'imagine pas F. faisant cela et encore moins je ne comprends pourquoi elle aurait fait cela. Je sors de ma torpeur, m'approche du balcon et je regarde en bas. F., avec son pyjama mauve, est par terre ; elle bouge un peu mais je sais qu'elle est très gravement blessée — il n'y a pas de sang — eut qu'elle va mourir d'un moment à l'autre... Je me réveille.

23/6/92 — j'ai marché le long d'un fleuve. Ça sentait la pierre mouillée.

25/6/92 — F. et moi étions à Nice, où nous étions allés en taxi ou en bus, un mélange des deux. On gravissait les marches, croisant des jeunes patibulaires mais eux partaient, et nous arrivions... en montant, un italien, un homme de 50 ans, chauve avec une couronne de cheveux clownesque, draguait ouvertement F. Je brandissais une bouteille de limonade pleine et lui criai "stop that or I break this bottle on your head" ceci avec un horrible accent cockney. Je lui tapais sur la tête sans qu'il bronche et sans que la bouteille se casse...

28/6/92 — un asiatique arrangeait un étal de boucherie à l'extérieur d'une supérette (Genty Cathiard). Curieusement, il se sert de deux couteaux pour ranger, déplacer les morceaux de viande. Puis, toujours avec son couteau, il arrange sa cravate, son col de chemise, sa boutonnière puis, comme je le craignais, commence à se trancher la gorge : il donne plusieurs coups, la peau est ouverte sur quelque chose de rose et de brillant.

Avec les doigts il écarte les lèvres de la plaie et cherche à crever le derme rose — je me réveille juste quand ses doigts s'enfoncent.

Dans une grande maison en grand désordre, il y avait des gens partout. Je cherchais un endroit pour dormir. Tous les autres (Lucien, et beaucoup d'inconnus) étaient déjà couchés, ici ou là, et dormaient. Ça se passait chez les Ferdinande. Les endroits libres que je trouvais étaient soit glacials, soit inondés (près d'une chaudière biscornue et dégoulinante). Je passais donc une nuit blanche à errer de place en place sans pouvoir m'installer et dormir.

30/6/92 — je refaisais un lit avec Mme P. (qui était aussi Brigitte C.). On se sentait drôlement coupable. Il y a eu aussi l'histoire d'un minuscule cabinet pas propre.

1/7/92 — j'étais avec des drogués dans un appartement ; on fumait un peu — moi ça me contrariait, et je craignais qu'on m'eût fait prendre un acide malgré moi. Il y a ensuite Philippe D. qui me persécute ; à un moment je parviens à le

ligoter. Je l'attache de telle manière que cela le réduit : à la fin il ne reste de lui qu'une petite pelote, une petite boule. C'est la mort, je pense. Plus tard, nous sommes dans une auberge. Le patron est très inquiétant, un truand. Nous sentons que nous ne partirons pas d'ici, et qu'il se passera des choses pénibles, malgré qu'aucune menace ou violence soient révélées. Profitant d'un mouvement de foule et de l'inattention du restaurateur, nous partons. Nous errons par la campagne, parmi de nombreuses autres personnes. Nous finissons par trouver un car. Lors d'un arrêt — il fait alors nuit — F., CM et moi descendons nous dégourdir les jambes. Au moment de remonter, un chinois dit une minute Monsieur M., j'ai quelque chose à vous dire... Nous remontons dans le car. CM ne revient pas. Nous décidons d'aller le chercher. La route est déserte, il fait presque nuit. Je regarde alentours : le champ est plein de vêtements et d'effets personnels dispersés... des valises vidées, leur contenu éparpillé — je touche à tout en me disant que je ne devrais pas : mes empreintes seront partout et s'il y a une enquête... Je découvre CM allongé sous un buisson, un couteau planté dans le bas-ventre...

6/7/92 — on était quelques personnes dans une villa, une sorte de station balnéaire. Dehors, le vide. Malgré une campagne assez riante. L'un, l'une d'entre-nous ayant trahi, pour la faire avouer et la punir, je l'enferme dehors. Son corps enfle, boursoufle, se déforme atrocement ; elle se défait, comme un gigantesque cancer accéléré. Plus tard nous apercevons des hordes qui viennent sur nous, de loin. Nous comprenons que dehors ça n'a jamais été le vide, que nous nous leurrons depuis des années... Nous filons. Avec deux compagnons, par de longs trajets le long de voies ferrées, de canaux, nous nous sauvons. La nuit nous dormons dans les greniers de vastes fermes sombres pareilles à des châteaux... par un pouvoir de téléportation je peux porter mes compagnons directement en haut... sur moi je n'y arrive pas et je dois monter, discrètement, à pied. Nous décidons de nous rendre en ville, où il sera plus facile de se cacher. Des patrouilles de policiers en uniformes noirs circulent. On décide de changer d'apparence. Chez un coiffeur à la mode nous réclamons une coupe punk. Cela ne va pas sans saignements : le crâne est égratigné... Le gros type qui est chargé de se mettre devant nous pour nous dissimuler oublie sans arrêt sa mission et j'ai très peur qu'on soit reconnu... Le réveil sonne...

*****

Nous vivions dans une grande tour métallique, comme un immeuble, où des gens erraient. Certains étaient prostrés sur les paliers. L'ensemble était assez terne, vert de gris. Les gens étaient en guenilles. J'avais une fonction technique dans ce bâtiment, et Sadok me cassait les pieds. Je me souviens qu'à un moment je l'en¬gueule et je suis très content parce que j'ai des arguments justes, ce qui fait que je rouspète de bon coeur et assez longtemps.

du jeudi au vendredi :

on vient me chercher, nous partons à mobylette. Chez Laurent on écoute "le premier Peter Gabriel" ; dans le rêve il s'agit plutôt de mor¬ceaux genre Los Paranos. Dans le rêve je trouve ça très bien. (Une fois réveillé ça me paraîtra bien faible...) Je pars en excursion par un très beau paysage tourmenté. Je prends des photos. A un moment je forni¬que (mécaniquement) la soeur de Laurent.

Elle ressemble à la fille de l'Atelier 37, pas la plus maigre. Je m'en veux un peu car la soeur de Laurent sort avec Didier Moulinier. Avec F. on pique-nique dans un pré très vert. On regarde des photos (celles prises précédemment). On est paisible. De l'autre côté de la rivière, on voit Laurent, qui sort sa tête par la fenêtre d'un grand immeuble. Il y a sur la rivière des jeux, des joutes...

du vendredi au samedi

Je dois aller quelque part, c'est assez urgent. Ou peut-être qu'au con¬traire je veux éviter quelque chose. Je dois passer par un ponton où vit toute une faune, pas méchante, mais encombrante. On emprunte mes chaussures. Cela m'empêche de continuer. Dans un cagibi on me pré¬sente des tas de chaussures militaires, je n'ai qu'à choisir! mais il n'y a pas ma pointure, et je veux récupérer mes chaussures. On voit, de l'autre côté du fleuve, sur la berge, tous les objets volés que des noirs mettent en vente (des montres géantes, entre autres). A un banquet, je suis assis à côté de Marie-Thérèse E. A un moment, je pose ma tête sur ses genoux, comme pour dormir. Elle se penche sur moi et m'em¬brasse. Il y a beaucoup de salive. Je caresse

ses seins sous son pull en laine gris bleu à mailles très lâches (un boubou à F.). Elle n'a presque pas de poitrine. Cela m'étonne. On est sous les draps, on dort. La sage-femme vient réveiller tout le monde (il y a 5 ou 6 personnes dans la chambre). Elle veut s'occuper de M.-Thérèse (qui se ressemble de moins en moins : on dirait une S. Nève brune un peu boulotte) mais celle-ci est très gênée : comme elle porte une jupe très très courte elle se tortille, s'assoit jambes croisées, se détourne, etc.

7 septembre 1992 — On dormait. C'était le petit matin. Un chaton noir dormait avec nous. Soudain, Le Gris, le lapin Gris, jaillit du lit et se met à sautiller en tournant en rond à travers la pièce. Il souffre. C'est très pénible. Je l'attrape pour comprendre ce qu'il a : un insecte l'a piqué à l'oeil et y est resté fiché, un assez gros insecte vert. Je prends une bombe d'insecticide et pulvérise l'insecte. Puis je m'aperçois qu'il y en a d'autres, entre le mur et le lit. Je pulvérise derechef : des centaines d'insectes, de toutes tailles et de toutes formes tombent sur le sol. C'est assez répugnant. Je pars au travail, sans joie... En passant devant une vitrine, je m'aperçois que le col de ma chemise est

sale : il y a deux taches de deux couleurs différentes (une jaune, une rose, je crois). Je retourne à la maison. F. est nue devant un lavabo, elle fait sa toilette. Trois adolescentes un peu niaises la regardent, assises sur une sorte de large rampe en ciment qui domine l'étage inférieur d'un centre commercial (cela ressemble à la Part-Dieu). Elles se comportent comme si on ne les voyait pas. Je repars. Je suis un trottoir qui surplombe une rivière très encaissée. Il y a un effondrement, un éboulement : le pan de terre sur lequel je me tiens s'écroule tout doucement jusqu'en bas. Il y a de la lave, c'est une catastrophe terrible... je remonte péniblement, traînant — en guise de preuve (!) — mon attaché-case qui contenait un ordinateur portable, désormais complètement fondu : un bloc de métal... il y a un moment de confusion. Un homme torse nu, un agriculteur, me dit qu'il va redescendre pour essayer de sauver ses porcelets qui sont tombé : il en a déjà remonté un mais celui-ci l'a mordu au ventre. Cela lui fait peur, il n'ose regarder sa plaie et me demande de lui dire si c'est grave... Je n'ai pas du tout envie de regarder et je lui dis que je ne supporte pas ça, que je ne veux pas regarder, je lui demande de me laisser tranquille. Une jeune fille, une eurasienne, regarde sa blessure et lui dit que ça a l'air grave, profond... Il répond alors que ça n'est rien, qu'il s'agit d'une cicatrice de

naissance, et que tous ses frères ont la même. Il redescend.

date —— ?

M. Valprémy habitait tout en haut d'une côte très escarpée, et le chemin de crête qui per¬mettait de se rendre chez lui se réduisait bientôt à une haie et un petit surplomb. MV habi¬tait une maison qu'on eut dit fausse, comme en carton découpé : une maison de poupée. Elle était pleine de revues et de plaquettes toutes plus rares et curieuses les unes que les autres. MV, qui est en robe de chambre, veut nous (F. & moi) faire voir une cicatrice qui lui court de l'aine droite jusqu'au genou (droit), à l'intérieur de la cuisse ; ce faisant, il ouvre lar¬gement sa robe de chambre et se penche en avant ; il est nu dessous et je remarque qu'il a le sexe en battant de cloche.

29/5/93 — Il y a un porcelet rigolo qui me suit partout, mais je suis obligé de l'abandonner en bas de chez le propriétaire (Melkonian, le propriétaire du 41 avenue Félix Faure, in fact). Ça me fait un peu de la peine. Alban nous a envoyé un film

super-8, genre «art et essai». C'est vachement bien. On voit Alban et les Bouseux Psychédélique jammer dans une cave. Le film se troue, on devine un autre film, en couleur, par derrière. Brigitte arrive dans la cave, esquisse trois pas de danse, s'assoit sur une chaise. Elle est vêtue 70's : pattes d'éléphant (mais non Brigitte, le pantalon, pas tes jambes), boléro. Elle commence de se déshabiller mais le film se met en boucle au moment où l'on devait voir ses seins : elle se rhabille (se déshabille «à l'envers»), esquisse trois pas de danse, etc. Je monte des escaliers interminables en compagnie d'une belle blonde. Je croque un petit navet très allongé qui a le goût d'un méchant radis noir. Pour briser la glace, je propose à la fille de mordre dans mon navet (!!!). Elle me montre qu'elle mange une poire (une belle Williams bien juteuse), ajoute qu'elle a horreur des petits navets, et me tend sa poire pour que j'y morde, ce que je fais.

[il en manque ici]

12/11/93

C'est un jardin public carré, avec un chemin qui longe les murs d'enceintes ; entre le chemin et le mur, une haie, inégale, d'arbustes chétifs. D'où je suis, je vois un couple qui se retrouve. La lumière est laide et curieuse, comme d'une théâtre amateur où l'éclairagiste, indécis et fébrile, voudrait, à l'aide d'une simple lampe de poche, tout montrer à la fois. La femme s'est aussitôt agenouillée devant l'homme et l'a pris dans sa bouche, et aussitôt ses lèvres sont couverts d'une glu épaisse, translucide, une colle aussitôt figée. Je me dis que le spectacle est terminé, qu'ils étaient bien impatients, etc. Mais non : ils sont nus et il la prend de toutes les façons. Je ne sais s'ils sont là pour se cacher ou se montrer : il est évident que les promeneurs empruntant l'allée longeant les murs ne peuvent que les voir ; il est vrai aussi qu'il est tard, que la nuit tombe, et que je suis à peu près seul, eux mis à part, et que je n'ose guère regarder à ma guise, de crainte qu'ils se rendent compte de ma présence. Ils sont nus et — je le sais — l'homme a pris la femme de cette façon particulière : jambes ouvertes largement, debout, cambrée en arc vers l'arrière, et ses cheveux traînant par terre, il l'encule par devant, la tenant fermement aux hanches et besognant sourdement. C'est beaucoup de plaisir, ils sont beaux, et bravent simultanément nombre de tabous. Je les regarde depuis une pissotière, en me

masturbant — naturellement. Puis arrive ma mère (je me rebraille furtivement) qui vient m'ennuyer avec une affaire de cahiers ou de livres qu'elle ne veut pas me donner ni même prêter malgré qu'elle me les a apportés. Je crains et souhaite à la fois qu'elle découvre la scène, mais il est trop tard, ils sont partis...

***

13/11/93

Une grosse jeune fille doit prendre le train. Elle hésite, tergiverse. Un train démarre, on lui dit que c'est *le sien*. Elle s'accroche au dernier wagon, le train la traîne sur quelques dizaines de mètres, elle glisse d'abord, debout, sur les rails, puis tombe, sans lâcher le train, rebondit durement sur les traverses, puis finit par lâcher. Elle est arrivée dans cette zone, toute proche pourtant, ou grand nombre de personnes, qui comme elle ont manqué leur train, sont restées là et végètent dans la misère. Elle s'installe *naturellement* parmi eux, clochards en haillons, gueux de toutes sortes.
Plus tard, dans le train, je suis installé sur une couchette en bois ; il y a une fille, à côté de moi, nue, qui visiblement vient de s'arracher à cette misère : elle est très mal en point. Ses avances se

font de plus en plus pressantes, elle semble fébrile. Je la prends non sans répugnance : elle est malade, sa peau est sèche et pend, couverte de plaques blanchâtres — mais son ventre est chaud, humide, accueillant. (Et je ferme les yeux.)

Je vis avec une famille (la mienne semble-t-il) mais il y a méprise : malgré nombre de ressemblances, il ne s'agit pas de notre monde habituel : ici, malgré leur apparence humaine, les gens sont des oiseaux. Certains détails (il n'y a pas de portes : on va et vient depuis les balcons qui n'ont pas de rambardes) le montrent cruellement. J'appréhende le moment où je serai découvert (ils me prennent pour un des leurs et mettent mon comportement anormal, à leurs yeux, sur le compte de la fatigue, ou de caprices d'enfant) mais, peu à peu, je découvre que je suis bien un des leurs, quand j'imaginais le contraire. Je me sens, évidemment, bien plus à l'aise, et rassuré.

On éloigne rapidement la fillette des lieux de l'accident. C'est sa mère qui conduit la camionnette. Son père et son frère ont péri brûlés, sous les yeux de la mère. On ne sait pas si la fillette a vu. La mère conduit, silencieuse, très concentrée, semble-t-il. Accablée. L'enfant somnole, la tête sur mon épaule. Sa main repose sur ma cuisse et

bientôt descend sur ma braguette. La chaleur de cette main, les vibrations du véhicule et les cahots, et la chaleur excessive qui règne dans la cabine m'emplissent d'aise ; je bande sous la main de l'enfant qui bave sur mon épaule. La fillette a dix ans, peut-être moins. Brune, visage aigu, réplique de sa mère — que je convoite. Et soudain l'enfant, voulant dire "il a un gros bâton" remarque à voix haute "il a un gros bonbon"... Malgré que la mère n'a pas réagi, je détourne l'attention et incite l'enfant à se rendormir. Sous sa main chaude qui, innocemment, joue de ce gros bâton qui pulse sous sa paume, je sens que je vais jouir délicieusement dans un instant. Je regarde la mère, son profil dur, et la main de l'enfant me caresse en rêvant. Et cela arrive.

25/12/93 — il y avait deux mondes : celui-ci et un autre, désaffecté (l'Angleterre? en tout cas tout le monde y parlait anglais, sauf les deux caissières de supermarché où je faisais des achats ; c'étaient, en fait, R. et une cuisinière du Château [«Madame M.», je crois], qui, à ma grande surprise, me répondaient en français alors que je leur demandais, en anglais, comment aller à tel endroit)... Pour passer de l'un à l'autre monde il y avait une sorte de purgatoire, un lieu de travail forcé, des ateliers avec des machines-outils, on y faisait de la menuiserie, des emballages.

F. et moi passâmes là avec grande discrétion car si quelqu'un nous avait vus, on aurait été mis au boulot, avec peu d'espoir d'en sortir... On passe de l'autre côté. Je suis nu. Ça me gêne pas tellement mais je crains que quelqu'un me voie et s'en offusque. On se balade par des quartiers à l'abandon, jusqu'à une petite maisonnette au milieu d'une place ; c'est très banlieue, gris, et près de la maison on trouve des habits, un pull, un pantalon démodé et un peu serré, et... des mocassins! Je me vêts avec ça. On regarde la petite maison. Une plaque à droite de la porte indique "Penny Lane". Ah ça! Je suis enthousiaste. Bien sûr cela a à voir avec la chanson des Beatles! Je demande à F. de quoi écrire, elle sort de son sac à main un bout de carton gris et un crayon de papier, j'écris dessus «Penny Lane, 23.XII.91», et l'heure. Puis je vois tous les graffitis sur le mur, des dates, des heures. On repart pour notre monde, traversant de nouveau, mais plus facilement, les ateliers. On ramène quelqu'un dont on voit, plus tard, qu'il n'est pas habitué aux choses de notre monde : il manque se faire écraser par une voiture, ayant mésestimé sa vitesse, sa trajectoire, sa dangerosité.

Les chaises et
le carrelage, disjoints.
Celui qui préside à l'

l’organisation du monde
(se) doit (d’) être épuisé :
installer ce compteur électrique de biais
laisser des trous dans la cloison
installer partout des verrous *mauves*
(je n’invente pas)
et le faux-plafond : disjoint
c’est peut-être cela, le mot
et les goulottes

Celui qui préside à la pose des goulottes
est un fieffé salaud
charnières, serrures,
carrelage disjoint le
fond de l’air
dégoulinures plus foncées ou
traces d’humidité
claquement de doigts (c’est la fille dodue)
(elle a un très joli sourire)
Rien que pour cette pièce
d’environ six mètres carrés
le Celui qui (etc.) a
fait montre d’une imagination
discrète et débridée.
La perfection serait beaucoup plus simple.

Alors, aujourd’hui (mais en extrapolant parce que sinon) ? Aujourd’hui, où se tapissa le (héron ?

D'abord : le gens, tous les gens de la rue de Cuire, tôt le matin, et particulièrement cette très rosse femme qui avance en oscillant d'un pied sur l'autre chaque fois on craint qu'elle bascule mais non : elle avance (caissière de la supérette elle
— sent très fort le *pipi* puis
— ce petit gaillard qui s'occupe (petit, et pas jeune) de l'entretien des immeubles Icf (« il est fou comme un âne » affirma le second qui toutefois refuse toute précision susceptible d'étayer son propos) et le bouton de l'ascenseur, rétif et — très désagréablement *collant*. En haut, le gars géométrique, pantalon relevé aux genoux comme s'il allait partir avec une épuisette mais
on est en ville et
il fait très froid.
Je prends congé après quelques billevesées (le hÉron est partout, polymorphe, cubique ; il pète le feu ce matin). Ensuite chez les deux il est deux un qui vaque dans la pénombre, très occupé (mais on ne sait pas à quoi) l'autre avec moi dans la salle de bain, fesses désagréablement fripées, elle rit. repartir gaillardement (la prochaine fois je les tue tous, suffit juste de trouver un moyen pas se faire prendre, non pu
… llardement avec des stratégies fumeuses, des trajets, des gens partout qui *gênent* le trajet, des commerces aberrants, des enfants ineptes, des

vieillards égarés et méchants, de petits véhicules naïfs un peu partout, qui foncent, virent, reculent, et le bruit. Ah.
Petit passage presque bucolique : ruelle encastrée (une tranchée bien lisse). À droite : le théâtre. À gauche : maisons abandonnées, stores tordus, jardinets protubérants avec chats malades, couverts de croûtes et de pustules, de plaies purulentes, de cicatrices infectes, les yeux comme des globes de pus, dents et griffes partout bref je pousse le portillon de métal orange qui naguère était fermé et — elle m'observe, gisante, bouche ouverte, sèche, édentée yeux ouverts (mais pareils à sa bouche), sexe béant (j'imagine) — ici les images du H**** sont légions, vignettes épinglées où scotchées aux murs sur lignobletapisserie, *magnets* (ap)posés sur le frigo, pêle-mêles, dessins j'ai vu j'ai même vu : dessin maladroit (enfant ?) reproduisant une carte postale mais la héronification surtout c'est cette espèce de chancre sur lequel elle s'obstine, s'acharne de ses longs doigts très maigres et déformés, qu'elle gratte de l'ongle (cassé, cannelé), preuve qu'elle n'est pas morte.

J'AI PERDU LE FIL.

10/56 415
la peur avec des gants trop grands avec

la bouche et les
zorbites
vêtement de *peau*
de peau — pas humaine, non
(mais c'est pire).
ensuite on lui reprochera
— de ne pas danser.

RIEN AUJOURD'HUI (EXTRAIT DE L'AGENDA)

Bon. Le Héron me harcelle, m'accable. Au téléphone, impérieux, il exige des détails, demande des précisions. Je n'ai pas d'exemple précis à citer mais c'est comme s'il me mettait en demeure de *prouver* que 2+2 font 4. Avec un rien d'ironie dans le ton de sa voix.

Écrire lentement, soupeser chaque mot (et cependant trouver que ce robinet ressemble bigrement à une tête de bonhomme).

Tôt ou tard couché, avec ou sans café, et vin : insomnie. Cette nuit sans effort d'escaladai un gigantesque aqueduc surplombant un chantier immense (camions énormes, comme au Chili). Je grimpais sans efforts, un vélo sur l'épaule et dans *l'autre main* une radio, un rectangle allongé recouvert de skaï noir un peu fatigué.

Surpris quand l'appareil dentaire de JP m'est resté dans la main. Je me suis excusé (brièvement) puis l'ai remis en place — *l'air de rien.*

Fermer les yeux : déjà, ce retrait scopique...

Je vais mourir, je meurs
je suis déjà mort.

Je regardais cette grosse vache tatouée (la nounou blanchâtre) et je me demandais — combien de temps cela avait pu prendre, combien d'argent cela avait coûté… trop, beaucoup trop sans doute… Sur les côtés du toboggan comme de grosses taches de sang, mais vertes.

Tristesse dans le pot.

JE NE ME LASSE PAS.

Hérons :
celui qui fait mine de ne pas trouver un stylo ou un bout de papier celui
qui s'amuse du malheur d'autrui celui
qui vous hèle, énorme, du haut de son balcon, en robe de chambre bleue, qui vous
fait honte celui
qui vous soupçonne d'avoir caché (voire volé) sa loupe, et son peigne celui qui trop sourie et chaque

jour répète la même chose avec une conviction suspecte celui qui radote jambes et bras mous et difformes et parois s'étonne que l'on se lasse celui

(celle) qui réclame de la laine pour tricoter d'énormes chaussettes celui qu'on fait attendre, exprès, et qui se venge à pinailler d'une façon inimaginable tandis que.

« Je ne t'ai rien demandé », me reproche le Héron, « mais tu te comportes comme si ». Je n'ai pas aimé cette syntaxe…

Par ailleurs, chez les P. qui gentiment se meurent (surtout Monsieur) : apparition des trois filles, des trois harpies, toutes partageant cette obsession : petite poire à lavement bleue destinée à déboucher les oreilles de papa (qui par ailleurs se meurt, en lui même noyé) alors nous vîmes cette poire à lavement comme nimbée d'une aura éblouissante et s'élevant dans l'air confiné du salon, et émettant un bruit et c'était comme une apparition divine (noter : le logo du fabriquant, lisible quoique discret, figure une sorte de héron stylisé). Non.

Dieu égyptien mort, on me descend de la montagne sur une civière en bois. On approche du fleuve et, au dernier moment (car je pressens

quelque chose de désagréable), juste avant d'embarquer dans le grand navire d'apparat (ou qu'on me jette à l'eau ?), je m'esquive, me transforme en sanglier et m'enfuis dans la montagne.
Au début, je suis ravi de mes pattes, de mes sabots, de mon enthousiasme… mais très vite cela m'ennuie. C'est peu, finalement (sanglier qui ressemble à celui de *Sylvain et Sylvette).*

Remontées visqueuses et noires du trou de la baignoire. Jus rosâtre s'écoulant de la tablette. Robinet cassé. Serviettes nauséabondes. Traces de merde et de calcaire
dans les chiottes tout ici
nous rappelle
la présence ineffable
irréfutable
du
(inutile d'aller plus loin).

Le soir du premier janvier 1997. J'étais, au début, très content. Elle s'est réveillée à six heures puis vers neuf heures très troublée par un *rêve.* On est rentré il y avait de la neige, c'était joli — ah ah ah ! On avait froid. Puis le tourment est revenu. Elle a pleuré. Je suis très seul. *On va remettre le nez dehors.*

26.08.99 — Il y a deux zones distinctes dans les tiroirs des deux meubles situés de chaque côté de la pièce. Dans un bahut ce sont plutôt les cassettes « pop », entassées dans deux tiroirs, sans classement particulier.

« Début » de cette zone, c'est-à-dire le coin « bas gauche » du premier tiroir :

- Une cassette C90 avec sur une face « 154 » de Wire et « Round and around » sur l'autre, de Sprung aus den Wolken.

- « Ne quid nimis » de Luster, « home-taper » américain, C60 parue chez AT en 1996.

- Une C90 de XTC (« English Settlement », 1981 ; « Take away » de Partridge, 1980) + MC5, ACDC... cassette envoyée par Alban M.

- Une petite (pour la durée) cassette avec boîtier en carton gris vert, de C. Reider (« 809-E10, Excess »), home-taper américain, produite par Vuzh Music, USA...

- Une C60 rassemblant la symphonie n°6 (« devil choirs at the gates of heaven », 1989) de Glenn Branca et « tantras of gyü-tö : sangwa düpa », tibetan buddhism.

La fin de cette zone (le coin « au fond à droite » du second tiroir) :

- Une compilation C90 réalisée par Alistair Binks (label US) réunissant M. Nomized, factor X, Ursula Tree, Stigma, Er, Noit…

- Une cassette de durée indéterminée réunissant The Nits et The Residents, sans autre précision; je crois que c'est « New Flat » pour les premiers et « Intermission » pour les Residents.

- Une C60 titrée « Pere Ubu - Datapanik (3) »

- Une C60 titrée « Pere Ubu - Datapanik (2)

- « Caroline Wilkins », artiste allemande je crois, cassette en-voyée par Siegfied Plumper-Huttenbrink.

La position des cassettes dans les tiroirs influe sur la fréquence d'écoute : il n'est pas très facile d'aller chercher celles qui sont au fond (au risque de se prendre le dit tiroir sur les pieds, de répandre les cassettes par terre, etc.).

Dans trois tiroirs (un grand et deux petits) d'un meuble de mercerie qui abrite par ailleurs essentiellement des « glinglins » musicaux, câbles, médiateurs, kazou, etc., c'est la zone « plutôt classique ».

« Début » de cette zone, c'est-à-dire le coin « bas gauche » du premier tiroir :

- Une vieille C60 de P.F. Cavalli, « vespro della beata virgine »

- Une C60 réunissant Locatelli (Concerti Grossi PO.I n° 2, 5, 12) et Karl Maria Von Weber (Sonates pour flûtes et piano)

- C60 associant « le chant du thoronet » et le « requiem » de John Rutter

- C90 : « les riches heures du flamenco », et « satsuma biwa » de Kinshi Tsuruta

- C90 avec Scriabine (« les oeuvres ultime, piano ») et Louis Vierne (« l'oeuvre pour piano »)

La « fin » de cette zone (le coin « fond droite » du troisième ti-roir :

- C90 enregistrée récemment, avec Gavin Bryars « after the requiem », Hector Zazou, « mers froides » et Nurse with Wound

- C90 avec Gainsbourg (« je t'aime... moi non plus »), Françoise Hardy (« ma jeunesse fout le camp ») et Barbara (« l'aigle noir »).

- C60 avec Led Zeppelin (Houses of the Holy), Hawkwind (Masters of the Universe), Heldon (Un rêve sans conséquence spéciale), Cassiber (Beauty & the beast) et Can (Sacrilege).

- C90 : Nurse with Wound (sugar fish drink) et Kraftwerk (2).

- enfin : une C90 envoyée par Denis Tagu, du label In-Poly-Sons, rassemblant Moondog et les Beach Boys (Smiley Smile).

On voit également que la zone « classique » n'est que théorique. C'est que le dernier tiroir dévolu aux cassettes a accueilli les petites dernières et que, pendant les vacances, c'est essentiellement moi, et non F., qui vais à la discothèque emprunter des CDs.

Mercredi 25 juin 2014 — des fichiers mp3 triés. 5 premiers :

- 2nd Outlet
- 3ème 2
- 4 out of 5 doctors - 2nd opinion
- 13 Engines
- 13th Floor Elevators

5 derniers :

- ZZ Top : Tres Hombres, Rio Grande Mud, La Futura, Greatest Hits, Forty Legendary Hits(2011).

Je dors, je mourirai. Saleté de Héron.

Les doigts dans le piano pris
dans la matière dans
la métaphore. Dans le buis.
La fumée. Les cendres. Les esquelettes

dissipés qui
allègrement
qui piétinent.
(Pabzoin ddirquoi.)
Les doigts dans le terreau, l'humus c'est
(chaud ? non moite)
Sale cadavre.
Charogne disait-elle frappant sa jambe valide
(pourtant).

Simplement repérer les points culminants, les moments de rupture…

1. Légère confusion concernant la « gestion » du [monde ?] ; rien de grave pour l'instant.

2. Ce jeu de parler à voix basse (pour ne pas réveiller Tokomo). Rires.

3. Ah ! Festival, feu d'artifice. Bon mots, esprit et vulgarité éhontée. N'a pas lu Nietzsche, curieusement.

4. Rien.

5. Retour d'Aurélie le décolleté toujours accorte et bienveillant. Tordu sur son « lit médicalisé » et fleurant bon l'urine et la sueur, le Héron sans se

lasser croasse « Merde… Putain… ». Il a le nez bouché. Du coup « putain » donne plutôt « butin ».

6. et 6 bis — Lui ne se sent plus pisser (au sens propre !). Même presque mort il s'applique en rituels saugrenus. Elle : son accident de voiture. Ce paysan stuporeux immobile devant sa fille ensanglantée : « Elle va passer… elle va passer… ». Elle : elle a trente ans. Elle sera mal soignée.

7. (et 7 bis) — Nous baragouinons en allemand. Il fait son possible pour ne pas prendre tous ses médicaments. Je m'en fous. Je lui dis que s'il ne prend pas tout il va mourir dans d'atroces souffrances. Il rit. Il dit « Ach, che temante à foir »… Elle, tellement prévisible (pauvre lubricité, clichés, stéréotypes). Elle « voulait aller à Londres » mais — etc.

Bien plus tard, à la faveur d'une diarrhée (13/11/13) reprendre ce carnet qui, simplement, avait été *oublié*. Force du Héron : effacer de nos esprits ce qui le contrarie. De fait : cela n'existe plus. Il est dense et tenace le « problème » de la perception.

D’abord je vais chez Mme Néant. Mme Néant vit avec M. Néant, lequel, bien plus roublard, dissimule sa néantitude (de façon médiocre cependant : obscurité, propos lénifiants). Mme Néant, elle, est très fière, *bien satisfaite.* Elle sourit bien avec toutes ses dents (trop) régulières. Ils ont commis nombre d’enfants (dont l’un s’est tué en moto : il pleuvait, il avait oublié son casque…). À cause de ce remord, M. et Mme Néant n’ont plus jamais rien rangé (d’où sentiment instable). Il y a (ailleurs) cette faculté qu’elle a de déclencher en un instant une crise d’angoisse à partir de seulement quelques cheveux dans un coin sur le parquet. Et de le faire partager. On l’appelle *La Fourreuse.* Elle rit facilement et « n’est pas embêtante ». Je la connais assez peu, finalement, même si, comme beaucoup d’autres, *très* intimement (aussi).

TOUJOURS ETC.

Un kilomètre à pied (qu’ils disent, qu’ils affirment), os dans l’os, plus prégnant, plus solide, os enfoncé dans l’os l’emplissant tout à fait et s’y substituant cherchant à annexer *les domaines de moelle* zone obscure du centre, zone goûteuse obscure où sont distribuées les paires de gifles et les trains qui se croisent au péril de

On confondrait et le temps et l'espace. En fait, en restant immobile, et pour peu qu'on accorde crédit au fatras de la science, en restant immobile virgule à la surface du *globe,* on se *déplace* aussi. Pour réellement ne point se déplacer, pour fidèle rester à je ne sais quelle idée il faudrait, précisément, bouger ; pas seulement à la surface du *globe* il faudrait s'en détacher flotter (!) et continuer de marcher *dans l'espace* bouger et remuer sans cesse sans scaphandre sans provisions sans boussole sans rien pourtant il ne meurt pas, il marche, c'est absurde.

Dans le grésillement dans le quasi-néant lui parvient le sarcastique *un kilomètre à pied* c'est comme un — message radio — pourtant « il ne dispose d'aucun appareil récepteur » pourtant — il en est sûr — personne en l'occurrence ne songerait à s'adresser à lui et même, *en admettant,* quelqu'un (qui ?) s'adresserait à lui (comment ?) pour lui *délivrer* ce message inepte (et pourquoi ? pourquoi ?), lui qui très doucement se met à divaguer (étrange, je ne meurs pas, il se demande s'il faut un « s » à pied, au *pied* de « kilomètre à pied » il se dit cela nous probablement éloigne de l'initiale question,

Les domaines de moelle, où tout est calme sirupeux où l'on pourrait aussi, sans forcément penser à mal, se poser la question de « rester sur place » mais cela devient plus retors car le monde, tout jaune, tout spongieux, ce monde bouge sans qu'on y puisse rien.

Il dit (le docte professeur) : « Comme vous le savez, notre univers est cylindrique ; il est soumis à des mouvements qu'en l'état nous sommes incapables de modéliser ; pourtant ces mouvements appartiennent à des cycles que nous savons repérer. L'ennui est que ces cycles sont eux-mêmes les éléments de cycles plus importants, lesquels sont également les pièces de périodes plus vastes. *Nous savons tout ceci.* Mais nous restons pour l'instant incapables de formaliser ce qui articule ce que nous appelons « les cycles élémentaires » entre eux. Ce que nous affirmons, c'est que la science ne peut se satisfaire de l'idée que ces mouvements ne seraient que le fruit du hasard. Nous ne pouvons accepter cela ! », termine-t-il en haussant la voix. Et dans l'amphithéâtre les élèves, jaunes, spongieux, se taisent. L'émotion est trop forte.

Jadis, aux temps obscurs, on croyait que le monde était plat, fini. Simple. Et aujourd'hui l'on sait (mais après tout — comment ? de qui ? où sont les

certitudes ?) qu'il n'en est rien. Le monde change. Et les anciens ont de la peine. Ils continuent de rouler prudemment lorsqu'ils pensent avoir atteint les limites du monde, et de se méfier des flaques d'ombre — on ne sait jamais.

— Mais, au fond, interroge quelqu'un, cette certitude que nous avons aujourd'hui, que notre monde est cylindrique, elle ne retire rien à l'idée qu'il connaisse une fin, une *extrémité*... (il a complété rapidement sa phrase, conscient de ce que le mot *fin* pouvait d'avoir d'ambigu, de lourd, de trop pénible ; alors il a proposé *extrémité,* plus décevant, mais plus proche de l'idée qui le préoccupait).

L'amphithéâtre est silencieux. Il est rare que quelqu'un ose interrompre le monologue du Professeur et, même s'il a profité d'une longue pause, un de ces longs silences embarrassants dont on ne sait que faire, il est conscient d'avoir rompu cette qualité de recueillement toute particulière qui caractérise les *comas* du professeur.

Puis il repense à cette phrase (« cette qualité de recueillement toute particulière qui caractérise », etc.), qu'il trouve ridicule et, tandis que le professeur ânonne l'amorce d'un début de

réponse, et conscient de la difficulté dans laquelle il s'est si soudain, si bêtement empêtré, il n'entend plus les mots qu'on lui concède ; qu'on lui oppose.

Il se met à penser à du sel. Tandis que les mots jaunes et spongieux tentent de l'ensorceler, tandis que chacun invente et aussitôt peaufine des mensonges destinés à étayer les précédents mensonges (mais de quoi parlons-nous ? pourquoi cette aimable quoique ferme dessillation ne serait-elle pas un mensonge de plus ?) il se met à penser à du sel.

On lui explique patiemment que le monde est cylindrique (on insiste sur le *est* comme s'il était d'évidence de première importance que le monde *soit,* avant que d'être, en quelque manière que ce soit, caractérisé de telle ou telle manière). Le monde *est* cylindrique. Voici ce qu'il faudrait entendre.

Les mots du professeur, ses phrases, tout cela se mélange harmonieusement puis une cloche sonne, hélas, le cours est déjà terminé nous nous retrouverons donc lundi prochain, ici même, à la même heure mais *vous* (et le professeur pointe un index anodin sur le questionneur de naguère), *vous,*

j'aimerais vous entretenir de quelque chose en particulier.

Alors l'hémicycle se vide alors ils ne sont plus que deux sur l'estrade sonore, avec la craie qui gâche tout, l'embarras, la nuit qui vient — Je, hmm. L'élève récalcitrant se tient coi — Je / vous savez / c'est *grâce à vous* que j'ai pu / ce soir / ici / devant vos camarades / que j'ai pu / comment dire? / stabiliser / non / terminer / oui / terminer peut-être / cette théorie si / audacieuse / non / nouvelle / controversée / si / révolutionnaire n'ayons / pas peur des mots c'est / *grâce à vous* à votre / si *pertinente* question que / les éléments / des éléments jusqu'ici diffus / jusqu'ici composites / se sont si élégamment pardonnez / ma si soudaine immodestie / c'est / grâce à vous finalement *à cause* / de vous / que tout ceci s'est mis en place je me demande [silence] *je me demande simplement si j'ai bien fait d'en exposer l'architecture à vos camarades j'ai peur* / d'avoir semé / le trouble dans leur esprit qu'en / *pensez*-vous?

L'autre ne se souvient de rien : il balbutie. Il pensait à du sel. Il ne sait pas pourquoi. Ça semblait important non — pas important : essentiel.

Il ne sait pas, il n'a rien entendu. Il sait aussi qu'il se doit de se montrer agréable aussi hasarde-t-il un « au contraire, je crois que... » puis ses mots se perdent en un murmure confus, un très doux gazouillis cela — ne se remarque pas : le professeur a repris la parole. Il ergote. Si cela dure trop, l'élève va manquer le bus (jaune, spongieux), le dernier bus qui pourrait le ramener chez lui. Ensuite... Il faut marcher seul dans la nuit, sur le campus hostile la nuit tout est hostile c'est une nuit jaune spongieuse avec au loin des immeubles au loin des petites lumières qui sont comme des messages qu'on ne comprendrait pas il faut marcher dans la nuit jaune, y enfoncer les pieds (c'est une tourbe trop suave et s'y laisser aller serait facilité).

Il se rappelle un raccourci, il reconnaît des silhouettes — *amis!* — il les rejoint honteux d'être haletant rassuré de n'être pas en retard il l'est pourtant, ils le sont tous, le dernier bus est parti depuis un bon quart d'heure mais les autres s'en moquent : ils habitent tout près.

A ses questions ils haussent les épaules, ils ne disposent d'aucune information qui pourrait lui être utile. Horaires, trajets, anxiété, rien de cela les concerne. Comme il insiste, ils le regardent avec

curiosité puis cessent de répondre pour reprendre leur conversation ou fumer.

Dans le noir, il ne pense plus à du sel. Les autres sont plus loin (ils ont tourné à gauche quand il allait à droite) on voit — la voiture du professeur qui s'éloigne, ridiculement petite, en hoquetant et en pétaradant.

Nuit noire. Les rares autobus qu'on voit se rendent au dépôt : ils ne s'arrêtent pas. Le chauffeur chaque fois a un geste désolé puis pointe de l'index vers le panneau au-dessus du pare-brise : « DÉPÔT ».

Un kilomètre à l'os, os dans l'pied, dans la jambe, os qui r'monte tel le teigneux parasite qui envahit tout, se fracassant à chaque articulation, y revenant, y revenant encore (ici, dans le compartiment, nos deux petites mortes mais ici, tout près, les ogres sont trop jeunes ils sont encore — inoffensifs) alors, tandis qu'il marche dans le noir levant de temps en temps les yeux sur le ciel jaune spongieux, et comme chaque fois il redoute le pire, il redoute ses peurs, sa peur il la soupçonne d'être capable, à tout moment, de se *réifier*, d'être capable d'imposer cette syntaxe pénible, rampante, tronçons de phrases à reprendre chaque fois,

hardiesses stupides et carences, carences — il sait précisément que c'est sur ses carences que se construit sa peur, *ses carences à elle*. La peur se construit sur les peurs de la peur. Ce gros ours en peluche, avachi, aux griffes et aux dents si splendides, ami un bref instant puis, dès qu'il conçoit que quelque chose lui échappe ou dès lors qu'il craint que quelque chose lui échappe, son humeur se retourne, il vous tourmente et il vous tue. Il vous met en charpie.

C'est cela que redoute l'étudiant insolent. C'est pour cela qu'il choisit de rentrer à pied, par les avenues les mieux éclairées, la *surface*, plutôt que se risquer à prendre le métro où sont nombreux les risques nombreuses les occasions. Il n'a pas assez peur pour se jeter dans la gueule du.

Maintenant il pense à des cristaux de sel phosphorescents. Fluorescents. Bah !

Si notre monde est un cylindre, répète-t-il, si nous vivons à l'intérieur, à l'intérieur de ce cylindre alors, *dehors,* qu'est-ce qu'il y a? Et l'on a beau taper du pied, ça sonne dur, solide. Peut-être qu'il n'y a rien. Peut-être que c'est *plein ?* Mais plein de quoi ?

D'ailleurs peut-on, se reprend-il aussitôt, peut-on d'ailleurs sérieusement envisager un *extérieur plein?*

Il ajoute (pour conclure) que c'est une question sans importance. Si tu es si curieux, se dit-il à lui-même selon une habitude propice à le rassurer lorsqu'il se sent vulnérable, tu n'as qu'à le demander au professeur lors du prochain cours, hein ? Confus (il s'en sait incapable). Mais cette *passe d'arme* lui a permis d'atteindre sans encombres le coin de l'avenue.

Encore : un pont, une place, une rue sinistre, une place, une rue, un pont, une rue, une place, une ruelle, un couloir, une cour intérieure, quatre étages sans ascenseur.

Décrit de cette façon le trajet restant à parcourir peut sembler bien long mais le plus difficile est derrière. À part la rue sinistre mais il ne la craint guère, sans bien savoir pourquoi. Il pourrait faire un détour, *s'il voulait,* et il ne choisit presque jamais cette alternative (en fait, la rue sinistre est parallèle à une rue *apparemment* moins sinistre ; la « rue sinistre » est quasiment déserte tandis que l'autre).

Marcher parmi les choses tout en pensant aux choses presque ça les annule. Sa pensée le trahit. Ne les annule pas : permet de passer à travers. Presque *comme si* cela n'existait pas. Que d'embarras pour si peu se dit-il alors en apercevant le dernier

pont. Le lit des fleuves, le fond des océans seraient donc creusés dans ce rien qui emplit le dehors ? Que dire du « trou sans fond » dont il entendit parler enfant. Et les morts, les morts que l'on *enterre ?* Dérivent-ils secrètement au loin, plus loin, s'éloignant de nous en s'enfonçant dans la matière qui emplit le dehors ? Depuis le temps que ça existe peut-être le *dehors* est-il empli de morts, *tout simplement.*

A chaque instant il craint — qu'il croit surprendre ou deviner — de rencontrer *une petite morte.* Ou bien un ogre. Rien de précis dans son esprit : des intuitions, des images fugaces. De fait il se représente les petites mortes comme des formes diffuses, calmement lumineuses avec peut-être une pulsation lancinante mais tellement discrète, pudique — il les voit comme des icônes comme des peintures délavées, fanées, dont la trace s'estompe quand la présence, elle, s'impose ou plutôt rejoint *l'évidence :* je suis là, elle est là (alors il s'interroge : ici, ou là ? Ici, sans doute. Mais il préfère le penser « là ». Il préfère penser « là » quand il veut dire « ici » non il préfère *dire* « là » alors qu'il pense « ici » ceci exprès, ces silencieuses circonlocutions, pour éloigner la troublante présence, la pulsation, cette lumière froide, un peu verte, comme celle des vers luisants peut-être sont-

elles ainsi, apparence muette, apparence craintive, troublantes avec leurs grands yeux perpétuellement étonnés et qui ne cillent jamais, apparence charmante recouvrant — tout comme un tissu à fleurs recouvre un vilain meuble — quelque abominable petite réalité ainsi chemin faisant (il a passé la dernière place et il ne reste plus qu'un morceau de ruelle, un long couloir non pas sinistre mais — et puis, passée la grille, les codes, les interphones, les serrures où s'embrouillent les clefs car rien jamais ne va) il s'applique à brouiller sa pensée, convaincu qu'il est qu'un peu trop d'insistance, un peu trop de *persistance* ne peuvent que précipiter l'événement redouté aussi, si largement troublé, avec ce monde jaune spongieux où remuent et s'entrechoquent ours en peluche sanguinaires, petites mortes ambiguës, ogres encore flous encor, taillés dans l'ocre, dans le bistre, *parfaitement chthoniens* — parmi lesquels gravite maintenant, de surcroît, la silhouette déplaisante du Professeur, son costume déplaisant, ses manières, sa maladroite désinvolture, la poussière des craies dont il ne parvient jamais à se débarrasser tout à fait malgré ses efforts discrets, cette façon qu'il a de frotter l'une contre l'autre ses mains l'une contre l'autre et proposant ce geste comme un *tic* quand on sait bien que ce geste ne l'habite jamais — ailleurs, lors des rencontres avec

ses confrères, lors d'une hypothétique « vie de famille » ces mots notre *étudiant* les a pensés avec des italiques puis entre guillemets sans parvenir à trancher sans parvenir à décider non plus s'il était admissible, même en pensée, d'additionner les deux, si ça n'est pas *excessif* et, partant, plutôt inélégant.

Cette façon de laisser aller sa pensée, dans un souci de *diversion*, dans le même temps où, dans le même temps, celle-ci s'élabore, structure, précise et redoute les dangers, les ennemis, les quiproquos. Il pense plusieurs choses en même temps. Cela, il le sait depuis longtemps. Il voit *cela* comme des couches superposées. La couche la plus « haute » (la plus consciente, la plus délibérée) n'étant là que pour masquer (quelques années plus tôt il aurait dit *neutraliser* mais il sait aujourd'hui, enfin il a admis, de quelle fatuité relevait le choix de ce verbe) précisément désormais il voit ceci comme des couches superposées, de plus en plus confuses, *reptiliennes* à mesure qu'on s'enfonce — il se méfie pourtant : à simplement poser son attention sur quelque détail d'une couche inférieure on parvient à (ou en tout cas l'on risque de) la faire émerger : voici que ce que l'on voulait garder sous la surface (pas tant pour soi : après tout on sait parfaitement ce qui s'y trame, dans ce huis-clos jaune et

spongieux : pour les autres enfin — considérant le risque d'une émergence accidentelle *pour autrui* ou simplement le risque de se *trahir)* jaillit insolemment, occupe toute la scène, prend couleur et relief — aussitôt il faut maints subterfuges pour les (il pense *les* car presque toujours il y a plusieurs protagonistes occupés en quelque sinistre tâche) amadouer, les banaliser, les *dédramatiser* : les couleurs sont plus vives, les gestes moins furtifs : les mouvements, les scènes ambiguës de jadis, comme jouées dans une cave par des personnages nus aux muscles sombres et noueux, comme jouées avec densité et précision, cette précision inexorable qui signe très immanquablement les crimes irrémédiables, ces scènes deviennent clowneries, gaudriole, farces aux couleurs enfantines, criardes — l'intelligence se retire peu à peu, cette couche/ce niveau de la pensée redevient ce qu'il était : dans un fleuve inversé, vase, limon constituant surface et occultant, pour l'éventuel promeneur, toute vision, même furtive *de ce qui se trame en dessous* (les gros poissons jaunes spongieux vaquent impunément à leurs sombres affaires avec des mines affamées ; tout va bien).

On se penche un peu plus, on se rend compte de ce qu'on voit : les gros poissons, les mérous ocres et spongieux, exécutent ensemble un ballet

gracieux ou plutôt : qui ne paraît pas complètement dépourvu de sens. On regarde un peu mieux : la vase, les roseaux dessinent comme le plan d'un appartement et justement la porte s'ouvre, il arrive « de l'extérieur » un mérou un peu plus gros que les autres il est — affublé d'un chapeau, d'une paire de lunettes. Mérou-épouse se précipite, le débarrasse de son chapeau, qu'elle prend dans sa gueule et va rapidement accrocher à une patère, elle revient vers lui, l'embrasse, lui souhaite la bienvenue.

Les deux autres petits mérous, l'aîné et sa cadette, s'avancent ensuite et font comme une révérence. L'étudiant est stupéfait : ainsi se révèle la nature véritable de « Monsieur le Professeur » ; « Monsieur le Professeur » *n'est qu'un* mérou (l'étudiant n'est pas certain d'avoir exactement identifié l'espèce mais ce mot-là lui plaît, mérou, on dirait un miaulement, le miaulement lascif d'une chatte en proie aux affres du désir, aussi décide-t-il, ce sera sans appel, qu'il s'agit bien là de mérous. D'ailleurs tout le confirme : cette face de mérou, ces attitudes de mérou, cette façon typiquement *mérou* de bouger des nageoires...

Il oublie un instant qu'il examine la couche « supérieure » de ses pensées, celle qui,

précisément, est destinée à *donner le change*, celle qui n'est habitée que d'objets simplifiés, de jouets élémentaires, de symboles inoffensifs. Camouflage. Protection. Il oublie tout cela, il se laisse absorber par le piège, lui offre plus de sens : il se penche au-dessus de l'appartement du professeur-mérou, il scrute, il observe tous ses faits et gestes (l'autre nageotte désoeuvré d'une pièce à l'autre, remue un bibelot, soupèse et feuillette sans même le regarder un lourd dictionnaire tiré comme au hasard de la bibliothèque de son bureau enfin — il tire d'un tiroir sa bonne vieille pipe, qu'il bourre, et s'apprête à allumer avec un air d'intense satisfaction, lorsque sa femme lui annonce, respectueusement, précautionneusement, que le repas est servi).

L'étudiant est terriblement déçu : tant de trivialité, tant d'ordinaire. Il en oublie le contexte si particulier de son observation. Il y a un instant il se sentait surexcité à l'idée d'avoir *(enfin ?)* percé à jour la nature véritable de *M. le Professeur* et déjà ceci est oublié, il est lui même tombé dans le panneau : béat, mâchoire tombante, il reste des heures dans le froid, sur la berge, penché sur l'eau grise, à épier le Professeur-mérou et sa famille.

De temps en temps lui revient en mémoire la manière dont s'organise sa pensée : couches de résine de moins en en moins épaisses — mais de plus en plus opaques, la première couche servant d'écran et dissimulant — presque complètement — le niveau inférieur, le troisième niveau et les suivants restant indiscernables. Avantage ou inconvénient, les niveaux sont mobiles et selon l'objet auquel travaille sa pensée, un niveau profondément enfoui peut revenir tout brusquement à la surface, comme une grosse bulle colorée, s'épanouir et se répandre là sans aucune considération pour les motifs qui rendaient nécessaire que jusqu'ici ce niveau fut enfoui. De temps en temps l'étudiant reprend conscience de ce phénomène. Il s'ébroue, cesse un instant sa stérile contemplation mais c'est plus fort que lui...

Il cherchait à *comprendre* ce que faisait le professeur, il cherchait à voir ce qu'il lisait, quel était le titre de l'ouvrage qu'il compulsait indolemment dans son bureau, il cherchait à discerner ce qu'il écrivait, parfois, sans comprendre *comment* le mérou parvenait à *tenir* son stylographe (coincé avec l'ouïe ? serré sous une nageoire ? ses *gestes* à certains moments tenaient de la prestidigitation ; non qu'il fut très agile mais sans qu'on s'y attende, on le trouvait en train d'écrire, ou le chapeau sur la

tête prêt à sortir ; on n'avait pas pressenti ce moment-là : brusquement le geste avait été accompli, sans que l'on puisse dire exactement comment — ou bien, peut-être, avait-on été *distrait ?)* ni *comment* il se faisait que l'on puisse écrire avec un stylo-plume *sous l'eau,* sous cette eau jaune, spongieuse (le jeune homme se remémorait cette perception de ses propres pensées, qui en décrivait, faute de mieux, le fonctionnement : chaque strate était une plaque de résine enfermant un système, une idée, mais incarnés par un ou, le plus souvent, quelques personnages, comme figés dans une lente saynète).

Il tenait ça à sa disposition. Les idées pénibles ou honteuses étaient rangées tout au fond, cachées, oubliées. Les autres idées, avec toujours cette *précaution* de tenir à la surface une couche anodine, inoffensive, changeaient de rangs selon l'humeur, l'intérêt porté à telle ou telle idée, la mode...

Intégrer une nouvelle idée se résumait le plus souvent à faire remonter une ancienne strate et à la réactiver en lui apportant les quelques modifications nécessaires.

— Rien de nouveau sous le soleil...
A cette idée, l'idée de *soleil,* l'étudiant-mérou se

trouve plongé dans une extrême confusion : si le monde est en creux, et cylindrique... comment *justifier* du fonctionnement de ce — *soleil ?*

Dans la résine couleur de miel les « figures » sont agitées de mouvements stéréotypés. Plus exactement : sont *constituées* de mouvements stéréotypés, d'archétypes, de *traces* un peu larges (comme d'anciennes ornières) *à l'intérieur desquelles* certains mouvements, certaines variantes, seraient permis. Par exemple (en insistant sur le fait qu'il ne s'agit ici que d'un exemple et *en aucun cas* de la *description* d'une strate), une figure qui serait : un ouvrier en train de clouer quelque chose (il tape avec de grands mouvements qui lui font lever le bras au-dessus de la tête). Au fil du temps, la trace induirait un tel *automatisme* que l'ouvrier pourrait lâcher son marteau, le rattraper au vol, profiter de la course de l'outil pour se gratter le nez voire laisser reposer un instant sa main sur sa cuisse. De même, l'autre main, celle qui tient le clou, pourrait tout à fait le lâcher. Les objets, dépourvus de conscience (?) n'usent pas de cette marge de manoeuvre que confère le *jeu* de la *trace,* au contraire : la durée entérine leur fonction, leur position, leur trajectoire. En poussant les choses à l'extrême, notre ouvrier pourrait laisser ses deux mains posées sur ses cuisses tandis que se

répéteraient, *sans état d'âme,* les coups de marteau sur la tête du clou.

Il s'agit d'un exemple rudimentaire : les situations sont généralement plus complexes, impliquant plusieurs personnes et les geste, les mouvements des *personnages* ne sont pas les seuls constituants capables de profiter du jeu de la trace : les pensées, également, les sentiments. Si bien qu'à terme, dans une figure donnée (mettons une paisible scène familiale où la mère et ses deux fils, âgés respectivement de onze et huit ans, mettent la table tandis que le père — c'est un dimanche — surveille la cuisson du poulet dans le four de la cuisinière à gaz), peuvent s'exprimer, s'élaborer naïvement — ou sournoisement — des figures totalement différentes (la mère, furieuse pour on ne sait quelle raison, gifle ses enfants à toute volée ; le père, dans la cuisine, tourne craintivement en rond en se demandant ce qu'il convient de faire pour la calmer, pour calmer cet accès de violence imprévisible, inexplicable : laisser passer l'orage, ou intervenir ? Intervenir de quelle manière ? tenter de la raisonner ? de la maîtriser ? appeler à l'aide ? prendre le risque d'en venir aux mains ?).

Le texte est interrompu ici.